ÉDOUARD GANCHE

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ FRÉDÉRIC CHOPIN

—

Souffrances de Frédéric Chopin

ESSAI DE MÉDECINE ET DE PSYCHOLOGIE

PROLÉGOMÈNES. — L'ANÉMIE. — SCHIZOÏDIE ET PSYCHASTÉNIE. — LE PROCESSUS PATHOLOGIQUE. — LA THÉRAPEUTIQUE ET LE DIAGNOSTIC. — PSYCHOPHYSIOLOGIE DE GEORGE SAND ET DE CHOPIN. — L'ART DE CHOPIN ET SA MORBIDITÉ. — APPENDICE.

AVEC 4 ILLUSTRATIONS HORS TEXTE

TROISIÈME ÉDITION



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXXXV

Au Docteur Jules Renault,
membre de l'Académie de Méde
Hommage de son admirateu
Edouard Ganche.

SOUFFRANCES

DE

FRÉDÉRIC CHOPIN

DU MÊME AUTEUR

—

FRÉDÉRIC CHOPIN, SA VIE ET SES ŒUVRES. Préface de Saint-Saëns. Illustrations et documents inédits. Ouvrage couronné par l'Institut. (Mercure de France.)... 1 fort vol.

DANS LE SOUVENIR DE FRÉDÉRIC CHOPIN. — Le génie de Chopin et la Pologne. — Les œuvres héroïques et nationales. — Le Square d'Orléans. — La dernière élève de Chopin. — Le 26e Prélude. — Jane Stirling et sa correspondance. — Frédéric Chopin à Nohant. — Comment Chopin est aimé. — Au tombeau de Chopin. — L'invention harmonique de Chopin et sa technique du piano. — Les manuscrits et les œuvres posthumes. — Illustrations et documents inédits. Ouvrage couronné par l'Institut. (Mercure de France.) ..... 1 vol.

VOYAGES AVEC FRÉDÉRIC CHOPIN. — L'origine française de Chopin. — Frédéric Chopin sujet polonais. — Chopin en Pologne; à Majorque; en Ecosse. — L'œuvre de Chopin dans l'édition d'Oxford. — L'interprétation et le sens des œuvres de Chopin. — Aspect physique et caractère de Chopin. — La 4e Ballade. — L'influence psychologique de Chopin — Une élève inconnue. — Frédéric Chopin au Wawel. — Louange à Frédéric Chopin. (Mercure de France)..... 1 vol.

TROIS MANUSCRITS DE CHOPIN. Un album oblong. (Dorbon aîné, éditeur.) ..... 1 album

LES VALSES DE CHOPIN. (Collection des Leçons Ecrites de Raoul Pugno.) ..... Epuisé

LA VIE DE CHOPIN DANS SON ŒUVRE. Une br. ..... Epuisé

LE LIVRE DE LA MORT. (A l'Hôpital, à l'Amphithéâtre, à la Morgue, au Cimetière.) 1 vol. ..... Epuisé

LETTRES D'AMOUR A UNE JEUNE FILLE ..... Epuisé

DÉBUT DANS LA MÉDECINE. (Un médecin de campagne en 1889.). ..... 1 vol

ÉDITION MONUMENTALE DE L'ŒUVRE DE FRÉDÉRIC CHOPIN comme il l'écrivit. Publiée par Edouard Ganche d'après les manuscrits et un exemplaire unique de l'édition originale française, corrigée par le compositeur. Préface d'Edouard Ganche, en français, en anglais et en allemand. — *Oxford University Press.* Londres ..... 14 vol.

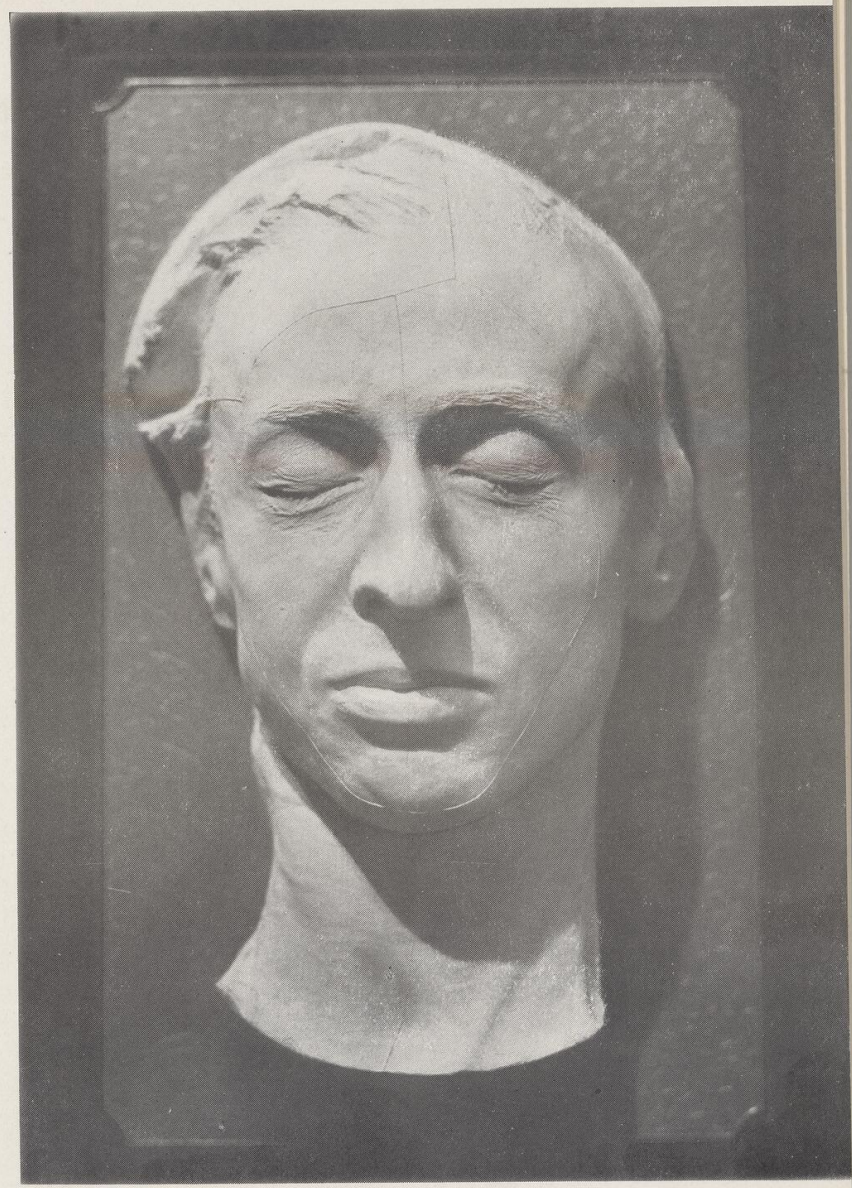

Photo Schmitt *Manchest*

MASQUE MORTUAIRE DE FRÉDÉRIC CHOPIN.

ÉDOUARD GANCHE
PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ FRÉDÉRIC CHOPIN

—

Souffrances de Frédéric Chopin

ESSAI DE MÉDECINE ET DE PSYCHOLOGIE

PROLÉGOMÈNES. — L'ANÉMIE. — SCHIZOÏDIE ET PSYCHASTHÉNIE. — LE PROCESSUS PATHOLOGIQUE. — LA THÉRAPEUTIQUE ET LE DIAGNOSTIC. — PSYCHOPHYSIOLOGIE DE GEORGE SAND ET DE CHOPIN. — L'ART DE CHOPIN ET SA MORBIDITÉ. — APPENDICE.

AVEC 4 ILLUSTRATIONS HORS TEXTE

TROISIÈME ÉDITION



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ XXVI

MCMXXXV

IL A ÉTÉ TIRÉ :

33 exemplaires sur vergé pur fil Lafuma dont 6 exemplaires marqués H. C., réservés à l'auteur, et 27 exemplaires numérotés de 1 à 27.





Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.
Copyright by Mercvre de France, 1935.

Ce livre est le quatrième et le dernier que nous consacrons à Frédéric Chopin. Il termine une œuvre qui formerait six volumes si nous réunissions le texte des brochures, préfaces, discours, conférences, articles, contenant toutes nos études sur le grand Polonais. Dans Souffrances de Frédéric Chopin, *nous avons observé l'homme de génie et son œuvre sous les lumières de la médecine pour juger l'influence de la maladie sur la création du musicien, pour découvrir des situations dramatiques insoupçonnées et une existence d'artiste qui dissimula son martyre physique et moral et le supporta stoïquement. Tous les documents indispensables à cette démonstration ont été fournis par Chopin lui-même, par ses amis et par George Sand; nous n'avons fait que les coordonner et les interpréter avec tact. Nous élucidons définitivement le*

problème des relations de Chopin avec George Sand, resté obscur et incompréhensible et qui suscita injustement tant de considérations fausses et insultantes pour la romancière.

PROLÉGOMÈNES

Je ne me réchaufferai que dans la tombe.

FRÉDÉRIC CHOPIN (Mai 1845).

L'étude médicale de la constitution et de l'existence de Frédéric Chopin nous apporte une instruction dramatique sur son organisme opprimé par des faiblesses et des maux qu'il dissimula par amour-propre et avec effort. En constatant un tel appauvrissement physique en opposition avec tant d'énergie, de noblesse de caractère, de puissance cérébrale, l'on éprouve une admiration sans cesse accrue pour la magnifique individualité du génial compositeur et un grand apitoiement provoqué par la découverte de sa détresse corporelle.

Pour juger dans leur vérité la vie et l'art de Chopin, il importe désormais de connaître l'évolution des phénomènes pathologiques dominateurs de sa vie morale et ordonnateurs d'une partie importante de son inspiration artistique, de ses humeurs et de son attitude devant le monde.

Jamais il n'avait été possible d'examiner d'aussi près l'interdépendance, dans la maladie, du cerveau et du corps, leurs répercussions réciproques, leurs influences conjuguées sur la création intellectuelle et ici tout spécialement chez un génie supérieur. Jamais on n'a pu voir drame plus pathétique entre l'esprit atteignant la plus exceptionnelle transcendance et le corps effroyablement torturé jusqu'à la source même de la vie. Frédéric Chopin mourut à trente-neuf ans, et personne n'a soupçonné les cruelles conditions vitales qu'il supporta pendant ses dix dernières années ni son martyre.

★

Un portrait à l'huile par Antoine Miroszewski fut exécuté au début de l'adolescence de Chopin. Les reproductions photographiques de cette toile ont changé la physionomie de ce jouvenceau de quatorze ou quinze ans, mais l'œuvre originale le présente comme le type même d'Aréthée, c'est-à-dire des jeunes gens menacés de phtisie. Le jeune musicien a la peau blanche, le gosier saillant, les joues creuses font ressortir les pommettes et les deux maxillaires, les oreilles ont déjà ce décollement particulier aux tuberculeux pulmonaires. De toute évidence c'est un valétudinaire en continuelle prédisposition morbide.

Il n'a pas d'hérédité pathologique connue. A sa naissance, sa mère Justine Krzyzanowska a trente ans et son père trente-neuf ans. C'est un homme en bonne santé, fils de

solides paysans lorrains [1], et qui mourra dans sa soixante-treizième année. Comme il endura dès soixante ans des quintes de toux très pénibles et que sa vieillesse présenta les phénomènes d'une lente consomption, d'aucuns ont fait un diagnostic de tuberculose. En l'admettant si tardive chez ce vieillard, suffit-elle à établir une hérédité pour Frédéric Chopin? Sa constitution n'offrait-elle pas un terrain extrêmement approprié au développement de la tuberculose?

Les ascendants de sa mère sont complètement ignorés. Elle n'avait plus de parents quand, à vingt-six ans, elle épousa Nicolas Chopin et personne n'a encore trouvé de renseignements sur sa famille [2]. Elle mourut à quatre-vingt-un ans (1780-1861).

Nicolas Chopin et Justine Krzyzanowska eurent quatre enfants :

1. Dans *Voyages avec Frédéric Chopin*, nous avons écrit toute l'histoire de la famille française de Nicolas Chopin, né à Marainville, dans les Vosges, le 15 avril 1771.
2. En Pologne, la nouvelle famille Chopin, sauf Frédéric, est inhumée au cimetière Powazki, à Varsovie.

Louise, devenue Mme Jedrzejewicz, décédée à quarante-huit ans (1807-1855).

Frédéric, le compositeur, décédé à trente-neuf ans (1810-1849).

Isabelle, devenue Mme Barcinska, décédée à soixante-dix ans (1811-1881).

Emilie, morte à quatorze ans, de phtisie galopante (1813-1827).

★

L'examen anatomique du masque original de Chopin, découvert en 1932 et qui se trouve dans un état de conservation parfait [1] au point de paraître sortir des mains du mouleur, expose des anomalies considérables de conformation de la tête.

La face est asymétrique. Une ligne verticale passant par l'épine nasale du frontal

1. Nous donnons ici trois photographies de ce masque conservé par Jane Stirling, et qui se trouve maintenant au *Royal Manchester College of Music*. Voir notre livre *Voyages avec Frédéric Chopin*, p. 99.

diviserait cette tête en deux moitiés dissemblables. Contrairement à l'habituelle structure des os propres du nez, celui de Chopin présente un côté droit très oblique et un côté gauche vertical. Les pariétaux, les temporaux, les arcades orbitaires n'ont ni les mêmes contours ni les mêmes proportions. L'ossature de la partie gauche est beaucoup plus ample. L'os malaire bombé s'articule avec une apophyse zygomatique saillante et étendue. L'os du maxillaire articulé est très développé, et le bord inférieur de la branche gauche et son angle sont presque massifs. Tous ces signes unilatéraux démontrent une hérédité pathologique quoique non définie. Le nez est long, proéminent, les lèvres charnues, le crâne vaste, c'est une forte tête sur un faible corps.

★

Frédéric Chopin, enfant, révèle tôt son double génie de pianiste et de compositeur; il

INSTYTUT FRYDERYKA CHOPINA NARODOWY BIBLIOTEKA
Zbiory Stowarzyszenia

est proclamé, célébré à dix-neuf ans. Ce jeune homme est frêle, distingué, d'un esprit sémillant et observateur. La beauté féminine l'exalte, c'est un amoureux précoce et son art accroît prodigieusement les charmes de l'amour. Mais son enivrement amoureux reste confiné dans le domaine artistique, dans l'idéal, dans un ciel inventé. L'amour n'est qu'un saisissement profond de tout l'être, de grandes palpitations de cœur à la vue de l'enchanteresse, l'amour, c'est pour lui le rêve d'une adoration chaste, la contemplation émue d'un frais et ravissant visage, c'est un baiser sur une lèvre de vierge adolescente.

Frédéric Chopin sera toujours en amour d'une timidité de néophyte, — naturelle puis forcée. — Il a un léger dégoût des choses trop proches de la nature physique et cependant son cerveau sera embrasé de voluptés amoureuses. Ses élans pudiques, ses désirs s'élèveront constamment vers la beauté pure, vers la représentation imaginaire et sa musique seule

recevra ses confidences et les chants sublimes des tumultes de sa passion.

« Toute son apparence, dit Liszt, faisait penser à celle des convolvulus, balançant sur des tiges d'une incroyable finesse leurs coupes divinement colorées, mais d'un si vaporeux ténu que le moindre contact les déchire. »

Par ses lettres, par les relations de ses amis, par l'histoire de sa vie, nous connaissons les deux jeunes filles et la femme qu'il a aimées. Amour platonique pour les jeunes filles, pauvre et bref amour sensuel pour la femme. Assurément, et toute sa vie, il s'éprendra de plusieurs femmes dans une soirée et les aimera une heure en songe. La première jeune fille qui fait bondir son cœur est une élève du Conservatoire de Musique de Varsovie, Constantia Gladkowska. Sous l'impression de son image adorée, il écrira quelques belles œuvres et cette bien-aimée rendra encore plus cruel son départ définitif de la capitale polonaise, à vingt ans. Quand il apprend peu après qu'elle

se marie, il écrit simplement de Paris, à son ami Titus Woyciechowski le 12 décembre 1831 : «... Mlle Gladkowska vient d'épouser Grabowski, mais cela n'empêche en rien les affections platoniques. »

Il aura une autre attitude et un autre aveu, plus surprenants et plus imprévus encore, après la rupture de ses fiançailles avec Marie Wodzinska en 1837. Ce mariage impossible lui causa un immense chagrin. Il en ressentit le premier ravage mortel. Afin de procurer une diversion à son désespoir, il se laissa emmener à Londres par Camille Pleyel et Stanislas Kozmian. Le 1er septembre 1837, Mendelssohn mandait à Hiller : « On dit que Chopin est arrivé ici soudainement il y a une quinzaine, mais il n'a visité personne... Il est, paraît-il, très souffrant. » Revenu à Paris, Chopin écrivit tout uniment à la comtesse Wodzinska, mère de sa fiancée perdue : « Votre dernière lettre m'est parvenue à Londres où j'ai lambiné le mois passé. » Ainsi le

pauvre grand Chopin cachait toujours ses peines par des contre-vérités et cette fois il avait le courage d'écrire qu'il avait été *lambiner* à Londres, tout comme un quidam insoucieux, tandis qu'il y était en désespéré et qu'il s'y livrait aux atteintes de la maladie.

Dans sa lettre du 12 décembre 1831 à Titus Woyciechowski, il narre l'histoire suivante et ses réflexions nous laissent comprendre la primauté du pouvoir spirituel dans ses élans amoureux.

Je ne peux m'abstenir, écrit-il, de te raconter mon aventure avec Pixis [1]. Représente-toi donc qu'il a chez lui une très jolie petite fille de quinze ans, qu'il projette — dit-il — d'épouser et dont j'ai fait la connaissance chez lui à Stuttgart. Pixis, aussitôt arrivé à Paris, m'invite à aller le voir chez lui, sans me dire (car peut-être y serais-je allé plus tôt) que sa jeune fille, que j'avais déjà oubliée, était venue avec lui. Il me demande d'y aller; j'y vais

1. Johann-Peter Pixis, pianiste, né à Mannheim en 1788, mort à Baden-Baden en 1874. Il vint habiter Paris en 1825.

dans la semaine. Or, voici que dans l'escalier, sa pupille me rencontre en manifestant la plus grande joie; elle m'invite chez elle, me dit qu'il n'y a pas de mal à cela, que M. Pixis n'est pas là — elle me prie de me reposer — qu'il ne tardera pas, etc. (Une sorte de tremblement nous prend tous les deux.) Je m'excuse, sachant que le vieux est jaloux; je lui dis que je reviendrai une autre fois, etc.; cependant qu'en toute innocence nous nous parlons avec douceur dans l'escalier, voici qu'arrive le Pixis en question, qui braque sur nous son regard à travers de grosses lunettes pour voir qui parle là-haut à sa belle; il presse le pas, le pauvre vieux, il s'arrête devant moi et me dit brusquement « Bonjour », puis à elle : « Qu'est-ce que vous faites ici? » en l'accablant d'une kyrielle de jurons allemands pour avoir osé en son absence recevoir un jeune homme. Moi de même, avec le sourire (et l'air de rien), comme pour approuver Pixis, je lui remontre qu'elle sort si légèrement vêtue de sa chambre et seulement en robe de soie, etc... Le vieux se calme enfin, se ravise, me prend sous le bras, m'emmène au salon ne sachant où m'installer, appréhendant que fâché je ne me laisse aller à lui jouer quelque mauvais tour en son absence, ou plutôt à sa pupille. Il

me reconduit ensuite dans l'escalier, mais il s'aperçoit que j'ai toujours l'âme en joie (je ne pouvais dissimuler mon amusement d'avoir constaté pour la première fois, qu'il y avait des yeux *capables* de me soupçonner de quelque chose de pareil), je le vis entrer chez le concierge pour lui demander s'il y avait longtemps que j'étais sur l'escalier, etc... Depuis ce temps Pixis n'a point assez de mots pour prôner mon talent aux éditeurs... Qu'en dis-tu? Un *Séducteur*, moi! »

« Je suis tout ébaubi par cette extravagante conjecture », signifie Frédéric Chopin. Hélas! il ne pourra jamais comprendre qu'il est le plus fascinant des séducteurs parce que ses facultés pour séduire sont tout immatérielles. Sa séduction se voyait, était sentie, elle ne se laissait ni toucher, ni goûter par la perception physique.

★

Frédéric Chopin ayant quitté définitivement sa terre natale le 2 novembre 1830, il

résida sept mois à Vienne, puis à Munich, de juin à août 1831. Il se rendit ensuite à Stuttgart et au début de septembre il arrivait à Paris. Le jeune Polonais avait alors vingt et un ans et sept mois et il ne lui restait plus que dix-huit années à vivre.

Nous montrons au chapitre concernant le processus pathologique, l'aspect corporel et les altérations dans la santé de Chopin depuis son installation en France jusqu'en septembre 1835. A cette époque il vient de quitter son père et sa mère venus de Varsovie pour faire une cure aux eaux de Carlsbad et il se rend à Dresde pour revoir la comtesse Wodzinska et ses enfants. Cette riche famille polonaise rentrait en Pologne après quelques années passées à Genève. Au pensionnat de son père à Varsovie, Frédéric Chopin avait eu comme camarades trois fils Wodzinski et il avait donné des leçons de piano à leur petite sœur Marie. Il la retrouve jeune fille et une idylle commence sous les regards consentants

de la comtesse Wodzinska. En juillet 1836 ils se retrouvent encore à Marienbad et ils vont ensemble à Dresde le mois suivant. L'avant-veille de son départ, le 11 septembre, Chopin demande à Marie si elle veut être sa femme et à Mme Wodzinska son consentement. Les réponses laissèrent toute espérance au mariage, cependant Mme Wodzinska accordait son approbation sous réserve de celle de son mari et à la condition que la santé de Chopin ne donnerait nulle inquiétude.

Le grand artiste ne connut qu'un bonheur éphémère car au mois de mai 1837 ses fiançailles étaient rompues. L'homme de génie destiné à une gloire universelle avait une santé fragile et il ne possédait rien. Cette absence de biens matériels devait suffoquer un propriétaire de vingt mille hectares de terres et de forêts comme le comte Wodzinski et il refusa son acquiescement à ce mariage. Sa fille, dépourvue de volonté, obtempéra sans mot dire. Par ce mécompte, Frédéric

Chopin fut abattu moralement et physiquement, et après sa mort on trouva un petit paquet sur lequel il avait écrit : *Moja bieda* (Ma misère). C'étaient les lettres de Marie Wodzinska.

Avec cette simple et triste histoire Frédéric Chopin est fort loin de ressembler à un séducteur positif ni même d'égaler un entreprenant amoureux, dans un projet qui présentait de sérieuses difficultés. Nous pouvons pourtant juger de la fascination qu'il exerçait, par cette seule phrase de Schumann écrite le 14 septembre 1836 : « On est ému rien que de le voir assis au piano ».

Du jour de son arrivée à Paris jusqu'à la rupture de ses fiançailles avec Marie Wodzinska, Frédéric Chopin avait été heureux. C'est la plus belle période de son existence, elle dura six ans. Après, sa vie ne fut qu'un drame secret et déchirant achevé par la mort.

★

Le chagrin venant miner la santé préalablement défaillante de l'auteur de la *Ballade* en sol mineur, — composée pendant la période d'amour pour Marie Wodzinska, — il subit en même temps ce que nous appellerons une chute physiologique. La lente décadence physique va commencer et ne s'arrêtera plus. Le puissant cerveau enfantera souvent dans l'amertume et en planant bien au-dessus de cet effondrement de toutes ses forces corporelles.

A ce début critique, l'âme désemparée de Frédéric Chopin se trouve prise peu à peu dans les rets de George Sand qui va tenter sur lui une nouvelle expérimentation de son art de se servir des hommes suivant ses besoins de cœur et de sens. Cet expert en amour, cette terrible raisonneuse a, par la pensée, dévêtu, disséqué, estimé le génial artiste, et sa curiosité comme sa sympathie ont été excitées. Elle est âgée de trente-quatre ans et a déjà vécu, en sus de son mari, avec six amants de renom, les écrivains : Jules Sandeau, Prosper Mérimée, Alfred de Musset, avec le docteur Pagello, Michel de Bourges, avocat et député, Félicien Mallefille, écrivain et diplomate[1]. Frédéric Chopin est choisi pour être le huitième partenaire connu, et quand George

1. *Comœdia* du 16 janvier 1932 donnait en première page l'article suivant : « On se souvient que l'héritière de George Sand avait été choquée par un article paru dans *L'Opinion*, en 1927, sous la signature de M. Jacques Boulenger, et concernant *les amours de George Sand*. Estimant que la mémoire de la femme-écrivain était diffamée, l'héritière réclama 10.000 francs de dommages-intérêts à M. Jacques Boulenger.

Le tribunal civil rejeta la requête de l'héritière de George Sand. La Cour, devant qui il avait été fait appel de ce jugement, vient, sous la présidence de M. Eugène Dreyfus, de rendre un arrêt dans le même sens, avec des attendus intéressants qui ne contestent pas les droits les plus larges de la critique littéraire. Voici les principaux attendus :

« *La vie sentimentale de George Sand a fait l'objet dans le passé d'études nombreuses* et détaillées, que M. Jacques Boulenger a su utiliser en les contrôlant à l'aide de la correspondance échangée entre George Sand et Buloz...

« Que M. Jacques Boulenger n'a pas dépassé son droit de critique en présentant Geor e Sand comme ayant eu de nombreux amants alors qu'il est certain que celle-ci passait de l'un à l'autre sans se soucier de l'opinion publique. »

Sand veut séduire, elle a une patience, une souplesse, une dialectique et une science de fée. Elle n'est pas prise, elle prend. Elle a des côtés d'homme et elle n'a jamais trouvé un homme capable de la dominer. Le délicat génie, éperdu, succombant de détresse, n'ayant plus de résistance, cherchant une caresse maternelle, une poitrine où reposer sa tête, livrait son cœur à une femme toute-puissante qui n'avait plus à lui offrir que les restes de nombreux festins voluptueux et une mémoire remplie d'expériences et de souvenirs d'amour. Le sensible et frêle malade ne semblait-il pas devoir être achevé, consumé par cette dame robuste qui fumait le cigare et parlait d'une voix mâle? La plupart des initiés l'ont cru et dit jusqu'à présent, et pourtant cette affirmation est une erreur. Il arriva que devant le spectacle poignant de l'artiste ensorcelant, blessé dans son esprit et dévasté autant par un terrible appauvrissement du sang que par une tuberculose chronique, l'amante disparut vite, la femme touchée dans sa sensibilité et sa conscience ne fut plus qu'une mère secourable et protectrice.

Ils se rencontrèrent une première fois pendant l'hiver de 1836 et Chopin, jeune homme de vingt-six ans, trouva George Sand parfaitement antipathique. Ils se revirent en 1837 et la Française qui avait près de sept ans de plus que le Polonais poursuivit son habile jeu tentateur. Chopin venait de perdre sa fiancée et sa défaillance morale favorisait les calculs de George Sand. En ce temps, elle était célèbre et avait écrit vingt volumes. Il possédait un génie musical éblouissant et avait créé maints chefs-d'œuvre immortels. Ces deux individualités extraordinaires allaient se joindre malgré leurs profondes différences.

★

Il faut bien concevoir que les deux personnages dont nous parlons sont au-dessus du

niveau habituel des humains et en conséquence très différents par leur façon de penser et de se conduire. Ils ont des droits et une justification exclusifs que George Sand elle-même appelait « les droits du génie ». En les considérant à part de la société, on les comprend mieux et on ne les juge pas avec de communs principes.

Comment se représenter encore George Sand et Chopin au moment de leur réunion intime? L'auteur de *Lélia* est séparée légalement de son mari depuis 1836, elle a deux enfants, un garçon de quinze ans : Maurice, une fille de dix ans : Solange; elle possède une bonne situation de fortune qu'elle maintient par un labeur littéraire persistant. Comme créature féminine, elle présentait une conformation un peu courte et lourde, un nez droit, sans belle ligne, des lèvres d'un dessin inexpressif, un menton charnu, de magnifiques épaules, « une riche chevelure du plus beau châtain », dit Henri Heine, des

mains petites et d'une forme admirable, de grands yeux noirs, veloutés, éclatants, dans un visage au teint bistré et d'apparence complètement calme. Frédéric Chopin toujours habillé de vêtements épais pesait quatre-vingt-dix-sept livres. Il était de moyenne taille, maigre, très mince, et, relate son élève Georges Mathias, « d'une allure hésitante, gracieusement féminine, avec un air de suprême distinction, ses épaules volontairement haussées, à la manière polonaise. Des petits yeux clairs, brillants, transparents, une bouche qui s'ouvrait sur des dents éblouissantes, un sourire d'un charme inexprimable..., ses traits traduisant sans cesse une certaine préoccupation, un certain état de souffrance ». Sa figure était blanche, comme exsangue, et apparaissait en beauté sous d'épais cheveux d'un blond doré et par les éclats intérieurs d'un génie très haut.

George Sand fut donc tentée par le charme mystérieux et fascinant de cet homme qui

semblait un adolescent possesseur de magiques pouvoirs, par la curiosité de s'abandonner à ces merveilleuses mains pétrisseuses de clavier aux musiques qui délivrent l'âme en des transports d'amour, par la prétention de voir et d'éprouver un attrait important qui frappait ses yeux de femme expérimentée, par le désir d'être parfois à la source d'une extraordinaire poésie musicale, d'un lyrisme auquel se conjoindrait l'idéalité de ses concepts et de sa philosophie d'écrivain. Du côté de Chopin, il n'y avait guère qu'un abandon d'enfant malade au physique et au moral, associé à un désir médiocre de la femme. Pour lui, l'attachement spirituel précédait cette intimité et devait promptement y prévaloir sur les appétences charnelles.

« L'homme immoral transgresse la règle des mœurs, l'homme amoral l'ignore » ; George Sand est amorale. Une autre anomalie la distingue, c'est son exhibitionnisme moral. Elle étale sans vergogne toutes ses amours et

les analyse monstrueusement en public. Elle a transformé plusieurs de ses amants célèbres en histrions d'une incroyable comédie amoureuse. Et elle possède une maîtrise inégalable, géniale ici encore, pour expliquer, détailler, évaluer un homme dont elle entend ne pas s'embarrasser quand elle estimera qu'il devient gênant. Sa sincérité est indubitable, elle agit avec franchise, elle ne veut causer aucun mal à autrui et elle s'octroie les meilleures justifications pour tous ses actes : troisième anomalie.

Il est évident que George Sand était trop femme de lettres, trop puissante cérébralement, trop libre d'idées, trop curieuse, — et, au jugement médical, peut-être anormale dans un point de son organisme, — pour être heureuse par l'amour. Son amour n'a pas la spontanéité, l'élan naturel qui engendrent charme et beauté dans la passion, c'est un amour infecté de littérature grandiloquente, torrentielle et vide, d'arguments en sa faveur,

d'examens et de déductions incontinents. L'amour chez George Sand est le début et la solution d'un calcul secret, d'une recherche où elle est intéressée et qu'elle conduit avec une précision mathématique. De cette froide opération, elle nous a fourni au moins une colossale démonstration par la lettre suivante [1]. Elle est adressée comme une enquête minutieuse, une procédure énorme, à un confident qui est aussi l'ami intime et le compatriote de Frédéric Chopin, au comte Albert Grzymala [2]. Il faut lire attentivement cette lettre, en sonder les termes et les sous-entendus. Elle est phénoménale par sa longueur et son contenu, et jamais épître nauséabonde ne fut écrite dans une circonstance semblable et comme préliminaire aux senti-

1. Publiée pour la première fois par Mme Wladimir Karénine dans son grand ouvrage : *George Sand, sa vie, ses œuvres*, t. III. Paris, 1889-1926. Plon, éditeur.

2. Le comte Albert Grzymala, né à Dunajowcy, en Podolie, embrassa d'abord la carrière militaire, puis devint député. Il émigra et mourut à Paris en 1855. C'était un homme d'un caractère médiocre, mais agréable et très serviable. (Voir W. Karénine : *George Sand*, t. III, p. 185).

ments d'amour. Avec une mielleuse commisération, George Sand paraît examiner, dépecer, retourner une victime dans tous les sens pour savoir si elle doit la dévorer ou la rejeter.

Au Comte Albert GRZYMALA, à Paris.

Jamais il ne peut m'arriver de douter de la loyauté de vos conseils, cher ami; qu'une pareille crainte ne vous vienne jamais. Je crois à votre évangile sans le bien connaître et sans l'examiner, parce que du moment qu'il a un adepte comme vous, il doit être le plus sublime de tous les évangiles. Soyez béni pour vos avis et soyez en paix sur mes pensées. Posons nettement la question une dernière fois, parce que de votre dernière réponse sur ce sujet dépendra toute ma conduite à venir, et puisqu'il fallait en arriver là, je suis fâchée de ne pas avoir surmonté la répugnance que j'éprouvais à vous interroger à Paris. Il me semblait que ce que j'allais apprendre gâterait *mon poème*. Et, en effet, le voilà qui a rembruni, ou plutôt qui pâlit beaucoup. Mais qu'importe! Votre évangile est le mien quand il prescrit de songer à soi en dernier lieu, et de n'y pas songer du tout quand le bonheur de ceux

que nous aimons réclame toutes nos puissances. Ecoutez-moi bien et répondez clairement, catégoriquement, nettement. Cette personne qu'il veut, ou doit, ou croit devoir aimer, est-elle propre à faire son bonheur, ou bien doit-elle augmenter ses souffrances et ses tristesses? Je ne demande pas s'il l'aime, s'il en est aimé, si c'est plus ou moins que moi. Je sais à peu près, par ce qui se passe en moi, ce qui doit se passer en lui. Je demande à savoir laquelle de *nous deux* il faut qu'il oublie ou abandonne pour son repos, pour son bonheur, pour sa vie enfin, qui me paraît trop chancelante et trop frêle pour résister à de grandes douleurs. Je ne veux point faire le rôle de mauvais ange. Je ne suis pas le *Bertram* de Meyerbeer et je ne lutterai point contre l'amie d'enfance, si c'est une belle et pure Alice; si j'avais su qu'il y eût un lien dans la vie de notre enfant, un sentiment dans son âme, je ne me serais jamais penchée pour respirer un parfum réservé à un autre autel. De même, lui se fût sans doute éloigné de mon premier baiser s'il eût su que j'étais comme mariée. Nous ne nous sommes point trompés l'un l'autre, nous nous sommes livrés au vent qui passait et qui nous a emportés tous deux dans une autre région pour quelques instants. Mais il n'en faut pas

moins que nous redescendions ici-bas, après cet embrasement céleste et ce voyage à travers l'empyrée. Pauvres oiseaux, nous avons des ailes, mais notre nid est sur la terre et quand le chant des anges nous appelle en-haut, le cri de notre famille nous ramène en bas. Moi, je ne veux point m'abandonner à la passion, bien qu'il y ait au fond de mon cœur un foyer encore bien menaçant parfois. Mes enfants me donneront la force de briser tout ce qui m'éloignerait d'eux ou de la manière d'être qui est la meilleure pour leur éducation, leur santé, leur bien-être, etc... Ainsi, je ne puis me fixer à Paris à cause de la maladie de Maurice, etc., etc... Puis il y a un être excellent, *parfait*, sous le rapport du cœur et de l'honneur, que je ne quitterai jamais, parce que c'est le seul homme qui, étant avec moi depuis près d'un an, ne m'ait pas une seule fois, *une seule minute*, fait souffrir par sa faute. C'est aussi le seul homme qui se soit donné entièrement et absolument à moi, sans regret pour le passé, sans réserve pour l'avenir. Puis, c'est une si bonne et si sage nature, que je ne puisse avec le temps l'amener à tout comprendre, à tout savoir; c'est une cire malléable sur laquelle j'ai posé mon sceau et quand je voudrai en changer l'empreinte, avec quelque précaution et

quelque patience j'y réussirai. Mais aujourd'hui cela ne se pourrait pas, et son bonheur m'est sacré.

Voilà donc pour moi; engagée comme je le suis, enchaînée d'assez près pour des années, je ne puis désirer que notre *petit* rompe de son côté les chaînes qui le lient. S'il venait mettre son existence entre mes mains, je serais bien effrayée, car en ayant accepté une autre, je ne pourrais lui tenir lieu de ce qu'il aurait quitté pour moi. Je crois que notre amour ne peut durer que dans les conditions où il est né, c'est-à-dire que de temps en temps, quand un bon vent nous ramènera l'un vers l'autre, nous irons encore faire une course dans les étoiles et puis nous nous quitterons pour marcher à terre, car nous sommes les enfants de la terre et Dieu n'a pas permis que nous y accomplissions notre pèlerinage côte à côte. C'est dans le ciel que nous devons nous rencontrer, et les instants rapides que nous y passerons seront si beaux, qu'ils vaudront toute une vie passée ici-bas.

Mon devoir est donc tout tracé. Mais je puis, sans jamais l'abjurer, l'accomplir de deux manières différentes; l'une serait de me tenir le plus éloignée que possible de Chopin, de ne point chercher à occuper sa pensée, de ne jamais me retrouver seule

avec lui; l'autre serait au contraire de m'en rapprocher autant que possible, sans compromettre la sécurité de Mallefille, de me rappeler doucement à lui dans ses heures de repos et de béatitude, de le serrer chastement dans mes bras quelquefois, quand le vent céleste voudra bien nous enlever et nous promener dans les airs. La première manière sera celle que j'adopterai si vous me dites que la *personne* est faite pour lui donner un bonheur pur et vrai, pour l'entourer de soins, pour arranger, régulariser et calmer sa vie, si enfin il s'agit pour lui d'être heureux par elle et que j'y sois un empêchement; si son âme *excessivement*, peut-être *follement*, peut-être sagement scrupuleuse, se refuse à aimer deux êtres différents, de deux manières différentes, si les huit jours que je passerais avec lui dans une saison doivent l'empêcher d'être heureux dans son intérieur, le reste de l'année; alors, oui, alors, je vous jure que je travaillerai à me faire oublier de lui. La seconde manière, je la prendrai si vous me dites de deux choses l'une : ou que son bonheur domestique peut et doit s'arranger avec quelques heures de passion chaste et de douce poésie, ou que le bonheur domestique lui est impossible, et que le mariage ou quelque union qui y ressemblât serait le tombeau de

cette âme d'artiste : qu'il faut donc l'en éloigner à tout prix et l'aider même à vaincre ses scrupules religieux. C'est un peu là — je dirais où — que mes conjectures aboutissent. Vous me direz si je me trompe; je crois la personne charmante, digne de tout amour, et de tout respect, parce qu'un être comme lui ne peut aimer que le pur et le beau. Mais je crois que vous redoutez pour lui le mariage, le lien de tous les jours, la vie réelle, les affaires, les soins domestiques, tout ce qui, en un mot, semble éloigné de sa nature et contraire aux inspirations de sa muse. Je le craindrai aussi pour lui; mais à cet égard, je ne puis rien affirmer et rien prononcer, parce qu'il y a bien des rapports sous lesquels il m'est absolument inconnu. Je n'ai vu que la face de son être qui est éclairée par le soleil. Vous fixerez donc mes idées sur ce point. Il est de la plus haute importance que je sache bien sa position, afin d'établir la mienne. Pour mon goût, j'avais arrangé notre poème dans ce sens, que je ne saurais rien, absolument rien de sa vie *positive*, ni lui de la mienne, qu'il suivrait toutes ses idées religieuses, mondaines, poétiques, artistiques, sans que j'eusse jamais à lui en demander compte, et réciproquement, mais que partout, en quelque lieu et à quelque moment de notre vie que nous vinssions

à nous rencontrer, notre âme serait à son apogée de bonheur et d'excellence. Car, je n'en doute pas, on est meilleur quand on aime d'un amour sublime, et loin de commettre un crime, on s'approche de Dieu, source et foyer de cet amour. C'est peut-être là, en dernier ressort, ce que vous devriez tâcher de lui faire bien comprendre, mon ami, et en ne contrariant pas ses idées de devoir, de dévouement et de sacrifice religieux vous mettriez peut-être son cœur plus à l'aise. Ce que je craindrais le plus au monde, ce qui me ferait le plus de peine, ce qui me déciderait même à me faire *morte pour lui*, ce serait de me voir devenir une épouvante et un remords dans son *âme;* non, je ne puis (à moins qu'elle ne soit funeste pour lui en dehors de moi), me mettre à combattre l'image et le souvenir d'une autre. Je respecte trop la propriété pour cela, ou plutôt, c'est la seule propriété que je respecte. Je ne veux voler personne à personne, excepté les captifs aux geôliers et les victimes aux bourreaux, et la Pologne à la Russie, par conséquent. Dites-moi si c'est une *Russie* dont l'image poursuit notre enfant; alors, je demanderai au ciel de me prêter toutes les séductions d'Armide pour l'empêcher de s'y jeter; mais si c'est une Pologne, laissez-le faire. Il n'y a rien de tel qu'une

patrie, et quand on en a une, il ne faut pas s'en faire une autre. Dans ce cas, je serai pour lui comme une *Italie*, qu'on va voir, où l'on se plaît aux jours du printemps, mais où l'on ne reste pas, parce qu'il y a plus de soleil que de lits et de table, et que le *confortable de la vie* est ailleurs. Pauvre Italie! Tout le monde y songe, la désire ou la regrette; personne n'y peut demeurer, parce qu'elle est malheureuse et ne saurait donner le bonheur qu'elle n'a pas. Il y a une dernière supposition qu'il est bon que je vous dise. Il serait possible qu'il n'aimât plus du tout *l'amie d'enfance* et qu'il eût une répugnance réelle pour un lien à contracter, mais que le sentiment du devoir, l'honneur d'une famille, que sais-je? lui commandassent un rigoureux sacrifice de lui-même. Dans ce cas-là, mon ami, soyez son bon ange; moi, je ne puis guère m'en mêler; mais vous le devez; sauvez-le des arrêts trop sévères de sa conscience, sauvez-le de sa propre vertu, empêchez-le à tout prix de s'immoler, car dans ces sortes de choses (s'il s'agit d'un mariage ou de ces unions qui, sans avoir la même publicité, ont la même force d'engagement et la même durée), dans ces sortes de choses, dis-je, le sacrifice de celui qui donne son avenir n'est pas en raison de ce qu'il a reçu dans le passé. Le passé est

une chose appréciable et limitée; l'avenir, c'est l'infini, parce que c'est l'inconnu. L'être qui, en retour d'une certaine somme connue de dévouement, exige le dévouement de toute une vie future, demande une chose inique, et si celui à qui on le demande est bien embarrassé pour défendre ses droits en satisfaisant à la générosité et à l'équité, c'est à l'amitié qu'il appartient de le sauver et d'être juge absolu de ses droits et de ses devoirs. Soyez ferme à cet égard, et soyez sûr que moi qui déteste les séducteurs, moi qui prends toujours parti pour les femmes outragées ou trompées, moi qu'on croit l'avocat de mon sexe et qui me pique de l'être, quand il faut, j'ai cependant rompu de mon autorité de sœur et de mère et d'amie plus d'un engagement de ce genre. J'ai toujours condamné la femme quand elle voulait être heureuse au prix du bonheur de l'homme; j'ai toujours absout l'homme quand on lui demandait plus qu'il n'est donné à la liberté et à la dignité humaine d'engager. Un serment d'amour et de fidélité est un crime ou une lâcheté quand la bouche prononce ce que le cœur désavoue, et on peut tout exiger d'un homme, excepté une lâcheté et un crime. Hors ce cas-là, mon ami, c'est-à-dire hors le cas où il voudrait accomplir un sacrifice trop

rude, je pense qu'il faut ne pas combattre ses idées, et ne pas violenter ses instincts. Si son cœur peut, comme le mien, contenir deux amours bien différents, l'un qui est pour ainsi dire le *corps* de la vie, l'autre qui en sera *l'âme*, ce sera le mieux, parce que notre situation sera à l'avenant de nos sentiments et de nos pensées. De même qu'on n'est pas tous les jours sublime, on n'est pas tous les jours heureux. Nous ne nous verrons pas tous les jours, nous ne posséderons pas tous les jours le feu sacré, mais il y aura de beaux jours et de saintes flammes.

Il faudrait peut-être aussi songer à lui dire ma position à l'égard de Mallefille. Il est à craindre que, ne la connaissant pas, il ne se crée à mon égard une sorte de devoir qui le gêne et vienne à combattre *l'autre* douloureusement. Je vous laisse absolument le maître et l'arbitre de cette confidence; vous la ferez si vous jugez le moment opportun, vous la retarderez si vous croyez qu'elle ajouterait à des souffrances trop fraîches. Peut-être l'avez-vous déjà faite. Tout ce que vous avez fait ou ferez, je l'approuve et le confirme.

Quant à la question de possession ou de non-possession, cela me paraît une question secondaire à celle qui nous occupe maintenant. C'est pourtant

une question importante par elle-même, c'est toute la vie d'une femme, c'est son secret le plus cher, sa théorie la plus étudiée, sa coquetterie la plus mystérieuse. Moi, je vous dirai tout simplement, à vous mon frère et mon ami, ce grand mystère, sur lequel tous ceux qui prononcent mon nom font de si étranges commentaires. C'est que je n'ai là-dessus ni secret, ni théorie, ni doctrines, ni opinion arrêtée, ni parti pris, ni prétention de puissance, ni singerie de spiritualisme, rien enfin d'arrangé d'avance et pas d'habitude prise, et je crois, pas de faux principes, soit de licence, soit de retenue. Je me suis beaucoup fiée à mes instincts qui ont toujours été nobles; je me suis quelquefois trompée sur les personnes, mais jamais sur moi-même. J'ai beaucoup de bêtises à me reprocher, pas de platitudes ni de méchancetés. J'entends dire beaucoup de choses sur les questions de morale humaine, de pudeur et de vertu sociale. Tout cela n'est pas encore clair pour moi. Aussi n'ai-je jamais conclu à rien. Je ne suis pourtant pas insouciante là-dessus; je vous confesse que le désir d'accorder une théorie quelconque avec mes sentiments a été la grande affaire et la grande douleur de ma vie. Les sentiments ont toujours été plus forts que les raisonnements, et les bornes que

j'ai voulu me poser ne m'ont jamais servi à rien. J'ai changé vingt fois d'idée. J'ai cru par-dessus tout à la fidélité. Je l'ai prêchée, je l'ai pratiquée, je l'ai exigée. On y a manqué et moi aussi. Et pourtant je n'ai pas senti le remords parce que j'avais toujours subi dans mes infidélités une sorte de fatalité, un instinct de l'idéal, qui me poussait à quitter l'imparfait pour ce qui me semblait se rapprocher du parfait. J'ai connu plusieurs sortes d'amour. Amour d'artiste, amour de femme, amour de sœur, amour de mère, amour de religieuse, amour de poète, que sais-je? Il y en a qui sont nés et morts en moi le même jour, sans s'être révélés à l'objet qui les inspirait. Il y en a qui ont martyrisé ma vie et qui m'ont poussée au désespoir, presque à la folie. Il y en a qui m'ont tenue cloîtrée durant des années dans un spiritualisme excessif. Tout cela a été parfaitement sincère. Mon être entrait dans ces phases diverses, comme le soleil, disait Sainte-Beuve, entre dans les signes du Zodiaque. A qui m'aurait suivie en voyant la superficie, j'aurais semblé folle ou hypocrite; à qui m'a suivie, en lisant au fond de moi, j'ai semblé ce que je suis en effet, enthousiaste du beau, affamée du vrai, très sensible de cœur, très faible de jugement, souvent

absurde, toujours de bonne foi, jamais petite ni vindicative, assez colère et, grâce à Dieu, parfaitement oublieuse des mauvaises choses et des mauvaises gens.

Voilà ma vie, cher ami, vous voyez qu'elle n'est pas fameuse. Il n'y a rien à admirer, beaucoup à plaindre, rien à condamner par les bons cœurs. J'en suis sûre, ceux qui m'accusent d'avoir été mauvaise en ont menti, et il me serait bien facile de le prouver si je voulais me donner la peine de me souvenir et de raconter; mais cela m'ennuie et je n'ai pas plus de mémoire que de rancune.

Jusqu'ici, j'ai été fidèle à ce que j'ai aimé, parfaitement fidèle, en ce sens que je n'ai jamais trompé personne, et que je n'ai jamais cessé d'être fidèle sans de très fortes raisons, qui avaient tué l'amour en moi par la faute d'autrui. Je ne suis pas d'une nature inconstante. Je suis au contraire si habituée à aimer exclusivement qui m'aime bien, si peu facile à m'enflammer, si habituée à vivre avec des hommes sans songer que je suis femme, que vraiment j'ai été un peu confuse et un peu consternée de l'effet que m'a produit ce petit être. Je ne suis pas encore revenue de mon étonnement et si j'avais beaucoup d'orgueil, je serais très humiliée d'être tombée en

plein dans l'infidélité de cœur, au moment de ma vie où je me croyais à tout jamais calme et fixée. Je crois que ce serait mal, si j'avais pu prévoir, raisonner et combattre cette irruption, mais j'ai été envahie tout à coup, et il n'est pas dans ma nature de gouverner mon être par la raison quand l'amour s'en empare. Je ne me fais donc pas de reproche, mais je constate que je suis encore très impressionnable et plus faible que je ne croyais. Peu m'importe, je n'ai guère de vanité; ceci me prouve que je dois n'en avoir pas du tout et ne jamais me vanter de rien, en fait de vaillance et de force. Cela ne m'attriste que parce que voilà ma belle sincérité, que j'avais pratiquée si longtemps et dont j'étais un peu fière, entamée et compromise. Je vais être forcée de mentir comme les autres. Je vous assure que ceci est plus mortifiant pour mon amour-propre qu'un mauvais roman ou une pièce sifflée; j'en souffre un peu; cette souffrance est un reste d'orgueil peut-être; peut-être est-ce une voix d'en-haut qui me crie qu'il fallait veiller davantage à la garde de mes yeux et de mes oreilles, et de mon cœur surtout. Mais si le ciel nous veut fidèles aux affections terrestres, pourquoi laisse-t-il quelquefois les anges s'égarer parmi nous et se présenter sur notre chemin?

La grande question sur l'amour est donc encore soulevée en moi! Pas d'amour sans fidélité, disais-je, il y a deux mois, et il est bien certain, hélas! que je n'ai plus senti la même tendresse pour ce pauvre Mallefille en le retrouvant. Il est certain que depuis qu'il est retourné à Paris (vous devez l'avoir vu), au lieu d'attendre son retour avec impatience et d'être triste loin de lui, je souffre moins et respire plus à l'aise. Si je croyais que la vue fréquente de Chopin dût augmenter ce refroidissement, je sens qu'il y aurait pour moi *devoir* à m'en abstenir.

Voilà où je voulais en venir, c'est à vous de parler de cette question de possession, qui constitue dans certains esprits toute la question de fidélité. Ceci est, je crois, une idée fausse; on peut être plus ou moins infidèle, mais quand on a laissé envahir son âme et accordé la plus simple caresse, avec le sentiment de l'amour, l'infidélité est déjà consommée, et le reste est moins grave; car qui a perdu le cœur a tout perdu. Il vaudrait mieux perdre le corps et garder l'âme tout entière. Ainsi, *en principe*, je crois qu'une consécration complète du nouveau lien n'aggrave pas beaucoup la faute; mais, en fait, il est possible que l'attachement devienne plus humain, plus violent, plus dominant, après la possession. C'est

même probable, c'est même certain. Voilà pourquoi, quand on veut vivre ensemble, il ne faut pas faire outrage à la nature et à la vérité, en reculant devant une union complète; mais quand on est forcé de vivre séparés, sans doute il est de la prudence, par conséquent, il est du devoir et de la vraie vertu (qui est le sacrifice) de s'abstenir. Je n'avais pas encore réfléchi à cela sérieusement et, s'il l'eût demandé à Paris, j'aurais cédé, par suite de cette droiture naturelle qui me fait haïr les précautions, les restrictions, les distinctions fausses et les subtilités, de quelque genre qu'elles soient. Mais votre lettre me fait penser à couler à fond cette résolution-là. Puis, ce que j'ai éprouvé de trouble et de tristesse en retrouvant les caresses de Mallefille, ce qu'il m'a fallu de courage pour le cacher, m'est aussi un avertissement. Je suivrai donc votre conseil, cher ami. Puisse ce sacrifice être une sorte d'expiation de l'espèce de parjure que j'ai commis.

Je dis sacrifice, parce qu'il me sera peut-être pénible de voir souffrir cet ange. Il a eu jusqu'ici beaucoup de force; mais je ne suis pas un enfant. Je voyais bien que la passion humaine faisait en lui des progrès rapides et qu'il était temps de nous séparer. Voilà pourquoi, la nuit qui a précédé mon départ, je

n'ai pas voulu rester avec lui et je vous ai presque renvoyés.

Et puisque je vous dis tout, je veux vous dire qu'une seule chose en lui m'a déplu; c'est qu'il avait en lui-même de mauvaises raisons pour s'abstenir. Jusque-là, je trouvais beau qu'il s'abstînt par respect pour moi, par timidité, même par fidélité pour une autre. Tout cela était du sacrifice, et par conséquent de la force et de la chasteté bien entendues. C'était là ce qui me charmait et me séduisait le plus en lui. Mais chez vous, au moment de nous quitter, et comme il voulait surmonter une dernière tentation, il m'a dit deux ou trois paroles qui n'ont pas répondu à mes idées. Il semblait faire *fi*, à la manière des dévots, des grossièretés *humaines*, et rougir des tentations qu'il avait eues et craindre de souiller notre amour par un transport de plus. Cette manière d'envisager le dernier embrassement de l'amour m'a toujours répugné. Si ce dernier embrassement n'est pas une chose aussi sainte, aussi pure, aussi dévouée que le reste, il n'y a pas de vertu à s'en abstenir. Ce mot d'amour physique dont on se sert pour exprimer ce qui n'a de nom que dans le ciel, me *déplaît* et me *choque*, comme une impiété et comme une idée fausse en même temps. Est-ce qu'il

peut y avoir, pour les natures élevées, un amour purement physique et pour les natures sincères un amour purement intellectuel? Est-ce qu'il y a jamais d'amour sans un seul baiser et un baiser d'amour sans volupté? *Mépriser la chair* ne peut être sage et utile qu'avec les êtres qui ne sont que *chair;* mais avec ce qu'on aime, ce n'est pas du mot *mépriser*, mais du mot *respecter*, qu'il faut se servir quand on s'abstient. Au reste, ce ne sont pas là les mots dont il s'est servi. Je ne me les rappelle pas bien. Il a dit, je crois, que *certains faits* pouvaient gâter le souvenir. N'est-ce pas, c'est une bêtise qu'il a dite, et il ne le pense pas? Quelle est donc la malheureuse femme qui lui a laissé de l'amour physique de pareilles impressions? Il a donc eu une maîtresse indigne de lui? Pauvre ange! Il faudrait pendre toutes les femmes qui avilissent aux yeux des hommes la chose la plus respectable et la plus sainte de la création, le mystère divin, l'acte de la vie le plus sérieux et le plus sublime dans la vie universelle. L'aimant embrasse le fer, les animaux s'attachent les uns aux autres par la différence des sexes. Les végétaux obéissent à l'amour, et l'homme qui seul sur ce monde terrestre a reçu de Dieu le don de sentir divinement ce que les animaux, les plantes et

les métaux sentent matériellement, l'homme chez qui l'attraction électrique se transforme en une attraction sentie, comprise, intelligente, l'homme seul regarde ce miracle qui s'accomplit simultanément dans son âme et dans son corps, comme une misérable nécessité, et il en parle avec mépris, avec ironie ou avec honte! Cela est bien étrange. Il est résulté de cette manière de séparer l'esprit de la chair qu'il a fallu des couvents et des mauvais lieux.

Voici une lettre effrayante. Il vous faudra six semaines pour la déchiffrer. C'est mon *ultimatum.* S'il est heureux ou doit être heureux par *elle*, *laissez-le faire.* S'il doit être malheureux, *empêchez-le.* S'il peut être heureux par moi, sans cesser de l'être par *elle*, *moi*, *je puis faire de même de mon côté.* S'il ne peut être heureux par moi sans être malheureux avec elle, *il faut que nous nous évitions et qu'il m'oublie.* Il n'y a pas à sortir de ces quatre points. Je serai forte pour cela, je vous le promets, car il s'agit de *lui*, et si je n'ai pas grande vertu pour moi-même, j'ai grand dévouement pour ce que j'aime. Vous me direz nettement la vérité; j'y compte et je l'attends.

Il est absolument inutile que vous m'écriviez une lettre ostensible. Nous n'en sommes pas là, Malle-

fille et moi. Nous nous respectons trop pour nous demander compte, même par la pensée, des détails de notre vie.

Il est impossible que Mme Dorval ait les raisons que vous lui supposez. Elle est plutôt *légitimiste* (si elle a une opinion) que républicaine. Son mari est carliste. Vous aurez été chez elle aux heures de ses répétitions ou de son travail. Une actrice est difficile à joindre. Laissez faire; je lui écrirai et elle vous écrira. Il a été question pour moi d'aller à Paris, et il n'est pas encore impossible que mes affaires, dont Mallefille s'occupe maintenant, venant à se prolonger, j'aille le rejoindre. N'en dites rien au *petit*. Si j'y vais, je vous avertirai et nous lui ferons une surprise. Dans tous les cas, comme il vous faut du temps pour obtenir la liberté de vous déplacer, commencez vos démarches, car je vous veux à Nohant cet été, le plus tôt et le plus longtemps possible. Vous verrez que vous vous y plairez; il n'y a pas un mot de ce que vous craignez. Il n'y a pas d'espionnage, pas de propos, il n'y a pas de province; c'est une oasis dans le désert. Il n'y a pas une âme dans le département qui sache ce que c'est qu'un Chopin ou un Grzymala. Nul ne sait ce qui se passe chez moi. Je ne vois que des amis *intimes*, des

anges comme vous, qui n'ont jamais eu une mauvaise pensée sur ce qu'ils aiment. Vous viendrez, mon cher bon, nous causerons à l'aise et votre âme abattue se régénérera à la campagne. Quant au *petit*, il viendra s'il veut; mais, dans ce cas-là, je voudrais être avertie d'avance, parce que j'enverrai Mallefille, soit à Paris, soit à Genève. Les prétextes ne manqueront pas et les soupçons ne lui viendront jamais. Si le *petit* ne veut pas venir, laissez-le à ses idées; il craint le monde, il craint je ne sais quoi. Je respecte chez les êtres que je chéris tout ce que je ne comprends pas. Moi, j'irai à Paris en septembre avant le grand départ. Je me conduirai avec lui suivant ce que vous allez me répondre. Si vous n'avez pas la solution des problèmes que je vous pose, tâchez de la tirer de lui, fouillez dans son âme, il faut que je sache ce qui s'y passe.

Mais maintenant vous me connaissez à fond. Voici une lettre comme je n'en écris pas deux en dix ans. Je suis si paresseuse et je déteste tant à parler de moi. Mais ceci m'évitera d'en parler davantage. Vous me savez par cœur maintenant, et vous pouvez *tirer à vue sur moi* quand vous règlerez les comptes de la Trinité.

A vous, cher bon, à vous de toute mon âme, je ne

vous ai pas parlé de vous en apparence dans toute cette longue causerie, c'est qu'il m'a semblé que je parlais de moi à un autre *moi*, le meilleur et le plus cher des deux, à coup sûr.

GEORGE SAND.

Voilà cette lettre énorme et odieuse, écrite avec une complète inconscience de ses vues et de ses détails révoltants. C'est toujours la terrible amoralité de George Sand. Elle enveloppe ses cyniques calculs dans des phrases souvent admirables où ne sonnent que les vocables de dévouement, de sacrifice désintéressé et d'appel à Dieu. Elle prévoit tout pour le bonheur de Chopin, mais en fin de compte ses combinaisons préparent ses propres avantages et sa tranquillité. Chopin a-t-il une fiancée? ne l'a-t-il plus? Elle est mal renseignée, mais peu importe. Elle décide que le musicien sera son amant de temps en temps, car elle ne veut pas en être embarrassée. « Quand un bon vent les ramènera l'un vers l'autre, ils feront ensemble une course dans les étoiles », puis ils redescendront sur

terre, se quitteront et chacun reprendra ses occupations coutumières. Chopin pourrait-il encore épouser sa fiancée? « Dans ce cas, je serai pour lui, — dit-elle — comme une *Italie* qu'on va voir », c'est-à-dire *la poésie*, et Marie Wodzinska sera « le côté pratique de la vie », en un mot, *la bourgeoise*. Elle préfère, en définitive, ignorer la vie positive de Chopin, mais il ne devra pas s'occuper des façons de vivre de George Sand. Elle veut disposer de tous les agréments de l'amour de ce « petit » sans en supporter les responsabilités. Et elle invoque à tout propos *le devoir*. Devoir envers Chopin, bien entendu, devoir envers les enfants de George, devoir envers Mallefille. Ah! celui-là, c'est l'amant en titre depuis un an. Elle le flanquera à la porte, sans barguigner, quand elle le jugera bon. Cet insignifiant Mallefille, « c'est une cire malléable sur laquelle j'ai posé mon sceau et quand je voudrai en changer l'empreinte, j'y réussirai », déclare-t-elle.

Dans la longue dissertation sur la possession ou la non-possession, George Sand s'alloue toutes les vertus selon son habitude : la fidélité, la droiture, la sincérité, le dévouement jusqu'au sacrifice. Elle est convaincue d'avoir toujours été fidèle parce qu'elle joua franc jeu. Ses prétendues infidélités ne lui causèrent point de remords, car toutes les fois elle fut poussée *à quitter l'imparfait pour ce qui lui semblait parfait.* Elle est enfin toute confuse, honteuse, de s'être laissé séduire par « ce petit être » et vraiment chagrine de retrouver les caresses de Mallefille en attendant celles de Chopin!

Cette façon de penser et de se conduire n'a-t-elle pas au moins un rapport avec la morale et les mœurs d'une fille publique? Et quand nous lisons cette phrase : «... si son âme excessivement scrupuleuse se refuse à aimer deux êtres différents, de deux manières différentes, si les *huit jours que je passerais avec lui dans une saison* doivent l'empêcher

d'être heureux dans son intérieur le reste de l'année... », nous reconnaissons la justesse du jugement de 1932 de la Cour d'Appel de Paris, où il est articulé que George Sand « avait eu de nombreux amants et passait de l'un à l'autre sans se soucier de l'opinion publique ».

Dans cette abominable lettre et dans sa correspondance, George Sand montre le fond de sa nature grossière. Elle désigne Frédéric Chopin par les appellations les plus humiliantes : « pauvre ange, le petit, ce pauvre petit être, notre enfant, mon petit souffreteux, mon cher cadavre, le père gâteux... ». C'est l'ogresse d'un conte de fées qui voit une chétive créature humaine, rit de sa chétivité qu'elle va écraser de sa robustesse, elle le sait, mais dont elle a envie. Dans cette histoire véridique, Chopin était comme un rossignol sous les serres d'un aigle. Il arriva, par un singulier phénomène, que l'aigle devint inoffensif et même protecteur en écoutant le

chant du rossignol et en touchant sa faiblesse. Miracle du génie et de l'art.

★

Nous savons maintenant par George Sand — et cette constatation est d'une importance capitale pour l'objet de cette étude — que Frédéric Chopin est peu enclin au mariage de la chair. Il serait heureux qu'il n'y eût point dans son amour cet aboutissement désiré, attendu par la femme écrivain, et qui, pour lui, laisse une ternissure dans son âme. Un chaste baiser, une étreinte, une caresse, un visage enfoui dans les cheveux de la femme chérie, Chopin n'aime de l'amour que la poésie et le rêve. Il recule par un aveu candide devant l'union complète et George Sand s'offense de ce dédain. Plus tard, elle comprendra l'idéalité de l'artiste comme sa recherche toute naturelle d'une tendresse maternelle sans arrière-pensée. Et elle chan-

gera d'attitude, elle modifiera ses procédés, car elle a aussi la passion maternelle, la passion de secourir et le respect d'une belle âme.

Que d'oppositions et de transformations chez cette femme-homme, chez cette mère-infirmière, chez cette libertine capable d'être une chaste nonne!

Le 25 juin 1846, le *Courrier Français* commençait la publication d'un roman de George Sand intitulé *Lucrezia Floriani*. Sous ce nom l'auteur se représente et il met comme protagoniste le prince Karol de Roswald, personnification évidente de Frédéric Chopin au milieu d'une affabulation et de peintures destinées à atténuer les ressemblances et pouvant permettre à la romancière de les nier. Ecrit huit ans après la monstrueuse lettre à Grzymala, ce livre en élargit les vues générales avec un enrichissement de constatations et de déductions fournies par l'expérience. Le livre corrobore maintes prévisions motivées par la lettre. George Sand dévoile ce

qui arriva au commencement de cette liaison, elle révèle la psychologie amoureuse de Chopin qui est d'une rare noblesse, et le caractère spécial de ses effusions intimes réduites par une immense faiblesse corporelle.

Voici quelques fragments significatifs :

« La mère du prince Karol de Roswald avait prodigué à son enfance débile et souffreteuse les soins les plus assidus...

« Le jeune homme n'avait eu qu'une passion réelle dans toute sa vie : l'amour filial... ».

Sous le trouble de l'amour naissant, le jeune prince reste malade quelques semaines chez la Floriani [1].

« La Providence envoyait réellement à Karol, dans cette épreuve, la personne la plus capable de l'assister et de le sauver. Lucrezia Floriani avait un instinct presque merveilleux pour juger de l'état des malades et des soins à leur donner...

« Lucrezia avait donc appris de bonne heure

1. Lucrezia Floriani figure une actrice de renom.

à être garde-malade et quasi médecin dans l'occasion...

« Karol voulut vivre en effet, il voulut vivre pour la Floriani. Certes, il ne s'en rendit pas compte, et, pendant quinze jours qu'il fut sous le coup du plus grand mal, il oublia la commotion qui l'avait causé. Mais cet amour continua et augmenta sans qu'il en eût conscience, comme celui de l'enfant au berceau pour la femme qui l'allaite. Un attachement d'instinct, indissoluble et impérieux, s'empara de sa pauvre âme en détresse et l'arracha aux froides étreintes de la mort. Il tomba sous l'ascendant de cette femme qui ne voyait en lui qu'un malade à soigner, et sur laquelle se reporta tout l'amour qu'il avait eu pour sa mère, et tout celui qu'il avait cru avoir pour sa fiancée...

« En renonçant à l'amour, en recherchant la retraite, la Floriani s'était trompée de date dans sa vie. Il est bien certain qu'elle s'était persuadée, dans ce moment-là, que le calme

de la vieillesse, auquel elle aspirait, était venu, par miracle, lui apporter ses bienfaits avant le temps. Les quinze années de passion et de tourments qu'elle venait de fournir lui semblaient si lourdes et si cruelles...

« La Floriani se faisait donc de grandes illusions, en s'imaginant que, désormais, elle pourrait vivre pour ses enfants, pour son vieux père, et pour elle-même. Un cœur qui a passé par d'aussi terribles maladies que celles dont elle sortait à peine n'est pas guéri par quelques mois de repos et de solitude. Cette solitude même et cette inaction ne sont peut-être pas ce qui lui convient. La transition s'était faite trop brusquement, et, en acceptant sa guérison comme un fait accompli, la bonne Lucrezia n'avait pas assez veillé sur elle-même. Lorsqu'au lieu de cet amour exigeant et personnel qui avait fait tout le mal de sa vie, le noble et romanesque prince de Roswald lui offrit un dévouement absolu, un respect digne d'une sainte, et qu'il

accepta même avec transport le vœu d'une amitié chaste de sa part, elle se crut sauvée. Était-il permis à une femme chargée de tant de fautes de s'abuser à ce point, et de s'imaginer bonnement que la Providence allait la récompenser de ses erreurs au lieu de l'en punir? Non, cela n'était point permis, et pourtant la Lucrezia s'en accommoda avec sa naïveté habituelle.

« Elle y trouva d'abord un bonheur extrême, des joies sans mélange. Karol était si dominé, si soumis, il s'était abjuré si complètement, il subissait une telle fascination, qu'un mot, un regard, une innocente caresse, le jetaient dans une ivresse inappréciable. Il y avait à la surface de son être une pureté angélique, et les âcres passions qui fermentaient inconnues et oisives encore au fond de son âme, ne s'éveillèrent pas tout de suite. Il n'avait jamais brûlé du feu de l'amour, il n'avait jamais senti battre contre son cœur, le cœur d'une femme, et les premières émotions de ce

genre furent pour lui plus vives et plus profondes qu'elles ne le sont chez un adolescent aux prises avec le premier éveil des sens.

« Il y avait longtemps déjà que ces désirs germaient en lui sans qu'il voulût s'en rendre compte. Il les avait trompés à l'aide de la poésie et de ce religieux sentiment pour une fiancée, dont il avait à peine senti la main effleurer la sienne. Ses rêves arrivaient donc tout frais, tout craintifs et tout palpitants à la réalité. Il avait encore les terreurs d'un enfant et déjà l'énergie d'un homme. Ce mélange de pudeur et d'emportement lui donnait un charme irrésistible que la Floriani n'avait encore jamais rencontré. Aussi, chaque jour l'enflamma-t-il d'une sympathie, d'une admiration, et enfin d'un enthousiasme dont elle ne mesura pas les progrès.

«Toujours téméraire par bravoure, et insouciante pour elle-même à cause de ceux qu'elle aimait, elle ne vit pas venir l'orage. Pouvait-

elle croire autre chose que ce qu'il lui disait, et s'inquiéter d'un avenir qui semblait devoir être la continuation indéfinie de cet amour céleste?

« Il se trompait lui-même en trompant sa maîtresse, ce doux et terrible enfant, qui, tout vaincu et tout dévoré par la passion, n'y croyait pas encore, qui avait vécu d'illusions et se fiait à la puissance des mots sans apprécier les nuances d'idées et de faits qu'ils représentent. Quand il avait appelé la Floriani *ma mère*, quand il avait pressé le bord de son vêtement contre ses lèvres ardentes, quand il avait dit en s'endormant : « plutôt mourir que de la profaner dans ma pensée », il se jugeait plus fort que la nature humaine, et méprisait encore la tempête qui grondait dans son sein.

« Et elle, l'aveugle enfant, car c'était un enfant encore plus ingénu et plus crédule que Karol, cette femme que, dans la langue reçue, on aurait bien pu appeler une femme perdue;

elle croyait à ce calme qui lui semblait si beau, si neuf, si salutaire. Elle l'éprouvait en elle-même, parce que la lassitude et le dégoût avaient calmé son sang, et la préservaient d'un entraînement subit.

« Et, dans cette confiance réciproque, si absolue et si sincère, que la présence de Salvator ne les gênait point, et que leurs chastes baisers craignaient à peine les regards des enfants, chaque jour pourtant creusait un abîme. Karol n'existait plus par lui-même. Sa race, sa croyance, sa mère, sa fiancée, ses instincts, ses goûts et ses relations, il avait tout perdu de vue. Il ne respirait que par le souffle de la Floriani, il ne respirait pas et ne voyait pas, il ne comprenait ni ne pensait, quand elle ne se mettait pas entre lui et le monde extérieur. L'ivresse était si complète qu'il ne pouvait plus faire un pas de lui-même dans la vie. L'avenir ne lui pesait pas plus que le passé. L'idée de se séparer d'elle n'avait aucun sens pour lui. Il semblait que cet être

diaphane et fragile se fût consumé et absorbé dans le foyer de l'amour.

« Peu à peu pourtant la flamme se dégagea des nuages de parfums qui la voilaient. L'éclair traversa le ciel, la voix de la passion retentit comme un cri de détresse, comme une question de vie ou de mort. Un insensible abandon de toute crainte et de toute prudence avait amené jour par jour l'imminente défaite de cette suprême raison dont se piquait la Floriani. Un invincible attrait, une progression de voluptés délicates et dévorantes, les délices d'une ivresse inconnue et souveraine, avaient endormi et anéanti une à une les saintes terreurs de Karol, et cette victoire des sens, qu'il avait cru devoir être avilissante pour tous deux, donna à son amour une exaltation et une intensité nouvelles.

« Il avait passé sa vie à se battre en duel au nom de l'esprit contre la matière. Il avait vu dans la sanctification du mariage et dans

l'union bénie de deux virginités, la seule réhabilitation possible de cet acte qui n'était divin selon lui que parce qu'il était nécessaire. Il avait cru longtemps que demander la révélation de l'amour à une femme prodigue de ce bienfait, ou seulement à une femme qui ne lui en apporterait pas les prémices, serait pour lui une chute sans remède et sans pardon à ses yeux. Il fut fort surpris de se sentir inondé de tant de joies que sa conscience était muette; et quand il interrogea cette conscience, il la trouva ivre. Elle lui répondit qu'elle n'avait rien eu à démêler avec son péché, qu'elle se sentait légère, qu'elle ne savait pourquoi il avait toujours voulu l'empêcher de faire cause commune avec son cœur, enfin qu'elle avait soif de voluptés nouvelles, et qu'elle lui parlerait morale et sagesse quand elle serait rassasiée ».

Ainsi s'ouvrait le prélude des amours de George Sand et de Chopin. C'est le charme, le

secret sexuel et le génie de l'artiste qui tenta la femme. Cette fascination exercée par Frédéric Chopin dura jusqu'au jour de sa mort. Concevons-le par cette relation[1] de son compatriote le poète Cyprien Norwid qui le vit dans sa chambre à coucher, proche de son trépas : «... Il était habillé, à demi étendu sur le lit... Sa sœur était assise auprès... Lui, dans l'ombre du grand lit à rideaux, appuyé aux oreillers, enveloppé d'un châle, était beau comme il l'était toujours dans les plus simples attitudes de la vie. Il avait ce quelque chose d'achevé, de monumental, que l'aristocratie athénienne aurait pu entourer d'un culte, à la meilleure époque de la civilisation grecque, ce quelque chose qu'un artiste génial sait rendre, par exemple, dans les tragédies classiques françaises qui s'éloignent de l'antique par leur structure trop soignée, mais auxquelles le génie d'une Rachel redonne le naturel, la vraisemblance et le véritable clas-

1. Traduction de M. Paul Cazin.

siscisme. Chaque fois et en quelque circonstance que j'aie rencontré Chopin, j'ai trouvé en lui cette perfection d'apothéose... ».

En désirant l'amour, Frédéric Chopin cherchait tout autant la douceur réconfortante des soins de la femme. Il devait anéantir rapidement son corps aux feux de l'amour, mais son âme en domina les splendeurs qu'il fit passer dans ses œuvres où nous entendons souvent les plaintes déchirantes de sa douleur.

L'ANÉMIE

Il n'était pas comme les autres hommes.

Jane STIRLING.

Personne n'a prêté une attention particulière à la plus grave des affections dont souffrit Frédéric Chopin, celle qui le tint écrasé et glaça son sang : l'anémie extrême. Il suffit de réunir les aveux du compositeur et les témoignages de ses amis pour obtenir une terrible collection de signes qui imposent le plus sûr diagnostic. Jusqu'à vingt-sept ans, Chopin fut dans une phase préanémique. La rupture de ses fiançailles avec Marie Wodzinska eut comme conséquence une diminution de sa résistance vitale, et le début de ses relations avec George Sand, peu après cette première atteinte à ses faibles forces, fut suivi du développement rapide d'une anémie intense qui se maintint jusqu'à sa mort.

Écoutons d'abord les plaintes de Frédéric Chopin devant ses élèves.

En plein été, par un temps chaud, il fait du feu dans la cheminée de son salon, et dit : « J'ai toujours froid. Je ne me réchaufferai que dans la tombe ».

Devant une fragile jeune femme, il constate : « Ô, ma pauvre petite dame, à nous deux, nous n'avons pas le sang d'un homme! »

« Le pauvre enfant », l'appellera Delacroix, avec compassion et amour.

Quatre jours après la mort de Chopin, son ami d'enfance l'abbé Alexandre Jelowicki écrivait : « Depuis plusieurs années la vie de Chopin ne tenait plus qu'à un cheveu. Son corps, toujours débile et malade, se consumait de plus en plus sous le feu de son génie. Tout le monde s'étonnait que dans un corps si épuisé habitât encore une âme ne perdant rien de sa vivacité d'esprit et de la chaleur du cœur. Sa figure, comme l'albâtre, était froide, blanche et transparente; ses yeux, ordinairement

voilés, brillaient parfois par l'éclat du regard... Il semblait presque détaché de la terre ».

La femme qui a vu toutes les périodes et constaté les effets de cette dégénérescence sanguine, les a consignés avec un cynisme et une crudité qui souvent nous affligent. Dans son roman *Lucrezia Floriani*, dans ses lettres, dans son *Histoire de ma Vie*, George Sand nous renseigne abondamment. Elle désigne constamment Chopin par des appellations mortifiantes : « Mon pauvre petit, mon cher cadavre, mon malade ordinaire, mon petit souffreteux, ce pauvre être ». Ecrivant à Maurice Sand, elle met : « Le père Gatiau [1] se porte bien». Vous entendez l'accompagnement du rire moqueur du fils et de la mère. Elle lui écrira encore le 18 novembre 1843: « Décidément, je ne pourrais pas vivre sans toi et mon petit souffreteux ». Elle affirmera: « J'avais la sensation de coucher avec un cadavre ».

1. Sobriquet de Chopin, « gâteux » en berrichon. George Sand avait l'idiote manie de colloquer des sobriquets à ses amis.

Écoutons d'abord les plaintes de Frédéric Chopin devant ses élèves.

En plein été, par un temps chaud, il fait du feu dans la cheminée de son salon, et dit : « J'ai toujours froid. Je ne me réchaufferai que dans la tombe ».

Devant une fragile jeune femme, il constate : « Ô, ma pauvre petite dame, à nous deux, nous n'avons pas le sang d'un homme! »

« Le pauvre enfant », l'appellera Delacroix, avec compassion et amour.

Quatre jours après la mort de Chopin, son ami d'enfance l'abbé Alexandre Jelowicki écrivait : « Depuis plusieurs années la vie de Chopin ne tenait plus qu'à un cheveu. Son corps, toujours débile et malade, se consumait de plus en plus sous le feu de son génie. Tout le monde s'étonnait que dans un corps si épuisé habitât encore une âme ne perdant rien de sa vivacité d'esprit et de la chaleur du cœur. Sa figure, comme l'albâtre, était froide, blanche et transparente; ses yeux, ordinairement

voilés, brillaient parfois par l'éclat du regard... Il semblait presque détaché de la terre ».

La femme qui a vu toutes les périodes et constaté les effets de cette dégénérescence sanguine, les a consignés avec un cynisme et une crudité qui souvent nous affligent. Dans son roman *Lucrezia Floriani*, dans ses lettres, dans son *Histoire de ma Vie*, George Sand nous renseigne abondamment. Elle désigne constamment Chopin par des appellations mortifiantes : « Mon pauvre petit, mon cher cadavre, mon malade ordinaire, mon petit souffreteux, ce pauvre être ». Ecrivant à Maurice Sand, elle met : « Le père Gatiau [1] se porte bien». Vous entendez l'accompagnement du rire moqueur du fils et de la mère. Elle lui écrira encore le 18 novembre 1843: « Décidément, je ne pourrais pas vivre sans toi et mon petit souffreteux ». Elle affirmera: « J'avais la sensation de coucher avec un cadavre ».

1. Sobriquet de Chopin, «gâteux» en berrichon. George Sand avait l'idiote manie de colloquer des sobriquets à ses amis.

En dépeignant Chopin sous le personnage du prince Karol de Roswald, dans *Lucrezia Floriani*, George Sand nous en donne une représentation identique à toutes celles que nous connaissons. Elle rappelle : « Cet être diaphane et fragile... Cette nature un peu infirme... Les mains délicates du prince, sa peau blanche et transparente... ».

« Par le fait, constate l'écrivain au début de son roman, sa santé délicate n'était pas altérée profondément, et sa vie n'était menacée par aucune désorganisation sérieuse; mais l'habitude de languir et de ne jamais essayer ses forces lui avait donné la croyance qu'il ne survivrait pas longtemps à sa mère. Il s'imaginait volontiers qu'il se sentait mourir chaque jour... Il avait un grand courage extérieur, et s'il n'acceptait pas, avec l'insouciance héroïque de la jeunesse, l'idée d'une mort prochaine, il en caressait du moins l'attente avec une sorte d'amère volupté ».

Quelques mois de liaison avec George Sand

finirent de ruiner la santé de Frédéric Chopin. Entre eux, l'amour sexuel ne fut qu'un feu de paille. Cette constatation amena la décision du voyage à Majorque. Ils en espéraient un grand relèvement des forces. Les quinze ans de Maurice Sand avaient pareillement besoin d'un traitement roboratif dans un climat bienfaisant. A peine installé dans l'île méditerranéenne, Chopin devint extrêmement malade, les premiers symptômes de tuberculose pulmonaire apparurent, l'anémie s'aggrava et prit la forme chronique. C'est à cette époque que l'attitude de George Sand vis-à-vis de Chopin changea du tout au tout. En présence de l'irrémédiable affaiblissement du merveilleux artiste, George Sand le considéra comme un deuxième fils. Il ne resta plus chez ces deux êtres aux passions spirituelles immenses que la tendresse et les modes infinis de l'amour psychique. Chopin est désormais condamné à une vie chaste, à une vie morte dans sa puissance essentielle et il

en ressentira sans cesse une souffrance secrète et affreuse. Son ami Liszt [1] nous l'a attestée en écrivant : « Son imagination était ardente, ses sentiments allaient jusqu'à la violence : son organisation physique était faible et maladive. Qui peut sonder les souffrances venant de cette opposition? Elles ont dû être poignantes, mais il n'en donna jamais le spectacle. Il en garda le secret; il les déroba à tous les regards sous l'impénétrable sérénité d'une fière résignation ».

Avant et pendant le séjour à Majorque, George Sand et Frédéric Chopin révélèrent leurs étroits rapports à une demi-douzaine d'amis, sans plus. Après le voyage, ils ne dissimulèrent point cette union qui n'était aucunement accordée avec l'universelle loi de l'amour. Et George Sand ne l'a pas celé. Ses vertes déclarations lancées contre ceux qui prétendaient qu'elle avait tué Chopin par sa

1. Franz Liszt. (1811-1886). Célèbre compositeur et pianiste hongrois.

sensualité provoquèrent des sarcasmes à son endroit et des sourires sceptiques. Disons maintenant, en toutes connaissances de causes, qu'elle fut injustement accusée. Voici d'abord des preuves pertinentes incluses dans des apostrophes terribles : « Il y a sept ans que je vis comme une vierge avec lui et les autres », écrit George Sand le 12 mai 1847, à Grzymala, le destinataire de la monstrueuse lettre de 1838. Elle dit encore : «... Mon fils voyait la chasteté de mes rapports... » Argumentant sur leur séparation, elle s'emporte et lance : «... Ce pauvre esprit malade se posait sans le vouloir peut-être, en amant, en mari...» Entendez la protestation de cette femme lorsqu'elle articule dédaigneusement : « Il se posait en amant! » George Sand est prête à éclater d'un rire sardonique à l'idée de cette impuissante prétention [1]. Ses principaux

1. Nous croyons important d'indiquer que Frédéric Chopin ne cohabita jamais avec George Sand. Elle l'invitait à passer plusieurs mois de l'été à son château de Nohant, dans le Berry, en compagnie de nombreux hôtes. Il s'en différenciait seule-

exposés valent d'être répétés. Elle écrivait le 2 novembre 1847 à Mme Marliani [1] :

...Son caractère s'aigrissait de jour en jour, il en était venu à me faire des algarades de dépit, d'humeur et de jalousie, en présence de tous mes amis et de mes enfants; Solange s'en était servie avec l'astuce qui lui est propre. Maurice commençait à s'en indigner contre lui. Connaissant et voyant la chasteté de mes rapports, il voyait aussi que ce pauvre esprit malade se posait *sans le vouloir* et sans pouvoir s'en empêcher peut-être, en amant, en mari, en *propriétaire* de mes pensées et de mes actions. Il était sur le point d'éclater et de lui dire en face qu'il me faisait jouer à quarante-trois ans un rôle ridicule et qu'il abusait de ma bonté, de ma patience et de ma pitié pour son état nerveux et maladif. Quelques mois, quelques jours peut-être de plus dans cette situation et une lutte impossible, affreuse, éclatait entre eux. Voyant venir l'orage, j'ai saisi l'occasion des préférences de Chopin pour Solange et je l'ai laissé bouder sans rien faire pour le ramener. Il y a

ment par un plus long séjour, par une autorité et une familiarité plus apparentes.

1. Femme d'un consul d'Espagne, confidente de George Sand.

trois mois que nous ne nous sommes pas écrit un mot, je ne sais pas quelle sera l'issue de ce refroidissement. Je ne ferai rien ni pour l'empirer ni pour le faire cesser, car je n'ai aucun tort et ceux qu'on a ne m'inspirent aucun ressentiment, mais je ne puis plus, je ne dois, ni ne veux retomber sous cette tyrannie occulte, qui voulait par des coups d'épingle continuels et souvent très profonds, m'ôter jusqu'au droit de respirer. Je pouvais faire tous les sacrifices imaginables jusqu'à celui de ma dignité exclusivement. Mais le pauvre enfant ne savait plus même garder ce décorum extérieur dont il était pourtant l'esclave dans ses principes et dans ses habitudes. Hommes, femmes, vieillards, enfants, tout lui était un objet d'horreur et de jalousie furieuse, insensée. S'il s'était borné à me le montrer à moi, je l'aurais supporté, mais les accès se produisaient devant mes enfants, devant mes domestiques, devant les hommes qui, en voyant cela, eussent pu perdre le respect auquel mon âge et ma conduite depuis dix ans me donnent droit, je ne pouvais plus l'endurer. Je suis persuadée que son entourage, à lui, en jugera autrement. On en fera une victime, et on trouvera plus joli que la vérité de supposer qu'à mon âge je l'aie chassé pour prendre un amant. Je me moque de tout

cela. Ce qui m'affecte profondément, c'est la méchanceté de ma fille, qui est le centre de toutes ces méchancetés...

Dès le mois de mai de la même année, elle confiait à Grzymala :

Merci, cher ami, pour tes bonnes lettres. Je savais d'une manière incertaine et vague qu'il était malade, vingt-quatre heures avant la lettre de la bonne princesse. Remercie aussi pour moi cet ange. Ce que j'ai souffert pendant ces vingt-quatre heures est impossible à te dire et quelque chose qu'il arrivât j'étais dans ces circonstances à ne pouvoir bouger. Enfin, pour cette fois encore il est sauvé... Le mal qui ronge ce pauvre être au moral et au physique me tue depuis longtemps, et je le vois s'en aller sans avoir jamais pu lui faire du bien, puisque c'est l'affection inquiète, jalouse et ombrageuse qu'il me porte, qui est la cause principale de sa tristesse. Il y a sept ans que je vis comme une vierge avec *lui et les autres*, je me suis vieillie avant l'âge et même sans effort ni sacrifice, tant j'étais lasse de passions et désillusionnée, et sans remède. Si une femme sur la terre devait lui inspirer la confiance la plus absolue, c'était moi, et il ne l'a jamais compris; et je sais que

bien des gens m'accusent, les uns de l'avoir épuisé par la violence de mes sens, les autres de l'avoir désespéré par mes incartades. Je crois que tu sais ce qui en est. Lui, il se plaint à moi de ce que je l'ai tué par la privation, tandis que j'avais la certitude de le tuer si j'agissais autrement. Vois quelle situation est la mienne dans cette amitié funeste, où je me suis faite son esclave, dans toutes les circonstances où je le pouvais sans lui montrer une préférence impossible et coupable sur mes enfants, où ce respect que je devais inspirer à mes enfants et à mes amis a été si délicat et si sérieux à conserver. J'ai fait, de ce côté-là, des prodiges de patience dont je ne me croyais pas capable, moi qui n'avais pas une nature de sainte comme la princesse. Je suis arrivée au martyre; mais le ciel est inexorable contre moi, comme si j'avais de grands crimes à expier, car au milieu de tous ces efforts et de tous ces sacrifices, celui que j'aime d'un amour absolument chaste et maternel, se meurt, victime de l'attachement insensé qu'il me porte.

Nous retiendrons encore cette phrase : «... celui que j'aime d'un amour absolument chaste et maternel... » et dans *Lucrezia Flo-*

riani, la déclaration suivante : « Cette femme qui ne voyait en lui qu'un malade à soigner ». Nous en tirerons toutes les remarques et les déductions véritables quand nous examinerons la psychophysiologie de George Sand et de Chopin aux rapports de l'un à l'autre. A côté des preuves médicales, des démonstrations fournies par le genre d'existence de Chopin et par ses propres aveux, l'exactitude des affirmations de George Sand se trouve de nouveau confirmée par maintes attitudes morales de la plus nette évidence. Recueillons-en deux, celle de la famille de Frédéric Chopin en présence de la femme-écrivain, celle de l'artiste envers ses élèves, pléiade incomparable de jeunes filles et de jeunes femmes, belles, fortunées et adoratrices de leur maître.

Nous trouvons le signe d'une curiosité inquiète du père de Frédéric Chopin, dans une lettre qu'il lui adressa le 9 janvier 1841. Nicolas Chopin écrivait à son fils : « Nous sommes bien aise qu'on te soigne, comme tu

nous le marques, mais nous serions aussi curieux de savoir quelque chose de cette intimité. » La question était posée deux ans après le voyage à Majorque, par conséquent la réponse du fils pouvait, sans falsifier la vérité, rassurer entièrement le père et toute sa famille. Chopin manifesta toujours la plus profonde affection pour ses deux sœurs, pour ses parents, et il leur racontait sa vie en détail. Parents et sœurs connaissaient mieux que personne la débilité physique du grand musicien et ils ne supposaient même pas qu'il pût devenir l'amant de la femme célèbre. Si ces gens honnêtes et de conduite exemplaire l'eussent pensé, jugé possible, auraient-ils accepté de recevoir ces lettres pieuses de George Sand qui justifient cette autre assertion inscrite dans son *Histoire de ma Vie* et par quoi elle définit le temps de ses rapports avec Frédéric Chopin : « Huit années de dévouement maternel! »

En apprenant le décès du père de l'artiste, elle écrivit à sa mère :

Paris, le 29 mai 1844.

Madame,

Je ne crois pas pouvoir offrir d'autre consolation à l'excellente mère *de mon cher Frédéric*, que *l'assurance du courage et de la résignation de cet admirable enfant.* Vous savez si sa douleur est profonde et si son âme est accablée; mais, grâce à Dieu, il n'est pas malade, et nous partons dans quelques heures pour la campagne, où il se reposera d'une si terrible crise.

Il ne pense qu'à vous, à ses sœurs, à tous les siens, qu'il chérit si ardemment et dont l'affliction l'inquiète et le préoccupe autant que la sienne propre.

Du moins, ne soyez pas de votre côté inquiète de la situation extérieure. Je ne peux pas lui ôter cette peine si profonde, si légitime et si durable, mais je *puis du moins soigner sa santé et l'entourer d'autant d'affection et de précaution que vous le feriez vous-même.*

C'est un devoir bien doux que je me suis imposé avec bonheur et auquel je ne manquerai jamais.

Je vous le promets, madame, et j'espère que vous avez confiance en mon dévouement pour lui. Je ne vous dis pas que votre malheur m'a frappée autant que si j'avais connu l'homme admirable que vous pleurez. Ma sympathie, quelque vraie qu'elle soit, ne peut adoucir ce coup terrible, mais en vous

disant que *je consacrerai mes jours à son fils et que je le regarde comme le mien propre*, je sais que je puis vous donner de ce côté-là quelque tranquillité d'esprit. C'est pourquoi j'ai pris la liberté de vous écrire, pour vous dire que je vous suis profondément dévouée, comme à la mère adorée de *mon plus cher ami.*

GEORGE SAND.

Malgré l'amoralité de George Sand et ses fréquentes aberrations mentales, nous ne pouvons croire qu'elle aurait envoyé cette lettre à la mère de *son amant*, car nous la prendrions pour un monstre d'hypocrisie. Comment une mère très respectée, séparée par des centaines de lieues d'un fils chéri aurait-elle pu garder une entière tranquillité d'esprit en sachant ce fils malade et livré à une maîtresse de réputation impure? Chopin prit connaissance de la lettre de George Sand, ce n'est pas douteux, il en admit tous les termes. Nous demandons si un amant ou un mari tolérerait d'être considéré uniquement comme un fils par la femme qu'il aime? S'il

est mis au rang des autres enfants de cette femme, c'est donc parce qu'il ne peut être un amant, car nous n'avons jamais entendu dire par une femme qu'elle regarde son mari ou son amant, comme un fils. Si George Sand mentait en terminant sa lettre par cette déclaration : «... j'ai pris la liberté de vous écrire, pour vous dire que je vous suis profondément dévouée, comme à la mère de *mon plus cher ami* », le mensonge contenu dans les quatre derniers mots se traduirait au vrai par : « mon plus cher amant. » Cette fois le cynisme de George Sand n'eût pas été toléré par Chopin à l'égard d'une mère vénérée.

Il est maintenant certain que la situation du compositeur des *Etudes* auprès de George Sand est exactement présentée par elle et la famille de Chopin en avait la conviction. Elle voyait entre George Sand et Chopin une camaraderie, une amitié d'artistes très supérieurs, accrue de la maternelle surveillance d'une femme pour un valétudinaire, d'une

femme aimant rendre service et se dévouer.

Dans le désir de remercier l'écrivain de sa lettre, la sœur cadette de Chopin, Isabelle, le priait d'exprimer « son entière reconnaissance à sa protectrice pour les soins si tendres dont elle l'entourait, pour le cœur qu'elle leur a témoigné », et concluait :

«Les quelques mots qu'elle a écrits ont tranquillisé maman et nous tous sur ta santé. Quel trésor qu'un cœur pareil! Sans connaître les personnes on peut toucher leur cœur et verser la consolation dans leur âme affligée. Remercie-la, mon chéri, le plus affectueusement que tu pourras et ne t'adonne pas trop aux regrets justement dus à la mémoire de notre père ».

Afin de remonter le moral de Frédéric Chopin fort abattu depuis la mort de son père, George Sand invita Mme Louise Jedrzejewicz, sœur aînée du musicien, et son mari, à venir voir leur frère et à séjourner au château de Nohant. Au moment de l'arrivée de Mme Jedrzejewicz à Paris, l'auteur de *Lu-*

crezia Floriani lui fit parvenir cette lettre affectueuse qui témoigne assez de son union purement amicale et fraternelle avec « le grand Chopin », comme elle le nomme.

Nohant, 1844.

Chère Madame, je vous attends chez moi avec une vive impatience. Je pense que *Fritz* arrivera avant vous à Paris, mais si vous ne l'y trouviez pas, je charge une de mes amies de vous remettre les clefs de mon appartement, dont je vous prie de disposer comme du vôtre. Vous me feriez beaucoup de peine si vous ne l'acceptiez pas. *Vous allez trouver mon cher enfant bien chétif* et bien changé depuis le temps que vous ne l'avez vu, mais ne soyez pourtant pas trop effrayée de sa santé. Elle se soutient sans altération générale depuis plus de six ans que je le vois tous les jours. Une quinte de toux assez forte, tous les matins, deux ou trois crises plus considérables et durant chacune deux ou trois jours seulement, tous les hivers; quelques souffrances névralgiques, de temps à autre, voilà son état régulier. Du reste sa poitrine est saine et son organisation délicate n'offre aucune lésion. J'espère toujours qu'avec le temps elle se fortifiera, mais je suis sûre du moins

qu'elle durera autant qu'une autre, avec une vie réglée et des soins. Le bonheur de vous voir, quoique mêlé de profondes et douloureuses émotions qui le briseront peut-être un peu le premier jour, lui fera pourtant un grand bien, et j'en suis si heureuse pour lui que je bénis la résolution que vous avez prise. Je n'ai pas besoin de vous recommander de soutenir son courage qu'une si longue séparation de ce qu'il aime a éprouvé continuellement. Vous saurez mêler à l'amertume de vos regrets mutuels tout ce qui pourra lui donner l'espérance de votre bonheur et de la résignation de sa mère chérie. Il y a longtemps qu'il ne s'occupe que du bonheur de ceux qu'il aime, à la place de celui qu'il ne peut partager avec eux. Pour ma part, j'ai fait tout ce qui dépendait de moi pour lui adoucir cette cruelle absence, et bien que je ne la lui aie pas fait oublier, j'ai du moins la consolation de lui avoir donné et inspiré autant d'affection que possible après vous autres. Venez donc me voir avec lui et croyez que je vous aime d'avance comme ma sœur. Votre mari sera aussi un ami que je recevrai comme si nous nous connaissions depuis longtemps. Je vous recommande seulement de faire bien reposer *le petit Chopin*, c'est comme cela que nous appelons le grand Chopin

votre frère, avant de lui permettre de se remettre en route avec vous pour le Berry, car il y a quatre-vingts lieues, et c'est un peu fatigant pour lui.

Au revoir, donc, chers amis, croyez que votre visite me rendra bien heureuse et que je vous retiendrai jusqu'au dernier jour de votre liberté.

GEORGE SAND.

Après le départ pour la Pologne de Mme Jedrzejewicz, George Sand lui écrivait le 28 septembre 1844 :

Ma Louise chérie. Nous ne vivons que de vous depuis votre départ. Frédéric a souffert de la séparation, comme vous pouvez bien le croire, mais le physique a assez bien supporté cette épreuve. En somme votre bonne et sainte résolution de venir le voir a porté ses fruits. Elle a ôté l'amertume de son âme et l'a rendu fort et courageux. On n'a pas goûté tant de bonheur pendant un mois, sans en conserver quelque chose, sans que bien des plaies se soient fermées et sans avoir fait une nouvelle provision d'espérance. Je vous assure que vous êtes le meilleur médecin qu'il ait jamais eu, puisqu'il suffit de lui parler de vous, pour lui rendre l'amour de la vie...

La famille de Frédéric Chopin estime qu'il a

un besoin absolu des soins d'une personne dévouée, capable de surveiller tous les jours sa grande faiblesse. Ce point de vue est manifeste. Le destin a désigné George Sand pour ce rôle tutélaire et la famille de Chopin lui est très reconnaissante de toutes ses prévenances.

Elle ne s'offusque point de cette situation parce que George Sand parle en mère et jamais en amante. La conviction du rôle exclusif d'amie maternelle de George Sand auprès de Chopin est complète chez tous ses parents. Son beau-frère Antoine Barcinski lui écrivait aussi en 1844 :

« ... Ton ange gardien... je l'adore, je l'estime, et si je pouvais le voir, je me prosternerais à ses pieds, je les baignerais de larmes de gratitude pour les soins maternels dont il te comble... »

La débilité corporelle du célèbre artiste est parfaitement connue des siens, sa faiblesse frappe d'ailleurs tout le monde, les lettres de son père montrent une inquiétude constante

pour cette santé fragile, les lettres de la comtesse Wodzinska — mère de celle qui fut la fiancée éphémère de Chopin — sont remplies de recommandations médicales. Tous ceux qui l'aiment sont attristés par sa constitution maladive. Tous n'ont à son endroit que des mots de douce pitié. « Le bon petit Chopin. Le pauvre enfant! » dit son ami, le grand peintre Delacroix, dans un mouvement de commisération et de tendresse.

« Je serrai sa main tremblante et glacée », écrivait la châtelaine de Nohant, en évoquant sa dernière rencontre avec Chopin.

★

L'anémie extrême, semblable à celle qui épuisait Frédéric Chopin, engendre l'indifférence et le dégoût génital. Ils sont patents et totaux chez *le roi du jeu de l'âme*, comme l'appelait Liszt, de l'époque de son voyage à Majorque. Nous ne retiendrons pas comme preuve nouvelle l'absence de jalousie de George Sand toujours étrangère à ce sentiment. Nous enregistrerons par contre les tentatives de séduction de sa fille Solange Sand, sur Chopin. De quatorze à seize ans, cette fille perverse et rouée, blonde, admirablement bâtie, éclatante de fraîcheur et de santé, parée de tous les charmes, fit la coquette avec Chopin, le tenta de toutes les manières; elle perdit son temps et son manège n'obtint aucun résultat. La présence longtemps quotidienne de cette magnifique et rusée jouvencelle laissa Frédéric Chopin indifférent en dépit de la grande amitié qu'il lui témoigna.

Le sublime artiste, possesseur de toutes les magies de l'art, fut entouré, admiré, aimé, par les plus belles troupes de jeunes filles et de jeunes femmes, ses élèves, belles et riches, portant les plus hauts noms de l'aristocratie, du grand monde, de la politique, de la finance. Toutes, il les tint sous la fascination de son génie, il les fit palpiter du plus pur émoi de l'art, il les courba sous la domination de sa

musique et de son interprétation, il les fit entrer dans le temple des harmonies de l'amour où il était maître souverain, et pas une de ces nombreuses et adorables fleurs humaines n'a pu dire qu'elle avait reçu de Frédéric Chopin, un seul regard d'amour, ni un baiser. Il ne voulait plus lire les expressions de la passion sur le visage des splendides créatures qui l'entouraient car il avait honte de laisser supposer sa faiblesse, la plus cruelle à l'homme. Ah! que de fois l'artiste divin et malheureux dut tomber à genoux et pleurer sur la misère de son corps.

A l'exception des joies idéales de l'art, Frédéric Chopin n'a savouré aucun des plaisirs de la vie. Intérieurement seul, isolé, perdu, ne pouvant unir une autre âme à la sienne dans l'extase des sens, il ne lui resta de bonheur que dans les solitudes de l'imaginaire merveilleux inventé par son génie, dans cet infini où il avait la liberté de se révolter, de se plaindre et d'aimer.

SCHIZOÏDIE ET PSYCHASTHÉNIE

Je suis en d'étranges espaces. »
Frédéric CHOPIN.

Frédéric Chopin présentait des affections particulières non agissantes sur sa santé, mais en dérivant. La schizoïdie et la psychasthénie [1] sont faciles à observer chez l'artiste,

1. *Schizophrénie.* Terme par lequel Bleuler, de Zürich, désigne tous les états psychiques qui présentent comme syndrome essentiel la rupture du contact avec la réalité, les malades ne vivant plus que dans un monde intérieur. La schizophrénie comprendrait la grande majorité des psychoses et même de simples types psychologiques non morbides.

Schizoïdie. Faculté de s'isoler de l'ambiance et de perdre contact avec elle, que présentent normalement certains individus, qui caractérise nombre d'artistes et de philosophes, et sur laquelle peuvent se greffer divers états morbides psychopathiques.

Psychasthénie. 1° (Janet). Indécision de l'esprit, tendance au doute, aux appréhensions instinctives et irraisonnées. — 2° Quelques médecins avec Dubois (de Berne) proposent ce terme pour remplacer celui de *neurasthénie* en raison du rôle prépondérant de l'esprit dans la genèse des états neurasthéniques. » Docteurs M. Garnier et V. Delamare : *Dictionnaire des termes techniques de médecine.* Préface de G. H. Roger, Membre de l'Académie de Médecine. Paris, 1931.

et lui-même, ses élèves et George Sand nous les font connaître. Leur existence ne présente pas pour nous d'intérêt pathologique et n'a guère tourmenté Chopin; par contre, elle découvre les conditions d'un grand nombre de ses manifestations mentales et divers modes de sa création artistique.

Nous commençons par consigner un phénomène externe constaté par deux personnes qui ne se connurent pas, une élève de Chopin, Mme Streicher (née Frédérique Müller[1]) à laquelle il dédia son *Allegro de Concert* (op. 44) et George Sand. Mme Streicher avait noté dans son journal cette observation :

« Je l'ai souvent entendu préluder d'une façon merveilleuse. Une fois, il était entièrement absorbé par son jeu, complètement détaché du monde, quand son domestique entra doucement et déposa une lettre sur le pupitre. Chopin cessa de jouer en jetant un cri et ses cheveux se dressèrent debout, ce

1. Mme Streicher fut élève de Chopin en 1839 et en 1840.

que je n'aurais jamais cru possible si je ne l'avais vu de mes yeux à ce moment. Mais cela ne dura qu'un instant. »

C'est ensuite George Sand qui signale le même trouble nerveux dans son *Histoire de ma Vie* en évoquant son séjour avec Chopin dans la chartreuse de Valldemosa :

« Le pauvre grand artiste était un malade détestable. Ce que j'avais redouté, pas assez malheureusement, arriva. Il se démoralisa d'une manière complète. Supportant la souffrance avec assez de courage, il ne pouvait vaincre l'inquiétude de son imagination. Le cloître était pour lui plein de terreurs et de fantômes, même quand il se portait bien. Il ne le disait pas et il me fallut le deviner. Au retour de mes explorations nocturnes dans les ruines avec mes enfants, je le trouvais, à dix heures du soir, pâle, devant son piano, les yeux hagards et les cheveux comme dressés sur sa tête. Il lui fallait quelques instants pour nous reconnaître.

« Il faisait ensuite un effort pour rire, et il nous jouait des choses sublimes qu'il venait de composer, ou, pour mieux dire, des idées terribles ou déchirantes qui venaient de s'emparer de lui, comme à son insu, dans cette heure de solitude, de tristesse et d'effroi. C'est là qu'il a composé les plus belles de ces courtes pages qu'il intitulait modestement des préludes. Ce sont des chefs-d'œuvre... Il y en a un qui lui vint par une soirée de pluie lugubre et qui jette dans l'âme un abattement effroyable. Nous l'avions laissé bien portant ce jour-là, Maurice et moi, pour aller à Palma acheter des objets nécessaires à notre campement. La pluie était venue, les torrents avaient débordé; nous avions fait trois lieues en six heures pour revenir au milieu de l'inondation, et nous arrivions en pleine nuit sans chaussures, abandonnés par notre voiturier à travers des dangers inouïs. Nous nous hâtions en vue de l'inquiétude de notre malade. Elle avait été vive en effet; mais elle s'était

comme figée en une sorte de désespérance tranquille, et il jouait son admirable prélude en pleurant. En nous voyant entrer il se leva en jetant un grand cri, puis il nous dit d'un air égaré et d'un ton étrange : « Ah! je le savais bien que vous étiez morts! »

« Quand il eut repris ses esprits et qu'il vit l'état où nous étions, il fut malade du spectacle rétrospectif de nos dangers; mais il m'avoua ensuite qu'en nous attendant il avait vu tout cela dans un rêve, et que, ne distinguant plus ce rêve de la réalité, il s'était calmé et comme assoupi en jouant du piano, persuadé qu'il était mort lui-même. Il se voyait noyé dans un lac; des gouttes d'eau pesantes et glacées lui tombaient en mesure sur la poitrine, et quand je lui fis écouter le bruit de ces gouttes d'eau qui tombaient en effet en mesure sur le toit, il nia les avoir entendues... »

Ces symptômes ont tellement frappé George Sand qu'elle les relate encore dans son roman

Lucrezia Floriani où Chopin figure sous le nom du prince Karol de Roswald. Ce prince a le même tempérament schizoïde que le jeune Polonais et la romancière nous l'explique dans ce rapport :

« Si l'on eût pu lire dans ces deux âmes ainsi plongées dans les rêves de l'idéal, on eût pourtant signalé une grande absence de similitude et d'unité entre elles. Tandis que la Floriani, éprise de la nature, associait à son ivresse le ciel et la terre, la lune et le lac, les fleurs et la brise, ses enfants surtout, et souvent aussi le souvenir de ses douleurs passées, Karol, insensible à la beauté extérieure et aux réalités de sa propre vie, noyait son imagination plus exquise ou plus libre dans un monologue exalté avec Dieu même. Il n'était plus sur la terre, il était dans un empyrée de nuages d'or et de parfums... Si un rayon embrasait la campagne, si un parfum de plantes traversait les airs, et que la Lucrezia en fît la remarque, il voyait cette splendeur et

respirait ces délices dans son rêve; mais il n'avait, en réalité, rien vu et rien senti. Quelquefois quand elle lui disait : « Vois comme la terre est belle! » il lui répondait : « Je ne vois pas la terre, je ne vois que le ciel. » Et elle admirait la profondeur passionnée de cette réponse sans la bien comprendre. Elle regardait les nuages de pourpre du couchant, et ne songeait pas que l'âme de Karol voyait, bien au-dessus des nuages, un Eden fantastique où il croyait se promener avec elle, mais où il était véritablement seul. Enfin, on peut dire que la Floriani voyait la réalité avec le sentiment poétique de l'auteur[1] de *Waverley*, tandis que son amant, idéalisant la poésie même, peuplait l'infini de ses propres créations. »

Dans une lettre de la fin d'avril 1839, envoyée de Marseille à Mme Marliani, au retour du voyage à l'île de Majorque, George Sand montre qu'elle est sous l'impression cons-

1. Walter Scott.

tante de l'étrangeté des fonctions intellectuelles de Chopin.

« ... Ce Chopin est un ange, sa bonté, sa tendresse et sa patience m'inquiètent quelquefois, je m'imagine que c'est une organisation trop fine, trop exquise et trop parfaite pour vivre longtemps de notre grosse et lourde vie terrestre. Il a fait à Majorque, étant malade à mourir, de la musique qui sentait le paradis à plein nez, mais je me suis tellement habituée à le voir dans le ciel qu'il ne me semble pas que sa vie ou sa mort prouve quelque chose pour lui. Il ne sait pas bien lui-même dans quelle planète il existe, il ne se rend aucun compte de la vie comme nous la concevons et comme nous la sentons... »

George Sand rappelle dans ses *Impressions et Souvenirs* que Chopin parlait peu et paraissait toujours absent de son ambiance. Lui-même le reconnaît et l'avoue à sa sœur dans une lettre envoyée de Nohant le 20 juillet 1845 :

« Je suis toujours d'un pied chez vous, de l'autre dans la chambre à côté où travaille la maîtresse de maison, et pas du tout chez moi en ce moment, mais comme d'ordinaire dans d'étranges espaces. Ce sont sans doute, des espaces imaginaires, mais je n'en rougis pas; n'est-ce pas chez nous que naquit ce proverbe — « qu'il se rendit au couronnement dans son imagination », — et moi je suis un vrai Mazovien [1]. »

« Vous savez comme je suis indécis », écrivait Frédéric Chopin à sa famille, le 25 juin 1831. Et toute sa vie il manifesta cette indécision de l'esprit, une inconstance dans ses jugements sur les personnes, une irrésolution dans sa conduite. Sa misérable santé l'entravait sans cesse dans toutes ses actions. Un matin il joua de mémoire quatorze Préludes et Fugues de Bach à son élève Mme Streicher, et lui dit : « Cela ne s'oublie jamais ». Puis, avec un triste sourire il ajouta : « Depuis un

1. Habitant de la Mazovie, province où Chopin est né.

an je n'ai pas étudié un quart d'heure de suite, je n'ai pas de force, pas d'énergie, j'attends toujours un peu de santé pour reprendre tout cela, mais... j'attends encore. »

L'anormalité des manières d'être de Chopin étonnait George Sand et sa curiosité notatrice était intéressée par les perturbations que l'état de maladie provoquait dans l'organisme du musicien. Elle en était parfois inquiétée et elle se tranquillisait en considérant sa robustesse et ses propres particularités mentales.

Nous constatons dès maintenant, que les manifestations du processus morbide sont cohésives chez Chopin, anémie, schizoïdie, psychasthénie, et nous les trouverons associées dans leurs effets quand nous en dégagerons toutes les conséquences sur son art et la direction de sa vie. Frédéric Chopin était un être détaché du monde par son physique et par son génie, éloigné des normes communes aux individus, obéissant à la formi-

dable ardeur de son cerveau embrasé de toutes les passions terrestres, illuminé de toutes les lumières du ciel, et vivant dans la solitude d'une nuit profonde et éternelle[1].

1. Frédéric Chopin présente quelques autres signes de « tempérament schizoïde » qu'il est inutile de préciser dans ce livre.

LE PROCESSUS PATHOLOGIQUE

La nature condamne bien souvent à de cruelles douleurs les hommes auxquels elle octroie les plus hautes supériorités intellectuelles composant le génie.

Nous avons relevé la totalité des phénomènes morbides qu'il est possible de découvrir dans l'existence de Frédéric Chopin pour en constituer un tableau clinique propre à l'interprétation médicale. L'évolution des symptômes maladies est en constante progression chez le grand musicien, de son adolescence jusqu'à sa mort. Il nous fournit des signes pathologiques et des témoignages suffisants pour un diagnostic, par sa correspondance; puis ses amis et spécialement George Sand complètent les indications. La femme-écrivain et le compositeur sont les premiers auteurs du livre médical de leur

corps et de leur vie. Ce sont eux qui favorisent nos investigations.

Nous publions comme des fiches toutes les déclarations permettant de suivre continuellement l'état de maladie chez Chopin, de constater son perpétuel délabrement physiologique, la chronicité de ses maux, et de comprendre les terribles souffrances morales qu'il dut endurer jusqu'à son dernier jour.

A quatorze ans, Frédéric Chopin présente un corps frêle, un visage osseux, émacié et blanc. Son adynamie[1] est marquante et l'empêche de prendre part aux jeux violents de ses camarades. Un de ceux-ci, devenu un poète de renom, Bohdan Zaleski, dira plus tard : « Chopin, gai, très jeune, que nous appelions tous Szopenek[2]. » (Petit Chopin). La santé de ce petit Chopin cause des inquiétudes à sa famille et il a depuis longtemps fait connaissance avec des médecins de Varsovie.

1. Adynamie : extrême faiblesse musculaire.
2. Prononcer : *Chopenek*.

La première lettre où l'adolescent nous révèle une médication est envoyée à ses parents pendant un séjour à la campagne. Il écrit le 10 août 1824 :

Sokolowo.

...Je prends régulièrement les pilules, je bois tous les jours, au moins une demi-carafe de tisane, sans interruption, je ne bois rien à table sinon un peu de vin doux...; que Papa m'apporte soit l'ordonnance, soit un bocal de pilules, car celles que j'ai ne me suffiront, d'après mon calcul, que pour vingt-sept jours...

A son ami Jean Bialoblocki, il confie le 12 février 1826 :

Varsovie.

...Tout le monde tombe malade, moi aussi... Je t'écris étendu, emmitouflé dans des couvertures, la tête serrée dans un bonnet, car, je ne sais pourquoi, elle me fait mal depuis quatre jours. On m'a mis des sangsues sur la gorge; mes ganglions ayant enflé, notre Rœmer édicta que c'était une affection catarrhale...

Le 18 août de la même année, Frédéric Chopin est aux eaux de Reinertz et il écrit à un autre camarade, Guillaume Kolberg :

...Nous sommes à Reinertz. Cela fait deux semaines que je bois du petit lait et les eaux locales; j'ai, paraît-il, un peu meilleure mine, j'engraisserais même, ce qui devrait me rendre paresseux... Le matin, au plus tard à six heures, tous les malades se trouvent réunis près de la source... Pour moi, comme je ne bois que deux verres de Laubrunn après-midi, je rentre aussitôt pour la collation. Après je me couche.

Le 2 novembre à Varsovie, il écrit encore à Jean Bialoblocki :

...Apprends que je ne vais plus au lycée. Ce serait en effet le comble de l'absurde que de rester sur place six heures par jour alors que les médecins allemands et polono-allemands m'ont ordonné de marcher le plus possible... Je prends des boissons émétiques sur l'ordre de Malcz et l'on m'engraisse, tel un cheval, avec des flocons d'avoine. L'air de Varsovie me fait tout autant de bien que celui de

Reinertz. On me raconte qu'il me faudra renouveler cette cure l'année prochaine ne serait-ce que pour sacrifier à la cérémonie du Laubrunn, mais d'ici-là l'eau aura le temps de couler sous les ponts...

Le 14 mars 1827, le jeune musicien apprend au même camarade combien il est tourmenté par l'état de sa troisième sœur qui est très malade.

...La maladie règne chez nous. Il y a bientôt quatre semaines qu'Emilie est couchée, elle s'est mise à tousser et à cracher du sang, maman s'est effrayée. Malcz a ordonné une saignée. On en a fait une, puis une deuxième, on lui posa d'innombrables sangsues, des vésicatoires, des sinapismes, que d'aventures, que d'aventures!... Pendant tout ce temps elle n'a rien mangé et elle a pris si mauvaise mine qu'elle en était méconnaissable; elle commence seulement de revenir à elle-même. Tu peux te représenter ce que nous devenions tous. Imagine-le, je ne suis pas en état de te le décrire...

Émilie Chopin mourut le 10 avril suivant, âgée de quatorze ans, d'une phtisie rapide.

Cette enfant avait montré une grande intelligence et des dons littéraires précoces.

Nous ne retrouvons de renseignements sur la santé de Chopin qu'après son départ définitif de la Pologne. Il s'est arrêté à Vienne et il écrit au printemps de 1831 à son ami Jean Matuszynski, un étudiant en médecine qui mourra aussi de tuberculose pulmonaire onze ans plus tard, à Paris :

...Je me sens faible; je ne l'écris pas à mes parents. Tout le monde me demande ce que j'ai. Je n'ai d'humeur à rien. Hube me soigne. Je suis enrhumé. Tu sais ce que j'ai d'ailleurs...

Et à sa famille, au mois de juillet, il dit :

...Il ne me manque rien, mais je souhaiterais plus d'âme et plus de vie; je me sens fatigué, mais je suis parfois aussi gai qu'à la maison. Lorsque j'ai des moments de tristesse, je vais chez Mme Szaszek; j'y trouve d'habitude quelques braves Polonaises qui me réjouissent toujours tellement par leurs vœux sincères d'un meilleur avenir que je me mets aussi-

tôt à imiter les généraux de l'endroit. C'est un nouveau polichinelle, de ma toute dernière façon; vous ne l'avez pas encore vu, mais ceux qui l'ont vu éclatent de rire. Il y a d'autres jours où l'on ne peut tirer deux mots de moi...

Poursuivant son voyage, il écrit sur un carnet de notes, à Stuttgart, au commencement de septembre : « ... un cadavre, pâle comme moi, aussi froid que ce que je me sens moi-même pour tout... ». Peu de jours après son arrivée à Paris, il envoie ses impressions à son ami Kumelski, compagnon de son voyage en Allemagne, installé à Berlin. Dans cette lettre du 18 septembre 1831, nous prenons la phrase suivante dont les médecins comprendront la signification : « ... Dans les rues, que de demoiselles charitables! — elles courent après les gens — malgré cela il ne manque pas de vigoureux asdrubals, je regrette que le souvenir que m'a laissé Thérèse, malgré les soins de Bénédict qui considère comme peu grave ma misère, —

m'empêche de goûter au fruit défendu. »

Il indique sa prostration et son affaiblissement, le 25 décembre 1831, en écrivant à son ami Titus Woyciechowski :

...J'ai reçu ta lettre de Lwow; nous nous verrons d'autant plus tard et peut-être pas du tout, car à parler sérieusement, ma santé est bien misérable — je suis gai extérieurement, surtout parmi les miens (j'appelle les miens les Polonais) — mais au fond quelque chose me tourmente — comme des pressentiments, des inquiétudes, des rêves ou bien l'insomnie — la nostalgie — l'indifférence, — le désir de vivre et parfois le désir de mourir, — une sérénité délicieuse, une sorte d'engourdissement, puis je me sens absent, et enfin parfois des souvenirs précis me torturent. L'aigreur, l'amertume, un affreux mélange de sentiments me bouleverse et m'agite...

De 1832 à 1836 nous ne pouvons découvrir une remarque d'ordre médical sur la santé de Chopin. Il paraît avoir bénéficié d'une phase de calme pendant cinq années et cette période est la plus heureuse de sa vie. Il

asseoit sa renommée, entre en relation avec maints artistes célèbres, il est introduit dans le grand monde et le fréquente beaucoup, il est très occupé par ses compositions et par sa situation grandissante, son existence est sereine, son visage engraisse un peu et son teint fleurit sous le stimulant d'une sève de jeunesse, le moral et le physique ont un moment d'équilibre et de résistance.

★

Nous osons ici une digression pour réfuter l'allégation d'un biographe polonais de Chopin le mettant à cette époque dans une liaison amoureuse, quoique brève, avec la comtesse Delphine Potocka. Fille de la comtesse Komar et sœur de la princesse de Beauvau, la comtesse Potocka avait une grande beauté, une belle voix de soprano et « tenait la première place parmi les dames amateurs de Paris ». Parlant d'elle, Delacroix notait dans

son *Journal*, le 30 mars 1849 : « Vu le soir chez Chopin l'enchanteresse Mme Potocka. Je l'avais entendue deux fois; je n'ai guère rencontré quelque chose de plus complet. Le premier jour surtout il y avait un demi-jour parfait, et sa toilette de velours noir, sa coiffure, tout, jusqu'à ce que je ne voyais pas, me l'avait fait juger ravissante par sa beauté, comme elle l'est effectivement par sa grâce. »

Le biographe précité déduit son affirmation d'une lettre — découverte récemment — dans laquelle la comtesse Potocka tutoie Chopin. Cette particularité est inopérante pour nous. Est-ce que la comtesse Wodzinska, mère de la fiancée de Chopin ne le tutoyait pas dans quelques lettres? Le tutoiement n'était-il pas souvent employé par la noblesse polonaise? Frédéric Chopin a toujours témoigné ouvertement sa constante et profonde amitié pour la comtesse Potocka et il nous en fournit l'attestation dans une lettre à

ses parents du 19 avril 1847 : « ... Je n'ai pas encore vu Mme Ryszczewska, écrivait-il. Mme Delphine Potocka, que j'aime énormément, vous le savez, devait venir avec elle chez moi, mais elle est partie pour Nice il y a quelques jours. Avant son départ, j'ai joué chez moi, pour elle, ma sonate (violoncelle et piano) avec Franchomme[1]. J'avais aussi, le même soir, le prince et la princesse Czartoryski et la princesse de Würtemberg ainsi que Mme Sand; il faisait une agréable chaleur ce soir-là chez moi. »

La comtesse Potocka rendait cette amitié au grand maître. Quelques jours avant sa mort, elle accourut de Nice pour le voir et à sa demande, chanta devant le lit où il allait expirer. Cette scène pathétique a été souvent racontée.

Si une liaison intime avait existé entre la comtesse Potocka et Frédéric Chopin, pour-

1. Franchomme (1808-1884). Professeur de violoncelle au Conservatoire National de Musique de Paris. Ami et secrétaire de Frédéric Chopin.

quoi n'aurait-elle pas continué plus longtemps puisqu'ils ne cessèrent jamais de se voir ni de se témoigner une noble affection? Comment leurs amis et contemporains ne l'auraient-ils pas sue et racontée, dans un temps où les unions libres étaient affichées et notoires? Chopin aurait-il pu ne pas aimer d'amour « l'enchanteresse Mme Potocka », comme l'appelle Delacroix, s'il avait entamé une liaison avec elle? Il lui dédia en 1836, son *Concerto* en fa mineur, et onze ans plus tard, en 1847, une *Valse* en la bémol majeur, témoignage d'une longue et déférente amitié, de cette amitié qui subsiste bien rarement quand les liens de l'amour charnel ont existé et sont détruits entre des êtres jeunes. Est-il enfin possible d'admettre, selon l'expérience des choses humaines, qu'une femme puisse venir, après des rapports d'amour finis depuis douze ou quinze ans, chanter devant le lit de mort de l'homme admirable auquel elle fut unie par la passion? Les amours rompues

ne laissent pas ces ferveurs sacrées. C'est pourquoi, en nous servant de la seule déduction psychologique nous ne pouvons accepter l'affirmation du biographe polonais [1].

★

Pendant quelques mois, Frédéric Chopin avait pris un appartement en commun avec son ami le docteur Jean Matuszynski venu s'installer à Paris. Le père de Chopin le priait de surveiller la santé de Frédéric par cette lettre du 9 janvier 1836 :

Je vous suis infiniment obligé, mon bon ami, des sentiments que vous conservez et de la peine que vous vous donnez de nous écrire sur ce qui concerne notre cher Frédéric. Si vous saviez combien nous

1. Un autre Polonais, M. Léopold Binental, dans son étude sur Chopin, observe que le compositeur n'a dédié aucune de ses œuvres aux femmes qu'il a aimées : Mlle Gladkowska Mlle Wodzinska, Mme George Sand, et il conclut : « Etant donné cette délicatesse raffinée, qui sait si le fait d'avoir dédié son deuxième *Concerto* à la comtesse Delphine Potocka, n'affaiblit pas la supposition qu'elle aurait été sa quatrième élue? »

avons souffert pendant plus de quinze jours, si vos occupations vous laissent un moment de libre et si Frédéric n'en a pas le temps, mettez la main à la plume, écrivez-nous et forcez-le à mettre quelques mots dans votre lettre, ce sera assez pour nous tranquilliser. Après les transes que nous avons éprouvées, tout retard nous inquiéterait, surtout dans cette saison où il est si facile de se refroidir. Je vous ai toute l'obligation possible de l'avoir forcé à une chaussure plus propre à cette saison, que celle qu'il avait coutume de porter. Je voudrais bien aussi que vous puissiez gagner sur lui de faire de moins longues soirées; se coucher à deux heures est bon pour des automates, non pour ceux dont l'esprit travaille et qui pensent. Je conçois que Frédéric a des relations qu'il ne peut ni ne doit négliger, mais qu'il les cultive plus rarement. Je suis bien aise qu'il se soit procuré une cheminée qui lui donne un logement plus chaud, car il est bien désagréable de travailler avec des doigts engourdis. Vous verrez par la lettre à Frédéric que nous faisons des projets pour l'été prochain; c'est toujours un rêve agréable, s'il ne se réalise pas. Mais vous sentez pourtant bien qu'il n'y a rien d'impossible avec de l'argent et de la santé, or il faut qu'il pense à l'un et à l'autre. Le

séjour de arlsbad a été si agréable, — pourquoi les suites s'en sont-elles fait sentir si désagréablement à Heidelberg? Frédéric a besoin de voyager plus commodément, passer plusieurs nuits de suite en route ne lui vaut rien; il vaut mieux, si dans la suite il entreprend un voyage, qu'il soit plus longtemps en chemin et qu'il se donne plus de commodités, eu égard à sa santé, qui sans être mauvaise, est cependant délicate; le moral l'emporte sur le physique. Ainsi ce dernier doit être secondé par des soins. Dussiez-vous vous quereller, insistez sur ce que vous croirez nécessaire, et Frédéric a trop de raison pour ne pas se convaincre que vous n'aurez pas tort...

Les tuberculeux étant les plus négligents des malades quant aux soins à prendre, et ne sachant guère se soigner eux-mêmes, Nicolas Chopin s'adressait à un bien mauvais médecin puisque celui-ci était tuberculeux. Le docteur Matuszynski [1] mourut six ans après l'invite du père de l'artiste et il paraît n'avoir accordé aucune attention à l'état maladif de

1. Le docteur Jean, Edouard Matuszynski, décédé dans le IIIe arrondissement de Paris, à l'âge de trente-trois ans, fut inhumé au cimetière Montmartre le 21 avril 1842. Le titre de

son ami. Frédéric Chopin s'en plaindra d'ailleurs dans une de ses lettres de Majorque, en 1838. Il éprouve un grand bonheur d'être avec ses parents à Carlsbad en 1835 et aussitôt après il revoit à Dresde la comtesse Wodzinska et ses enfants. C'est le commencement de cette idylle avec Mlle Marie Wodzinska qui se terminera douloureusement pour le musicien en 1837. Il a présenté l'apparence d'un retour à la santé de peu de durée et nous constatons les appréhensions de la comtesse Wodzinska dès l'année 1836. Le 14 septembre elle termine une lettre à Chopin par cette recommandation : « Couchez-vous à onze heures et jusqu'au 7 janvier, employez l'eau de gomme comme boisson. » Et le 3 octobre elle insiste : « Je vous écrirai de Varsovie; maintenant je vous répète : soignez-vous et

professeur à la Faculté de Médecine, qu'on voit décerné quelquefois au docteur Matuszynski est inventé. Les recherches exécutées à la Faculté n'ont pas fait découvrir un médecin de ce nom, et le Polonais n'avait ni l'âge ni les diplômes requis pour cette haute situation.

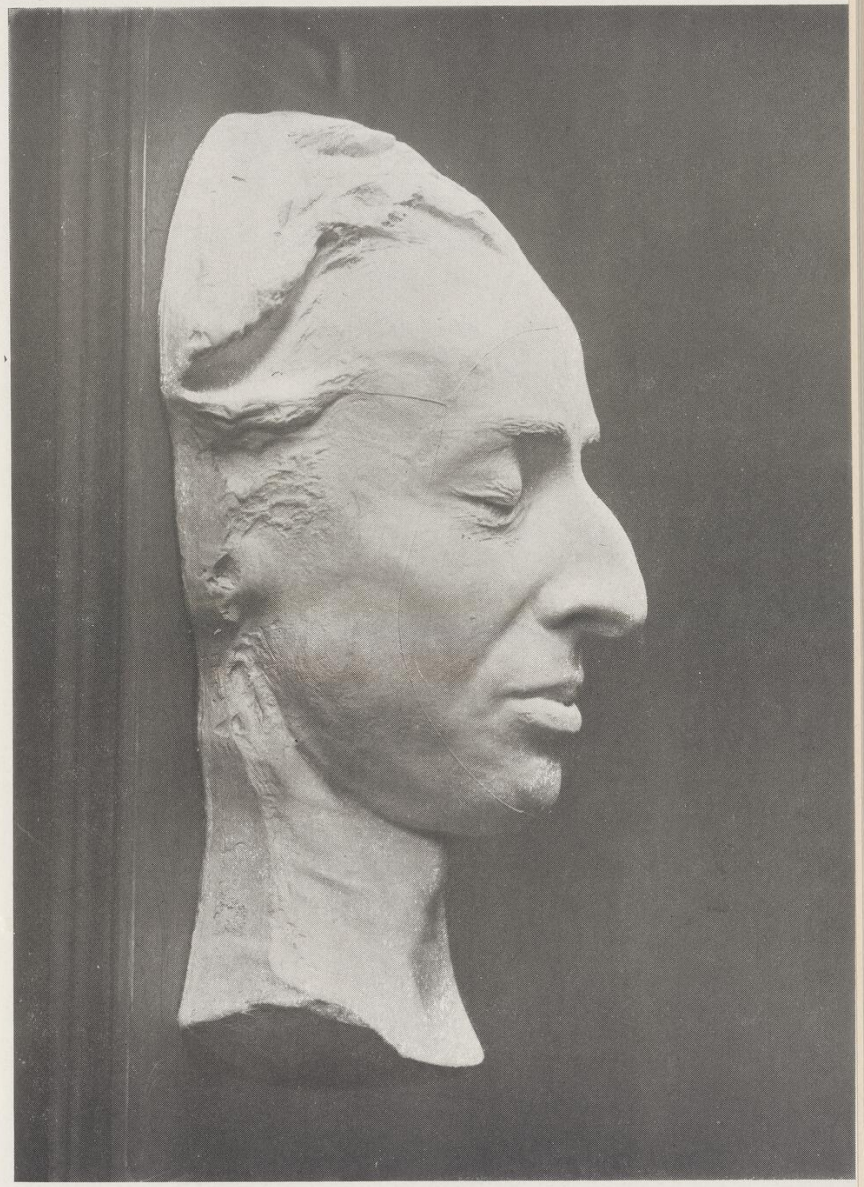

Photo Schmitt *Manchester*

MASQUE MORTUAIRE DE FRÉDÉRIC CHOPIN.

tout ira bien. » Pendant l'hiver, il est atteint de la grippe et les médecins lui conseillent une cure à Ems.

Les symptômes morbides sont très prononcés chez Chopin à partir de la rupture de ses fiançailles et son affaiblissement physique est extrême et définitif aux premiers mois de sa liaison avec George Sand. Le grand Polonais languira désormais jusqu'à sa mort.

Son voyage à Majorque avec l'auteur d'*Indiana* accompagnée de sa fille et de son fils, amène une longue suite d'informations sur son état de maladie et pendant onze ans son existence sera aussi possédée par la souffrance physique que par l'art. Frédéric Chopin écrit à son compatriote et ami Jules Fontana, le 3 décembre 1838, vingt-cinq jours après l'arrivée à Majorque :

Palma.

... Pendant les trois dernières semaines, j'avais été malade comme un chien, malgré une chaleur de dix-huit degrés, malgré les roses, les orangers, les

palmiers et les figuiers en fleurs. J'avais pris très froid. Les trois médecins les plus célèbres de l'île se sont rassemblés pour une consultation; l'un flairait ce que j'avais expectoré; l'autre percutait là, d'où j'avais expectoré, le troisième auscultait pendant que j'expectorais. Le premier dit que je mourrai, le deuxième que je mourrais, le troisième que j'étais déjà mort. Et cependant je vis comme je vivais par le passé. Je ne puis pardonner à Jeannot de ne m'avoir donné aucun conseil par rapport à cet état de *bronchite aiguë* qu'il pouvait constamment observer chez moi. C'est à grand'peine que je pus échapper à leurs saignées, leurs vésicatoires et autres opérations semblables...

Le 14 décembre il précise :

... En attendant, mes manuscrits dorment et moi je ne peux dormir, je ne fais que tousser, et, couvert de cataplasmes, j'attends le printemps ou quelqu'autre chose... Demain, je me rends à cet admirable cloître de Valldemosa...

Dans *Un Hiver à Majorque*, George Sand expose comment Chopin commença d'être malade :

« Nous étions depuis trois semaines à Establiments lorsque les pluies commencèrent... Mais une autre déception nous était réservée... Un d'entre nous tomba malade. D'une complexion fort délicate, étant sujet à une forte irritation du larynx, il ressentit bientôt les atteintes de l'humidité. La Maison du Vent (*Son-Vent* en patois), c'est le nom de la villa que le señor Gomez nous avait louée, devint inhabitable. Les murs en étaient si minces, que la chaux dont nos chambres étaient crépies se gonflait comme une éponge. Jamais, pour mon compte, je n'ai tant souffert du froid, quoiqu'il ne fît pas très froid en réalité : mais pour nous, qui sommes habitués à nous chauffer en hiver, cette maison sans cheminée était sur nos épaules comme un manteau de glace, et je me sentais paralysée.

« Nous ne pouvions nous habituer à l'odeur asphyxiante des braseros, et notre malade commença à souffrir et à tousser. De ce moment nous devînmes un objet d'horreur et

d'épouvante pour la population. Nous fûmes atteints et convaincus de phtisie pulmonaire, ce qui équivaut à la peste dans les préjugés contagionistes de la médecine espagnole. Un riche médecin, qui, pour la rétribution de quarante-cinq francs, daigna venir nous faire une visite, déclara pourtant que ce n'était rien, et n'ordonna rien. Nous l'avions surnommé *Malvavisco* à cause de sa prescription unique.

Un autre médecin vint obligeamment à notre secours; mais la pharmacie de Palma était dans un tel dénûment que nous ne pûmes nous procurer que des drogues détestables. D'ailleurs la maladie devait être aggravée par des causes qu'aucune science et aucun dévouement ne pouvaient combattre efficacement. »

Le 14 décembre 1838, George Sand écrit à Mme Marliani :

... Après avoir très bien, trop bien peut-être, supporté les grandes fatigues du voyage, au bout de

quelques jours la force nerveuse qui le soutenait est tombée, et il a été extrêmement abattu et souffreteux. Mais il revient sur l'eau de jour en jour et j'espère qu'il sera mieux qu'auparavant. Je le soigne comme mon enfant. C'est un ange de douceur et de bonté! Son piano lui manque beaucoup. Nous en avons enfin reçu des nouvelles aujourd'hui. Il est parti de Marseille, et nous l'aurons peut-être dans une quinzaine de jours. Mon Dieu, que la vie physique est rude, difficile et misérable ici! C'est au delà de ce qu'on peut imaginer. On manque de tout, on ne trouve rien à louer, rien à acheter... Devinez, sur ce pays, tout ce que je ne vous dis pas. Moi, je m'en moque; mais j'en ai un peu souffert, dans la crainte de voir mes enfants en souffrir beaucoup. Heureusement mon ambulance va bien. Demain nous partons pour la chartreuse de Valldemosa, la plus poétique résidence de la terre. Nous y passerons l'hiver qui commence à peine et qui va bientôt finir.

Les espérances et les prévisions de George Sand ne se réalisèrent pas. L'hiver fut particulièrement long et rigoureux, l'installation dans une cellule de la Chartreuse abandonnée

de Valldemosa[1] resta détestable et cette retraite devint funeste à la santé de Chopin. George Sand informe Mme Marliani le 15 janvier 1839 :

Notre pauvre Chopin est toujours très faible, très souffreteux.

Il fait ici des pluies dont on n'a pas l'idée ailleurs; c'est un déluge effroyable! l'air est si relâché, si mou, qu'on ne peut se traîner; on est réellement malade. Heureusement Maurice se porte à ravir; son tempérament ne craint que la gelée, chose inconnue ici. Mais le petit Chopin est bien accablé et tousse toujours beaucoup...

Le diagnostic des médecins de Majorque est clair, pour eux Chopin est phtisique, les uns ordonnent la médication conseillée par les phtisiologues de l'époque, la saignée, les vésicatoires, la diète, tout le régime épuisant préconisé par l'école de Broussais, les autres ne prescrivent aucun médicament. Frédéric

1. A douze kilomètres de Palma.

Chopin n'a pas perdu le souvenir de la mort de sa jeune sœur Emilie, ni des vésicatoires et des saignées qui furent sans effet salutaire. Il en a peur et George Sand, avec logique, ne peut les admettre, elle devine, connaissant l'anémie extrême de Chopin et ses conséquences, que ce traitement aurait une suite mortelle. Aussi pouvons-nous lire dans *Un Hiver à Majorque* cette judicieuse remarque :

« Le médecin qui nous voyait, et dont je ne révoque en doute ni le zèle ni le talent, se trompait, comme tout médecin, même des plus illustres, peut se tromper, et comme, de son propre aveu, tout savant sincère s'est trompé souvent. La bronchite avait fait place à une excitation nerveuse qui produisait plusieurs des phénomènes d'une phtisie laryngée.

« Le médecin qui avait vu ces phénomènes à de certains moments, et qui ne voyait pas les symptômes contraires, évidents pour moi à d'autres heures, s'était prononcé pour le

régime qui convient aux phtisiques, pour la saignée, pour la diète, pour le laitage. Toutes ces choses étaient absolument contraires, et la saignée eût été mortelle. Le malade en avait l'instinct, et moi, qui, sans rien savoir de la médecine, ai soigné beaucoup de malades, j'avais le même pressentiment...

« ... Quant à la diète, elle était fort contraire. Quand nous en vîmes les mauvais effets, nous nous y conformâmes aussi peu que possible, mais malheureusement il n'y eut guère à opter entre les épices brûlantes du pays et la table la plus frugale. Le laitage, dont nous reconnûmes par la suite l'effet pernicieux, fut, par bonheur, assez rare à Majorque pour n'en produire aucun. »

Faible de constitution, Chopin a de plus un estomac délicat. Il n'est ni gourmet, ni gourmand, ni mangeur, et comme nombre de tuberculeux il a peu d'appétit ou il n'a d'appétence que pour des aliments légers ou des friandises. A Majorque il ne peut supporter

la cuisine indigène où prédomine l'huile, le poivre, les tomates, l'ail et toutes sortes de choses piquantes ou pimentées, il déteste les vins âpres et excitants de l'Espagne. La frugalité à laquelle il se condamne l'anéantit davantage et George Sand nous le confirme :

«... C'eût été une contrariété fort mince, si nous eussions tous été bien portants... Mon fils, que j'avais emmené frêle et malade, reprenait à la vie comme par miracle et guérissait une affection rhumatismale des plus graves, en courant dès le matin, dans les grandes plantes de la montagne... Mais l'autre, loin de prospérer avec l'air humide et les privations, dépérissait d'une manière effrayante. Quoiqu'il fût condamné par toute la Faculté de Palma, il n'avait aucune affection chronique; mais l'absence de régime fortifiant l'avait jeté, à la suite d'un catarrhe, dans un état de langueur dont il ne pouvait se relever...

« Il fallait surtout se nourrir de fruits, en les

arrosant d'une excellente eau de source ou de vin musqué; puis de pain, de légumes, parfois d'un peu de poisson ou de viandes maigres rôties sans aucun beurre.

« ... Si les conditions de cette vie frugale n'eussent été, je le répète, contraires et même funestes à l'un de nous, les autres l'eussent trouvée fort acceptable en elle-même.

« ... La nourriture est difficile quand l'estomac ne supporte ni l'huile rance ni la graisse de porc. Je commence à m'y faire, mais Chopin est malade toutes les fois que nous ne lui préparons pas nous-mêmes ses aliments. Enfin, notre voyage ici est, sous beaucoup de rapports, un fiasco épouvantable. »

Aux tourments de la maladie, de la déperdition de force, des intempéries, de l'installation grossière, de la subsistance difficile à trouver, s'ajoutait la répulsion des habitants pour un homme qu'ils jugeaient tuberculeux et ne voulaient point approcher. La hantise de la contagion phtisique provoquait la

terreur dans l'esprit majorquin. Chopin se montra donc rarement aux gens de l'endroit pour ne pas les voir s'enfuir à son approche.

De tous les pays, il n'y avait que l'Espagne et quelques contrées de l'Europe méridionale où le poitrinaire était pourchassé depuis le milieu du XVIIIe siècle, avec la dernière rigueur. Les mesures de prophylaxie sociale provoquées par les convictions contagionnistes avaient suscité des prescriptions redoutables, et il n'est pas inutile de faire connaître celles qui menaçaient Chopin à Majorque [1]. La population et les médecins étaient toujours soumis à cet édit [2] du 6 octobre 1751, promulgué par Ferdinand VI, Roi, en son palais du Buen Retiro :

L'Expérience ayant fait voir combien est périlleux l'usage du linge, des meubles et des objets

1. Bien que nous ayons donné dans notre livre *Voyages avec Frédéric Chopin*, le texte de l'édit toujours en vigueur lors du séjour de Chopin à Majorque, nous croyons devoir le reproduire ici.

2. M. Piéry et J. Roshem: *Histoire de la Tuberculose*, Paris, 1931.

ayant servi aux personnes atteintes et mortes de maladies éthiques, phtisiques et autres maladies contagieuses, *enjoignons à tous médecins* de faire connaître les personnes malades et mortes d'éthisie;

De façon que l'alcade *fasse brûler* le linge, les vêtements, les meubles et tous autres objets dont le malade se sera servi personnellement ou qui seront restés dans sa chambre;

De façon que l'alcade ordonne aussi que la chambre où le malade sera mort soit *replâtrée et blanchie;* que le *parquetage* ou le *dallage* de la pièce ou de l'alcôve où se trouvait le lit soit changé;

De plus *registre sera tenu de la provenance des hardes* trouvées chez les brocanteurs, marchands de vieux bahuts avec indication des noms et domicile du vendeur, ainsi que des personnes auxquelles linges et vêtements auront servi; les brocanteurs et marchands de vieux habits faisant ordinaire commerce d'effets contaminés;

L'alcade délivrera un papier attestant que lesdites marchandises sont exemptes de contagion; ce papier seul permettra aux brocanteurs de retenir ou de vendre les marchandises d'occasion. *Tout médecin* qui ne fera pas connaître les malades ou les morts

éthisiques à l'alcade de son quartier encourt : la première fois une *amende de* 200 *ducats* et une *suspension pendant une année;* la seconde fois une *amende de* 400 *ducats* et La Peine d'Exil pendant quatre ans.

Toutes les autres personnes *(infirmiers, domestiques, gens assistant l'éthisique)* qui ne feront pas la déclaration encourront la peine de *trente jours de prison* la première fois; de *quatre ans de bagne* la seconde fois.

Les autorités civiles, religieuses et militaires auront à faire brûler dans les hôpitaux civils et militaires tout le linge qui aura servi aux malades comme aux soldats éthisiques.

George Sand caractérise la situation qui leur était créée du fait de cette réglementation et de cette terreur de la contagiosité.

«... Nous étions donc seuls à Majorque, aussi seuls que dans un désert; et quand la subsistance de chaque jour était conquise, nous nous asseyions en famille, pour en rire, autour du poêle. Mais, à mesure que l'hiver avançait, la tristesse paralysait dans mon sein les efforts de

gaîté et de sérénité. L'état de notre malade empirait toujours... La mer furieuse retenait les embarcations dans les ports; nous nous sentions prisonniers, loin de tout secours éclairé et de toute sympathie efficace. La mort semblait planer sur nos têtes pour s'emparer de l'un de nous, et nous étions seuls à lui disputer sa proie. Il n'y avait pas une seule créature humaine à notre portée qui n'eût voulu, au contraire, le pousser vers la tombe pour en finir plus vite avec le prétendu danger de son voisinage. Cette pensée d'hostilité était affreusement triste. »

Contrairement aux doctrines de la médecine espagnole, la notion de contagion interhumaine de la phtisie était peu admise par les principaux phtisiologues français. L'un d'eux qui soigna Chopin, le docteur Louis, n'en parle pas dans son œuvre. George Sand n'y croyait point et elle pensait que son ami était seulement un homme faible, égrotant, physiologiquement appauvri et atteint d'une

affection chronique du larynx. « Il est toujours souffreteux », répétera-t-elle souvent. Et dans son *Histoire de ma Vie* elle montre le caractère de Chopin malade :

«... Quant à sa déplorable santé, il l'acceptait héroïquement dans les dangers réels, et il s'en tourmentait misérablement dans les altérations insignifiantes. Ceci est l'histoire et le destin de tous les êtres en qui le système nerveux est développé avec excès.

« ... Notre séjour à la chartreuse de Valldemosa fut donc un supplice pour lui et un tourment pour moi. Doux, enjoué, charmant dans le monde, Chopin malade était désespérant dans l'intimité exclusive. Nulle âme n'était plus noble, plus délicate, plus désintéressée; nul commerce plus fidèle et plus loyal, nul esprit plus brillant dans la gaîté, nulle intelligence plus sérieuse et plus complète dans ce qui était de son domaine; mais en revanche, hélas! nulle humeur n'était plus inégale, nulle imagination plus ombrageuse et

plus délirante, nulle susceptibilité plus impossible à ne pas irriter, nulle exigence de cœur plus impossible à satisfaire. Et rien de tout cela n'était sa faute à lui. C'était celle de son mal. Son esprit était écorché vif; le pli d'une feuille de rose, l'ombre d'une mouche, le faisaient saigner. Excepté moi et mes enfants, tout lui était antipathique et révoltant sous le ciel de l'Espagne. Il mourait de l'impatience du départ, bien plus que des inconvénients du séjour... »

Passant par des alternatives d'espérance et d'angoisse, tantôt confiante dans la bienfaisance du climat des Baléares, tantôt tourmentée par les multiples contrariétés de la vie locale et la précarité des petits rétablissements de Chopin, George Sand en venait à écrire à Mme Marliani le 22 janvier 1839 : «... Je suis bien embarrassée de vous dire combien de temps encore je resterai ici. Cela dépendra un peu de la santé de Chopin qui est meilleure depuis ma dernière lettre, mais qui

a encore besoin de l'influence d'un climat doux. Cette influence ne se fait pas sentir vite à une santé aussi délabrée ». Aux premiers beaux jours, le steamer majorquin reprit ses courses vers Barcelone et George Sand n'hésita pas à précipiter le départ. « Notre malade, dit-elle, ne semblait pas en état de soutenir la traversée, mais il semblait également incapable de supporter une semaine de plus à Majorque. » Pendant le trajet, le *malade*, étendu sur la plus mauvaise couchette par ordre du capitaine espagnol, cracha le sang « à pleines cuvettes. » Dès l'arrivée en rade de Barcelone, George Sand toujours infatigable et calme, se montrant sans cesse comme un chef habile, prévint le commandant de la station maritime française de l'état alarmant du célèbre artiste. Aussitôt, un canot du navire français le *Méléagre* vint prendre Chopin et un médecin arrêta sa violente hémoptysie. Après huit jours de repos dans la ville les voyageurs s'embar-

quèrent pour Marseille d'où George Sand écrivit à Mme Marliani le 26 février :

... Chopin est beaucoup mieux, il a supporté très bien trente-six heures de roulis et la traversée du golfe du Lion qui, du reste, sauf quelques coups de vent, a été très heureuse. Il ne crache plus de sang, il dort bien, tousse peu, et surtout il est en France! Il peut dormir dans un lit qu'on ne brûlera pas pour cela. Il ne voit personne se reculer quand il étend la main. Il aura de bons soins et toutes les ressources de la médecine.

Frédéric Chopin donne lui-même de ses nouvelles à Fontana, le 2 mars.

... Embrasse Jeannot; dis-lui que je ne me suis pas laissé — ou plutôt qu'on ne m'a pas laissé saigner, que je porte des vésicatoires — mais peu, que je tousse peu et seulement le matin — et qu'on ne me tient encore pas du tout pour un tuberculeux. Je ne bois ni café, ni vin — seulement du lait; je m'habille chaudement et ressemble à une demoiselle.

A Marseille, Chopin est soigné par le docteur Cauvières, un ami de George Sand, et il

entre dans une période de rémission qui tranquillise son entourage et lui permet une excursion à Gênes avec l'écrivain et ses enfants. A la fin d'avril, quelques jours avant le départ pour Nohant, l'auteur d'*Un Hiver à Majorque* peut écrire d'une façon rassurante à Mme Marliani :

... Bonsoir, chère amie; Chopin serait à vos pieds s'il n'était pas dans les bras de Morphée. Il est accablé depuis quelques jours d'une somnolence que je crois très bonne, mais contre laquelle son esprit inquiet et actif se révolte. C'est en vain, il faut qu'il dorme toute la nuit et une bonne partie du jour. Il dort comme un enfant, j'espère beaucoup de cette disposition, et le docteur assure que le voyage lui sera excellent...

A peine rentrée en Berry, George Sand invite un autre médecin de ses amis, le docteur Gustave Papet, à examiner minutieusement celui qu'elle nomme « son malade ordinaire ». Le docteur Papet ne constata rien ou ne voulut rien dire. Il déclara ne pas découvrir

un indice de phtisie, se prononça pour une maladie chronique du pharynx non dangereuse, conseilla le repos à la campagne et ordonna prudemment une thérapeutique banale. C'était dans ce temps-là, ce qu'un poitrinaire entendait et recevait de mieux et de plus réconfortant.

Le 9 juillet Chopin écrit cependant à Grzymala : « ... Je me porte mal. » Et sur cette lettre George Sand ajoute en post-scriptum :

Nous avons besoin de vous voir. Votre petit est toujours *quan quan*. Moi, je crois qu'il aurait besoin d'un peu moins de calme, de solitude et de régularité que la vie de Nohant ne le comporte. Qui sait? Peut-être d'un petit voyage à Paris. Je suis prête à tous les sacrifices plutôt que de le voir se consumer dans la mélancolie. Venez tâter le pouls à son moral. Qui peut saisir la limite entre le mal physique et la langueur intellectuelle? Ce n'est pas à moi qu'il voudra avouer qu'il s'ennuie. Mais moi je crois le deviner. Il n'était pas habitué à une vie si austère et moi, je tourne à la mère de famille et au pédagogue d'une manière effrayante...

Le 15 août, George Sand relance Mme Marliani pour obtenir le départ de l'ami de Chopin :

... Pressez ce vieux Grzymala; son arrivée est nécessaire à la cure complète de *son petit*. Celui-là, du reste, fait des progrès merveilleux à Nohant, cette vie lui réussit enfin...

Et c'est un autre billet huit jours plus tard :

Chère amie, Chopin est toujours tantôt mieux, tantôt moins bien, jamais mal, ni bien précisément. Je crois que le pauvre enfant est destiné à une petite langueur perpétuelle; son moral, heureusement, n'en est point altéré. Il est gai dès qu'il se sent un peu de force, et quand il est mélancolique, il se rejette sur son piano et compose de belles pages...

Hippolyte Châtiron, demi-frère de George Sand est à son tour informé le 2 février 1840, que « Chopin toussaille... son petit train. C'est toujours le plus gentil, le plus modeste et le plus caché des hommes de génie. » Son élève Mme Streicher note, le 20 avril 1840, que

n'ayant pu assister à un concert de Liszt, Chopin lui avoua : « Avec ma santé on ne peut rien faire. Je suis toujours embrouillé avec mes affaires, de manière que je n'ai pas un moment de libre. Que j'envie les gens forts qui sont d'une santé robuste et qui n'ont rien à faire! » Et Mme Streicher ajoute : « Hélas! il souffrait énormément. Faible, pâle, toussant beaucoup, il prenait souvent des gouttes d'opium sur du sucre, de l'eau de gomme, et frictionnait son front avec de l'eau de Cologne. Néanmoins, il enseignait avec une patience, une persévérance admirables. »

De 1841, il existe trois petites informations de Chopin. Il écrit à Franchomme :

Cher ami, fais mes excuses à Mme Gangler — mais je crache du sang depuis une heure et Matuszynski m'a mis à la médecine au lieu de mon dîner — et je vais au lit au lieu d'aller l'entendre...

Les deux billets suivants sont envoyés à Grzymala :

Il me faut rester couché toute la journée, tellement ma caboche et mes ganglions me font mal. Tu ne saurais croire combien il m'est pénible de n'avoir pu aller hier rue du Roule. Si Raciborski me permet de sortir demain (car on a saigné hier Jeannot et il reste couché tout seul), j'irai te voir aussitôt.

... Je dîne chez Franchomme et je serai chez moi à dix heures. Si tu veux entrer, en revenant de l'opéra et même la nuit, je t'embrasserai. J'irais bien chez toi, mais quand j'ai fini de tousser le matin, c'est déjà dix heures...

A la fin d'octobre 1843, Chopin étant revenu seul de Nohant à Paris dans un état de santé assez satisfaisant pour lui, George Sand s'inquiète des précautions qu'il peut prendre ou ne pas prendre, des soins dont il doit être entouré et elle commence par s'adresser à Mme Marliani qui habite comme Chopin le square d'Orléans :

Chère bonne amie, voilà mon petit Chopin, je vous le confie, ayez-en soin malgré lui. Il se gouverne mal quand je ne suis pas là, et il a un domestique

bon, mais bête. Je ne suis pas en peine de ses dîners, parce qu'il sera invité de tous les côtés et qu'à cette heure-là, d'ailleurs, il n'y a pas de mal qu'il soit forcé de se secouer un peu. Mais le matin, dans la hâte de ses leçons, je crains qu'il n'oublie d'avaler une tasse de chocolat ou de bouillon, que je lui entonne malgré lui quand j'y suis... Rien n'est plus facile à son polonais que de lui faire un petit pot-au-feu et une côtelette. Mais il ne le lui dira pas et peut-être même le lui défendra-t-il...

Chopin est bien portant maintenant, il n'a besoin que de manger et de dormir comme tout le monde. Je suis forcée de rester ici encore une quinzaine... Je compte sur vous pour m'avertir au cas où Chopin serait malade tant soit peu gravement, car je laisserais tout pour aller le soigner...

En même temps, une élève de Chopin, Mlle de Rozières, reçoit cette autre lettre :

Je reste quelques jours encore à Nohant, ma bonne petite amie, pour des travaux de maison... J'ai forcé Chopin à aller reprendre ses leçons et à fuir la campagne qui lui deviendrait malfaisante avec la mauvaise saison, car il fait un froid du diable dans nos grandes chambres. Maurice aussi a

besoin de reprendre le travail de l'atelier... Voyez mon petit Chopin souvent, je vous prie, et forcez-le à se soigner. Vous pouvez bien, sans scandale, aller chez ces deux garçons, personne dans la maison n'y trouvera à redire. Allez-y donc flâner sous un prétexte ou sous un autre, pour *surveiller* mon dit Chopin, pour voir s'il déjeune, s'il ne l'oublie pas, et pour me le dénoncer au cas où il se conduirait comme un *ustuberlu*, sous le rapport de la santé. Il est bien portant maintenant, parce qu'il a une vie bien réglée...

En post-scriptum, George Sand ajoutait :

Je vais recommander au domestique polonais d'aller vous avertir *à l'insu de son maître*, au cas où il serait indisposé. Vous verriez ce que c'est et vous feriez venir tout de suite M. Molin, l'homéopathe, qui le soigne mieux que personne.

Mme Marliani ayant répondu à George Sand, celle-ci la remercie en des termes qui dénotent une sollicitude et une affection profondément maternelles pour le grand malade :

Il est si bon et si excellent, notre pauvre cher enfant, qu'il mérite bien qu'on le dorlote un peu. Et

il a besoin surtout de l'amitié dont les soins sont le témoignage extérieur. Souvent il s'impatiente contre ces soins, mais l'amitié le touche toujours; malgré cela avec vous il sera sage, j'espère...

Je vous assure que mes deux enfants mâles me manquent beaucoup...

Une amélioration de la santé de Chopin ne se maintient jamais et à peine George Sand reçoit-elle une lettre imposant la quiétude qu'une seconde l'infirme. C'est bien ce qui arrive cette fois encore et la châtelaine de Nohant écrit à son fils en novembre :

J'étais bien sûre que Chopin était malade, je l'avais si bien deviné que j'étais au moment d'aller à Paris, profitant de l'occasion du retour de François, sauf à revenir ici pour faire mon bail. Ainsi voilà mon pauvre petit toussant, crachant, dormant mal ou ne dormant pas, et tout cela sans que je sois là pour le consoler et le dorloter, je vois bien que nos amis le soignent, mais ce n'est pas la même chose. Mes soins le soulagent, ceux des autres l'impatientent.

Chopin désirant tranquilliser celle qui le garde avec prudence, lui écrit :

J'ai dormi dans mon lit, comme vous sur votre fauteuil, fatigué comme si j'avais fait quelque chose pour cela, je crois que ma drogue me calme trop, et je vais en demander à Molin une autre...

Quelques lignes écrites par le poète Bohdan Zaleski, le 2 février 1844, nous renseignent sur l'aspect du compositeur des *Ballades :*

A quatre heures, j'allai chez Chopin. Witwicki s'y trouvait et peu de temps après arrivèrent Mme Hoffman avec Mlle Takinowska, M. et Mme Tomaszewski. Survint Chopin, pâle, fatigué, mais de bonne humeur.

En 1842, Chopin avait vu mourir son camarade et ami intime le docteur Jean Matuszynski, en 1844 il perd son père et à partir de cette année sa santé s'altère tous les ans davantage. C'est lui-même qui le constate et le signifie, et tous ceux qui le voient. Le 21 novembre 1844, George Sand dit à Mme Marliani :

Chère amie, je me dispose à aller vous rejoindre dans une quinzaine. Je crois que Chopin vous arri-

vera quelques jours avant moi... Nous sortons ici d'une crise affreuse. Une fièvre muqueuse accompagnée de typhus faisait des ravages épidémiques. J'en ai été atteinte assez pour me rendre fort malade, mais très légèrement en comparaison des autres. Ma nièce a été tenue pour morte... Chopin, pour lequel je ne craignais rien à cause de sa faiblesse même, est souffrant d'une névralgie, mais ce n'est rien de grave...

Dans son *Histoire de ma Vie*, l'auteur dénonce de nouveau combien Chopin fut déprimé par la fin de son père :

« Mon attachement n'avait pu faire ce miracle de le rendre un peu calme et heureux que parce que Dieu y avait consenti en lui conservant un peu de santé. Cependant il déclinait visiblement, et je ne savais plus quels remèdes employer pour combattre l'irritation croissante des nerfs. La mort de son ami le docteur Matuszynski et ensuite celle de son propre père lui portèrent deux coups terribles... »

Trois brèves notes de Chopin en décembre 1844 et en 1845 montrent sa pitoyable situation physique. Il informe George Sand :

... J'ai dîné chez Franchomme hier, au coin du feu, dans ma grosse redingote et à côté de son gros garçon. Il était rosé, frais, chaud et jambes nues. J'étais jaune, fané, froid, et trois flanelles sous le pantalon...

A sa famille :

24 décembre 1845.

... Tout le monde est enrhumé. Moi, je tousse insupportablement, ce qui n'a rien d'extraordinaire...

A Grzymala :

Je suis malade comme un chien et c'est pourquoi je ne suis pas allé chez toi...

Les quatre ou cinq mois que Chopin passa chaque été des années 1839 à 1846 — sauf en 1840 — au château de Nohant, le soustrayaient aux fatigues de la vie mondaine et des veilles continuelles. Cependant l'existence qu'il menait dans le Berry lui agréait médio-

crement, et il disait à sa sœur aînée le 20 juillet 1845 : « Je ne suis pas créé pour la campagne, cependant je jouis de l'air frais. » Dans une autre lettre à sa famille, le 11 octobre 1846, il avoue : « Tout l'été s'est passé en différentes promenades et excursions dans les contrées inconnues de la Vallée Noire. Je n'étais jamais de la partie, parce que ces choses me fatiguent plus qu'elles ne valent. Quand je suis fatigué je ne suis pas gai, cela déteint sur l'humeur de chacun, et les jeunes n'ont aucun plaisir avec moi. »

Chopin supporta péniblement l'hiver très rigoureux de 1844-1845. Il fut atteint d'une bronchite qui récidiva chaque année. Au printemps de 1845, George Sand explique à Mme Jedrzejewicz l'état de son frère :

Chère et bien-aimée Louise, vous êtes bonne de m'aimer et moi, je vous aime de toute mon âme. J'aime mieux ma chambre de Paris depuis que vous l'avez habitée et je ne peux pas renoncer au rêve de vous voir l'habiter encore. Notre cher petit a été

bien fatigué par l'hiver rigoureux qui s'est tant prolongé ici, mais depuis qu'il fait beau, il est tout rajeuni et tout ressuscité. Quinze jours de belle chaleur lui ont mieux valu que tous les remèdes. Sa santé est liée à l'état de l'atmosphère, aussi je songe sérieusement, si je peux réussir à gagner cet été assez d'argent pour voyager avec ma famille, à l'enlever pendant les trois mois les plus rigoureux de l'hiver prochain et à le conduire dans le Midi. Si l'on pouvait, pendant une année entière, le tenir préservé du froid, l'été venant ensuite, il aurait dix-huit mois de répit pour se guérir de sa toux. Il faudra que je le tourmente, parce qu'il aime Paris, quoi qu'il en dise. Mais pour ne pas trop le priver et ne pas l'enlever trop longtemps à sa clientèle, on peut lui laisser ici septembre, octobre et novembre, puis revenir au mois de mars et lui donner encore jusqu'à la fin de mai avant de retourner à Nohant. Voilà mes projets pour l'année présente et l'année prochaine. Les approuvez-vous?

Un autre remède bien nécessaire, c'est que vous lui écriviez souvent et qu'il n'ait jamais d'inquiétude sur votre compte à tous, car son cœur est toujours avec vous et à toute heure il se tourmente et s'élance vers sa chère famille...

Le projet de vivre dans le Midi pendant l'hiver ne reçut pas d'exécution parce que la maladie de Chopin offrait des alternances d'aggravation et d'amélioration peu favorables à l'accomplissement d'un dessein. George Sand nous en donne encore le sentiment dans cette lettre du 25 mars 1845 à M. Alexandre Thies :

Monsieur,

Nous sommes bien coupables envers vous, moi surtout; car Chopin écrit si peu et il a tant d'excuses dans son état continuel de fatigue et de souffrance, que vous devez lui pardonner. J'espérais toujours l'amener à vous écrire, mais je n'ai eu que des résolutions et des promesses, et je prends le parti de commencer, sauf à ne pas obtenir, entre sa toux et ses leçons, un instant de repos et de calme. C'est vous dire que sa santé est toujours aussi chancelante. Depuis les grands froids qu'il a fait ici, il a été surtout accablé.

Une période d'accalmie ayant soulagé Chopin pendant l'été de 1845, George Sand

l'apprend au mois de novembre à Mme Marliani :

... Chopin est assez bien portant, dormant, mangeant, et n'ayant pas eu d'indisposition de tout l'été, mais s'affectant toujours, comme font tous les hommes maladifs, et s'enterrant d'avance à tout instant, avec un certain plaisir. Il lui faudrait aussi des distractions, à lui, mais il ne sait pas être seul et je ne peux pas toujours vivre à Paris. Papet l'a examiné, palpé, ausculté, encore cette année, avec la plus grande attention. Il a trouvé tous ses organes parfaitement sains, mais il le croit porté à l'hypocondrie et destiné à s'alarmer toujours, jusqu'à ce qu'il ait pris quarante ans et que ses nerfs aient perdu leur sensibilité excessive...

Ce docteur Papet était-il un incapable, un sot ? Craignait-il de s'embarrasser en disant la vérité ? Jugeait-il les remèdes inefficaces dans la tuberculose et préférable d'abandonner les poitrinaires à leur sort au lieu de les tourmenter ? George Sand finit par douter de la valeur de ses diagnostics car en 1846 elle déclare, — à propos de sa fille Solange —

qu'elle n'a plus aucune confiance dans ses prescriptions.

Un froid d'une extrême intensité sévit pendant l'hiver de 1845-1846 et un grand nombre d'habitants de Paris gagnèrent l'influenza. Chopin en fut malade jusqu'au printemps. Il parle dans ses lettres de « sa toux habituelle » devenue banale dans son existence, il plaisante et trouve « qu'ayant survécu déjà à tant de gens plus jeunes et plus forts, il se croit éternel. » Il possède la résistance morale des personnes qui se sont toujours connues faibles ou malades et cette sorte d'imprévision du tuberculeux pour soi-même. Aussi tient-il ce propos dans une lettre du 1er octobre 1845 :

> Le violoniste Artôt est mort. Ce garçon si fort et si robuste, si large d'épaules et tout en os, est mort de la phtisie à Ville-d'Avray, il y a quelques semaines... Personne n'aurait deviné en nous voyant tous les deux que ce serait lui qui mourrait le premier et de la phtisie encore!...

Le 25 juin 1846, le *Courrier Français* commençait la publication du roman *Lucrezia Floriani* où George Sand se montrait avec Chopin dans les deux principaux personnages. La femme écrivain était lasse de la société du musicien malade, elle le signifiait, et quand le livre révélateur parut, la séparation définitive était décidée. Une dernière fois, le 8 mai 1847, la romancière s'enquiert de l'état de Chopin par ce mot à Mlle de Rozières : « ... Je suis bien effrayée. Il est donc vrai que Chopin a été *très mal?* La princesse (Anna Czartoryska) me l'a écrit hier en me disant qu'il était hors d'affaire... » La désaffection ferme définitivement le cœur de George Sand et Frédéric Chopin garde seul une secrète douleur de cette rupture, jusqu'à sa mort. Comme toujours, il dissimule sa peine, avec résignation. Il succombe chaque jour davantage. Et Liszt a pu écrire : « De 1846 à 1847, Chopin ne marcha presque plus, ne pouvant monter un escalier sans éprouver

de douloureuses suffocations; depuis ce temps, il ne vécut qu'à force de précautions et de soins. »

Nous inscrivons désormais les signes successifs de la ruine finale de ce corps fragile, les phases d'une descente vers la tombe, lente malgré tout, car le sublime artiste lutte avec un splendide courage pour assurer ses besoins vitaux, pour affirmer son génie et sa vie aux yeux du monde qui l'entoure.

Delacroix écrit dans son *Journal* le 8 janvier 1847 :

Dîner chez Mme Marliani... Chopin y était; il m'a parlé de son nouveau traitement par le massage. Cela serait bien heureux.

Le 9 mai, il note :

Chez Mme Marliani le soir. Elle m'apprend la maladie de Chopin. Le pauvre enfant est malade depuis huit jours et très gravement. Il va un peu mieux à présent.

Chopin avertit sa famille, d'abord le 8 juin 1847 :

J'ai eu le 2 mai une forte crise d'asthme[1] et j'ai dû rester quelques semaines chez moi.

Ensuite à Noël :

... L'hiver n'est pas trop dur. Il y a beaucoup de grippes, mais moi je tousse comme d'habitude et je ne crains pas la grippe comme vous le choléra. Je renifle de temps en temps mes flacons homéopathiques, je donne beaucoup de leçons chez moi et je me maintiens comme je peux.

Chopin professe une vive amitié pour la fille de George Sand, mariée au sculpteur Clésinger, il s'intéresse à sa manière de vivre et la tient au courant de sa dernière activité unie à ses souffrances. Il lui dit le 24 novembre 1847 :

... J'étouffe, j'ai mal à la tête et je vous demande pardon de mes ratures et de mon français.

1. Pris comme synonyme d'étouffement.

Et le 31 décembre :

... Je tousse et je suis tout à mes leçons. Il fait froid, je sors peu... J'étouffe et je vous souhaite tout le bonheur possible.

Le 11 février 1848, il apprend à sa famille :

... J'ai eu la grippe, comme tout le monde ici.

Six jours après, il écrit à Solange Clésinger :

Depuis votre lettre, j'ai été au lit pendant plusieurs jours avec une grippe affreuse et j'ai donné un concert.

Ce fut le dernier concert de Chopin en France. Il dut ménager ses forces et réalisa des prodiges de nuances au piano pour remédier à sa faible sonorité. Le critique Oscar Comettant nous a laissé ce portrait : « Chaque fois que Chopin vint sur l'estrade prendre place au piano, il marchait droit, sans aucune faiblesse apparente. Son visage était pâle, mais sans qu'il parût profondément altéré et il joua ce soir-là comme il jouait toujours. »

Le 21 avril 1848, Frédéric Chopin partait pour l'Angleterre, cédant aux sollicitations réitérées de son élève Jane Stirling, désireuse de le recevoir dans les châteaux de sa famille en Écosse. Il allait se traîner avec peine parmi des gens inconnus avant de tomber pour mourir. Diverses raisons lui faisaient accepter cette aventure, besoin financier, désir de fuir la révolution de février qui troublait la haute société parisienne et le rebutait. Il fait la traversée sans trop de malaises et le 1er mai il écrit de Londres à Auguste Franchomme :

Me voilà seulement installé. J'ai enfin une chambre, belle et grande, où je pourrai respirer et jouer, et le soleil vient me voir aujourd'hui pour la première fois. J'étouffe moins ce matin mais toute la semaine passée j'étais bon à rien...

Le 2 juin, il confie à Grzymala :

Il fait mauvais temps depuis une semaine et cela ne me va pas trop. D'autre part il faut sortir tous les jours dans le monde, tard dans la soirée. Il me

manque des forces pour mener une pareille vie... Si encore j'étais en état d'errer toute la journée d'Anne à Caïphe, si je ne crachais pas le sang depuis quelques jours...

Mes braves Dames Ecossaises [1] me témoignent beaucoup d'affection; je suis toujours chez elles; sinon dans le monde. Mais elles sont habituées à se trimballer toute la journée et à se casser les reins en voiture dans tout Londres, avec des cartes de visite; elles voudraient que je rendisse visite à tous leurs amis, mais moi, c'est à peine si je suis encore en vie.

Le 18 août, il est en Écosse à Calder House et il déclare à Fontana : « Je souffle à peine : je suis tout prêt à crever. » Ensuite plusieurs lettres à Grzymala contiennent la description de ses tourments :

Londres, 8-17 juillet 1848.

... J'ai de la santé selon les heures, mais souvent je pense le matin que je vais rendre l'âme à tousser ainsi. Mon âme est triste, mais je m'étourdis; j'évite même la solitude afin de ne pas penser, car on ne

1. Jane Stirling et sa sœur Mme Erskine.

reste pas longtemps malade ici et je ne veux pas me laisser prendre par la fièvre...

Je ne peux terminer ta lettre tellement je suis énervé; je souffre d'une stupide nostalgie et en dépit de toute ma résignation, je ne sais, mais je suis inquiet, que vais-je faire de moi...

Dans une autre lettre du même mois il écrit :

... Ma famille s'attriste inutilement à mon sujet. Moi, je ne sais plus ni m'attrister ni me réjouir — j'ai perdu toute faculté de sentir — je végète seulement et j'attends que cela finisse au plus vite...

Je reçois une multitude d'invitations, mais je ne suis plus en état de vagabonder d'un endroit à l'autre — j'ai assez de cette vie-là — je n'en vois plus l'utilité pour moi. Je resterai donc en Écosse jusqu'au 29 août, — je me suis laissé engager pour le 29 à Manchester où aura lieu un grand concert... Que ferai-je de moi après, je ne le sais, puissé-je savoir que la maladie ne m'achèvera pas ici, cet hiver.

De Calder House, le 19 août :

... J'ai craché le sang hier et aujourd'hui, mais tu sais que chez moi cela ne veut pas dire grand'chose.

De Keir, le 1er octobre :

... Je me sens plus faible et je ne peux rien composer, non point que je n'en aie pas le désir mais en raison d'empêchements matériels; je me traîne chaque semaine sur une autre branche... Toute la matinée par exemple, jusqu'à deux heures, je ne suis bon à rien; plus tard, lorsque je suis habillé, tout me gêne et je halète jusqu'au dîner, après quoi il faut rester à table avec les hommes. Etreint d'un mortel ennui, je vais au salon où il faut faire appel à toute sa force d'âme pour se ranimer un peu, car alors ils sont curieux de m'entendre, puis mon brave Daniel me porte dans l'escalier jusqu'à ma chambre à coucher (qui se trouve chez eux d'habitude, comme tu le sais, à l'étage), me déshabille, me couche, me laisse une bougie et je suis libre de haleter et de rêver jusqu'à ce que la même chose recommence.

D'Edimbourg, le 30 octobre :

M'as-tu donc oublié pour déduire de mes lettres où je t'écris que je me sens de plus en plus faible, accablé, sans aucun espoir, sans logement, pour déduire de ce qui précède que je vais me marier. Le jour où j'ai reçu ta bonne et si chère lettre, j'ai mis

en quelque sorte de l'ordre dans mes affaires dans le cas où il m'arriverait de crever quelque part.

... En revenant d'Hamilton Palace (à 60 milles d'Edimbourg), où je suis resté quelques jours chez le duc et la duchesse d'Hamilton, je me suis enrhumé, et depuis cinq jours je ne sors plus; j'habite chez le Dr Lyszczynski qui me traite par la méthode homéopathique; je ne veux plus aller nulle part en visite car le choléra n'est pas loin et aussi parce que je passerai tout l'hiver en tout endroit où il m'arrivera de m'effondrer.

... Si je suis parti si rapidement de Hamilton c'est aussi parce qu'il m'est impossible de rester à table de 8 heures à 10 heures 1/2 sans ressentir des douleurs comme chez Gutmann (te rappelles-tu?); le matin, bien que je déjeunasse chez moi et que je descendisse tard, que l'on me portât dans les escaliers, tout cela pourtant m'incommodait.

De Londres, le 18 novembre :

Je suis malade depuis dix-huit jours, depuis le jour de mon arrivée à Londres. Je ne suis pas sorti de chez moi tellement j'étais enrhumé, avec mal de tête, étouffements et tous mes mauvais symptômes. Le médecin vient me voir tous les jours (un homéo-

pathe connu, le Dr Mallan, que connaissent mes dames écossaises...) Il m'a tellement bien remis sur pied, que j'ai pu jouer hier à ce concert polonais avec bal (qui fut très réussi); mais rentré chez moi, aussitôt après avoir joué, je n'ai pu dormir de la nuit. J'ai un fort mal de tête en dehors de ma toux et de mes étouffements. Jusqu'à présent, il n'y a pas eu de brouillard, mais en dépit du froid, il me faut faire ouvrir les fenêtres le matin pour avoir un peu d'air à avaler.

De Londres encore cette déclaration poignante :

... Mes braves Écossaises que je n'ai pas vues depuis quelques semaines viendront me voir aujourd'hui; elles voudraient que je restasse encore pour aller rôder dans ces palais écossais, ici et là, et partout où l'on m'invite... Je reçois chaque jour des lettres d'elles, je ne leur réponds pas, mais aussitôt que je vais quelque part, elles arrivent de suite, si elles le peuvent. C'est peut-être ce qui a fait penser à quelqu'un que je me marie; mais il faut bien pourtant qu'on éprouve quelque *attrait* physique, or celle qui n'est pas mariée me ressemble par trop. Comment ferais-je pour m'embrasser moi-même...

L'amitié est l'amitié, ai-je déclaré nettement, mais cela ne donne aucun droit à autre chose...

Même si je tombais amoureux de quelqu'un qui me rendît la pareille comme je le désirerais, je ne me marierais pas pourtant parce que nous n'aurions pas de quoi manger, ni où habiter. Celles qui sont riches en cherchent des riches et si elles en trouvent un qui soit pauvre, encore faut-il qu'il ne soit pas un infirme, mais un jeune homme bien tourné. On a le droit d'être pauvre seul, mais à deux c'est le plus grand des malheurs. Je peux crever à l'hôpital, je ne voudrais pas laisser ma femme dans la misère après moi.

D'ailleurs c'est inutilement que je t'écris tout cela, tu connais mes opinions là-dessus... Ainsi donc je ne pense pas du tout à me marier, je pense à la maison, à ma mère, à mes sœurs... Cependant qu'est devenu mon art ? Et mon cœur, où l'ai-je gaspillé ? C'est à peine si je me souviens comment l'on chante au pays. Ce monde s'évanouit devant moi, je m'oublie, je n'ai plus de forces; je ne m'élève un peu, que pour retomber plus bas.

Je ne me plains pas à toi mais tu me l'as demandé, alors je t'explique que je suis plus près d'un cercueil que d'un lit nuptial. J'ai l'esprit assez calme...

Je ne t'envoie pas la quatrième lettre que je t'ai écrite, mais seulement un morceau d'une autre lettre, écrite avec impatience, afin que tu te rendes compte qu'il m'arrive d'être de mauvaise humeur.

Avant de quitter définitivement Londres et l'Angleterre, il écrit :

Aujourd'hui, je suis resté couché presque toute la journée, mais jeudi je quitte Londres... Je passerai la nuit de jeudi à vendredi à Boulogne; vendredi j'arriverai de jour Place d'Orléans pour me coucher. En plus de mes maux habituels, j'ai de la névralgie et je suis tout enflé. Je t'en prie, donne l'ordre de tenir secs les draps et les oreillers. Fais acheter des pommes de pins... un bouquet de violettes pour que cela sente dans le salon. Que j'aie au moins un peu de poésie chez moi, en revenant, ne serait-ce qu'en traversant le salon pour aller dans la chambre à coucher où je me coucherai sans doute pour longtemps...

Fais faire du feu, fais chauffer et enlever la poussière, peut-être reviendrai-je encore à moi.

Chopin prévient en même temps Mme Clésinger, le 22 novembre :

... Demain je vais à Paris, me traînant à peine et plus faible que vous ne m'avez jamais vu. Les médecins d'ici me chassent. Je suis enflé de névralgie, ne respirant ni dormant, et ne quittant pas ma chambre depuis le 1er novembre (excepté le 16 pour jouer une heure le soir au concert pour des Polonais). Depuis, je suis retombé; il m'est impossible de respirer ici : c'est un climat inimaginable pour des gens comme moi, mais seulement pendant ces quelques mois d'hiver. On allume à deux heures. Je promets de revenir ici la saison prochaine!!! Sir J. Clarke, le médecin de la reine, est venu me voir tantôt et me donner sa *bénédiction*. Ainsi je vais geindre Place d'Orléans en attendant mieux...

Pardonnez le désordre de ma lettre, mais je souffre beaucoup aujourd'hui...

Frédéric Chopin est réinstallé à Paris à la fin de novembre 1848. Il va vivre encore onze mois dans une inaction quasi complète. Il quitte le square d'Orléans au mois de juin 1849, habite six semaines rue de Chaillot, puis des amis lui trouvent un appartement au 12 de la place Vendôme. Delacroix écrit dans son *Journal* le 29 janvier 1849 :

Le soir été voir Chopin; je suis resté avec lui jusqu'à dix heures... La souffrance l'empêche de s'intéresser à rien et à plus forte raison au travail.

Le 30 janvier Chopin écrit à Solange Clésinger :

J'ai été trop malade tous ces derniers jours pour vous écrire... Ici, nous avons un temps de mois de mars : aussi je suis dix fois par jour sur mon lit. Molin avait le secret de me remonter. J'ai vu depuis M. Louis, Dr Roth, pendant deux mois, maintenant M. Simon, grande réputation parmi les homéopathes mais ils tâtonnent et ne me soulagent pas. Ils sont tous d'accord sur le climat, le calme, le repos. Le repos, je l'aurai un jour sans eux...

Mais je deviens plus stupide que jamais et j'attribue cela au cacao que je prends au lieu de mon café tous les matins. Ne prenez jamais de cacao et empêchez vos amis d'en prendre, surtout si vous êtes en correspondance avec eux. Je tâcherai que ma prochaine lettre soit après quelque *sulfate* de quelque chose de bien spirituel que me donnera à respirer M. Simon...

Le 5 mars, Delacroix note :

Fait la connaissance de Prudent[1]. Il imite beaucoup Chopin. J'en ai été fier pour mon pauvre grand homme mourant.

Le 7 avril :

Vers trois heures et demie, accompagné Chopin en voiture dans sa promenade. Quoique fatigué, j'étais heureux de lui être bon à quelque chose. L'avenue des Champs-Elysées, l'Arc de l'Étoile. La bouteille de vin de quinquina; arrêtés à la barrière, etc...

Delacroix mentionne une dernière fois son ami le 14 avril :

Le soir chez Chopin; je l'ai trouvé très affaissé, ne respirant pas. Ma présence au bout de quelque temps l'a remis.

Nous avons deux indications de Chopin dans ses lettres du mois de juin à Grzymala. La première est à la date du 18 :

... Je me sens plus fort, car je me suis bien alimenté et j'ai supprimé les médicaments, mais je

1. Racine Gaultier, dit Prudent (1817-1863), pianiste et compositeur français.

halète et je tousse toujours comme à l'ordinaire, seulement je le supporte plus facilement... Je suis aussi sans garde-malade depuis deux semaines. La princesse Czartoryska est venue me voir et comme elle ne veut pas que je reste seul la nuit, elle m'a envoyé Mme Matuszewska qui fut la nourrice de la princesse Rose...

Quant à mon docteur Frenkel, je ne peux arriver à en tirer s'il me faut aller quelque part aux eaux ou dans le Midi. Il m'a de nouveau supprimé sa tisane et m'a donné un autre remède, mais je n'en veux pas; lorsque je lui demande quels soins d'hygiène il me faudrait, il me répond qu'il n'est pas utile de mener une vie régulière. En un mot il est un peu maboul. Plaisanterie à part, c'est peut-être un excellent médecin pour le diagnostic, — comme Koreff, mais il n'a pas de suite dans les idées, de même que Koreff...

La seconde lettre fut écrite le 22 juin 1849 :

... J'ai eu cette nuit deux hémorragies. Mais je n'ai rien fait et je crache du sang, mais beaucoup moins. C'est ce qui a amené chez moi la princesse Sapieha; la Polonaise qui me garde la nuit le lui a raconté. Mon Juif Frenkel n'est pas venu depuis une

semaine; à la fin il ne mettait même plus de petits papiers dans l'urine, il me parlait seulement d'un Anglais qu'il avait sauvé du choléra avec un médicament que le gouvernement réactionnaire (Fauchet), n'avait pas eu l'idée de lui demander de faire venir...

Je termine, car c'est une torture pour moi d'écrire, même à toi...

Le 25 juin, Frédéric Chopin lance un ultime appel de détresse à sa sœur et à son beau-frère, habitant Varsovie, — « si vous le pouvez, venez ». — Il a des instants d'angoisse avec des retours d'illusion. Il écrit donc dans une sollicitation pressante :

Si vous le pouvez, venez. Je me sens faible et aucun médecin ne me fera du bien comme vous... Si l'argent vous manque, empruntez-en; quand j'irai mieux j'en gagnerai facilement et rendrai à celui qui vous aura prêté. Mes amis et tous ceux qui me veulent du bien estiment que le meilleur remède pour moi serait l'arrivée de Louise... J'espère que le conseil de famille me l'enverra; qui sait si je ne la reconduirai pas, si je guéris...

... Je ne veux pas penser à tout cela, car c'est à me

donner la fièvre; or, je n'ai pas de fièvre, ce qui déroute et irrite tous les médecins.

Votre frère dévoué mais faible.

Nous publions ici un fragment des souvenirs du poète polonais Cyprien Norwid montrant son compatriote comme il le vit rue de Chaillot et signalant un phénomène pathologique qui servira pour formuler un diagnostic sur la maladie de Chopin.

« C'est dans son salon que Chopin prenait son repas à cinq heures, puis il descendait comme il pouvait, se rendait au bois de Boulogne en voiture, après quoi on le portait dans l'escalier, car il n'aurait pas pu monter seul. Je mangeais avec lui, je l'accompagnais souvent en promenade. Un jour que nous voulions rendre visite à Bohdan Zaleski qui habitait Passy, nous nous arrêtâmes en route, mais comme il n'y avait personne pour transporter Chopin à l'étage, nous restâmes au jardin, devant la maison, où le petit garçon du poète jouait sur l'herbe...

« Depuis lors, je passai un bon moment sans revenir voir Chopin, mais je me tenais toujours au courant de sa santé et je savais que sa sœur était venue de Pologne. Enfin, je me présentai un jour. La servante, une Française, me dit qu'il dormait. J'étouffai mes pas, laissai une carte et sortis. A peine avais-je descendu quelques marches, que la servante me rappela, en me disant que son maître, apprenant qui c'était, me priait d'entrer : de fait, il ne dormait pas mais ne voulait recevoir personne. Je pénétrai donc dans la chambre à coucher voisine du salon, et je trouvai Chopin habillé, à demi étendu sur le lit, les jambes enflées, ce qui se voyait du premier coup d'œil, à ses bas et à ses chaussures. Sa sœur était assise près de lui...

« D'une voix entrecoupée par la toux et l'oppression, il se mit à me gronder d'être resté si longtemps loin de lui, puis il me taquina en plaisantant sur mes tendances mystiques, ce que je souffris de bon cœur

puisque cela l'amusait. Je m'entretins avec sa sœur, puis, il y eut des accès de toux et le moment vint où il fallut le laisser seul. [1] »

A Mlle de Rozières, Chopin écrit :

Ma sœur et Jedrzejewicz et ma nièce sont avec moi depuis cinq jours. Je suis bien fatigué. Eux aussi. Je vous souhaite autant de bonheur que j'ai dans ce moment avec un peu plus de santé, car je suis plus faible que jamais.

Dans la lettre suivante du 2 juillet 1849, adressée à Grzymala, Chopin laisse voir que malgré son affligeant état il a conservé de l'humour :

... Je ne crache plus le sang depuis avant-hier — mes jambes ont désenflé — seulement je me sens encore faible et paresseux, je ne peux marcher — j'étouffe...

Je t'écris pour la troisième fois à l'adresse de Mme Louise, depuis que je n'ai plus ta garde-malade Je ne sais que faire pour la remercier...

1. Traduction de M. Paul Cazin.

Porte-toi bien — soigne-toi et ne te laisse pas faire — moi aussi je me défends comme je peux — mais il paraît qu'il me manquera la force nécessaire. Mme Matuszewska qui était chez la princesse Rose (et que m'avait envoyée la princesse Anne pour que je ne reste pas seul la nuit) m'a dit que « Jésus fera en sorte que cela change » et qu'un rayon de miel saupoudré de farine aiderait peut-être.

Chopin découvre et avoue que le célèbre Cruveilhier, professeur d'anatomie pathologique à la Faculté de Médecine, venu en consultation, le regarde comme phtisique. Et Grzymala reçoit cette autre lettre le 10 juillet :

Je me sens très faible, mon âme. J'ai demandé conseil hier à Cruveilhier qui ne m'a rien ordonné mais recommandé de me tenir au calme. Il m'a déclaré que si l'homéopathie m'a fait du bien du temps de Molin, c'est parce qu'il ne m'accablait pas de médicaments et qu'il laissait faire la nature. Mais je constate aussi qu'il me tient pour un phtisique car il m'a ordonné de prendre une cuillerée à café d'une mixture avec du lichen... Je joue de moins en moins; je ne peux rien écrire.

En août et en septembre, Chopin écrit deux fois en exposant sa pauvre situation de grabataire, à son camarade d'enfance Titus Woyciechowski, désireux de le voir et arrêté en Belgique par l'impossibilité d'obtenir un passeport pour entrer en France :

20 août 1849.

Il faut que je sois bien faible pour ne pouvoir bouger de Paris alors que tu arrives à Ostende... Les médecins ne me permettent aucun voyage. Je bois dans ma chambre de l'eau des Pyrénées, mais ta présence serait pour moi plus précieuse que tous les remèdes.

Le 12 septembre :

Je n'ai pas eu assez de temps jusqu'à présent pour obtenir que l'on autorisât ton arrivée ici; je ne pouvais faire moi-même les démarches nécessaires, étant couché la moitié de la journée... Je voulais déjà me lancer en chemin de fer jusqu'à Valenciennes pour t'embrasser, mais je n'ai même pas pu, il y a quelques jours, arriver jusqu'à Ville d'Avray près de Versailles, chez ma filleule, les médecins m'interdisent de quitter Paris. C'est pourquoi ils ne me laissent même pas partir, pour l'hiver, vers un climat plus chaud. C'est de ma faute puisque je suis malade, sinon je t'aurais bien rencontré quelque part en Belgique.

Les médecins abandonnent le malade, ils viennent seulement se pencher sur lui pour le réconforter; ils n'ont même plus les moyens de le soulager. Une consultation réunit au chevet de Chopin trois sommités médicales, les docteurs Louis, le plus réputé des phtisiologues, Cruveilhier et Blache. Ils concluent par des conseils... d'hygiène et de climatothérapie! Ils savent que leurs prescriptions sont désormais inutiles.

Chopin écrit à Franchomme le 17 septembre 1849 :

... Je suis plutôt moins bien que mieux. MM. Cruveilhier, Louis et Blache ont décidé dans une consultation que je ne devais pas entreprendre de voyage maintenant, seulement me loger au midi et rester à Paris...

Sur un des derniers écrits de Chopin nous lisons :

Je bois de l'eau de Bonnes. (Eaux-Bonnes)... Je halète, je tousse et je suis tout engourdi...

Nous terminerons ce « fichier » médical par deux témoignages des tourments supportés par l'illustre artiste dans ses derniers mois de vie et de la fière énergie qu'il ne cessa pas de montrer.

« Sa faiblesse et ses douleurs étaient devenues telles, dit Berlioz [1], qu'il ne pouvait plus ni se faire entendre sur le piano, ni composer; la moindre conversation même le fatiguait d'une manière alarmante. Il cherchait, en général, à se faire comprendre, autant que possible par signes. De là l'espèce d'isolement dans lequel il a voulu passer les derniers mois de sa vie... »

L'abbé Alexandre Jelowicki écrit dans une lettre le 21 octobre 1849 :

1. Berlioz. Célèbre compositeur et critique musical français (1803-1869).

Le docteur Cruveilhier me mande d'urgence le 12 octobre au soir, en me faisant connaître qu'il ne répond pas de la nuit pour Chopin... Le lendemain son agonie commença, elle dura quatre jours et quatre nuits... Il ne lui restait presque plus de souffle... il ne se plaignait pas, il n'avait plus sa présence d'esprit...

Un ami français de Chopin, Charles Gavard [1], précise encore ses dernières heures :

« Le 16 octobre au soir, deux médecins l'examinèrent. L'un d'eux, le docteur Cruveilhier prit une lumière, la tint devant le visage de Chopin, qui était devenu blanc de suffocation, et nous fit remarquer que les sens avaient cessé d'exister. Mais quand il demanda à Chopin s'il souffrait, nous entendîmes encore distinctement la réponse: « Plus ».

Frédéric Chopin mourait le 17 octobre à deux heures du matin, âgé de trente-neuf ans

1. Chopin dédia sa *Berceuse* à la sœur de Charles Gavard.
Laure Disière, W. Karénine, M. Danysz, sont les traducteurs des principaux fragments des lettres écrites en polonais par Chopin.

LA THÉRAPEUTIQUE ET LE DIAGNOSTIC

Plus de trente médecins ont soigné Frédéric Chopin de sa naissance à son trépas. Il en nomme vingt et un dans ses lettres, entre sa seizième année et sa trente-neuvième et dernière. Pendant qu'il habite à Varsovie, il mentionne les docteurs Rœmer et Malcz. A Vienne, il recourt au docteur Hube; à Majorque, trois ou quatre médecins, un autre à Barcelone, le docteur Cauvières à Marseille, le docteur Papet à Nohant; à Paris, nous relevons les noms de Blache, Cruveilhier, Frenkel, Koreff, Louis, Matuszynski, Molin, Raciborski, Roth, Simon; en Angleterre, ce sont : Sir James Clarke, Lyszczynski, Mallan. Plusieurs sont célèbres, d'autres sont réputés, Louis et Clarke sont parmi les plus fameux phtisiologues du temps. Si nous présumons le nombre des médecins non cités et ceux qui

traitèrent Chopin en Pologne pendant vingt ans, le chiffre de trente est assurément dépassé. Chopin fit constamment appel à toutes les ressources de la science médicale dont il ne pouvait s'abstenir, passant des homéopathes qui étaient en vogue, aux allopathes, appelant à la fois trois praticiens en renom, Cruveilhier, Louis et Blache, auprès de son lit, acceptant les conseils et les remèdes de tous ceux que des amis lui recommandaient. Sa brève existence s'écoula dans une pénible lutte contre la mort. Il endura ses maux avec un persistant courage, s'efforçant de montrer un visage ferme, ne cessant point de couvrir son amertume et sa douleur secrète par une ironie et un rire assurés.

★

L'examen médical de la vie de Frédéric Chopin accompagne exactement l'histoire de la tuberculose et de sa médication pendant les cinquante premières années du XIXe siècle,

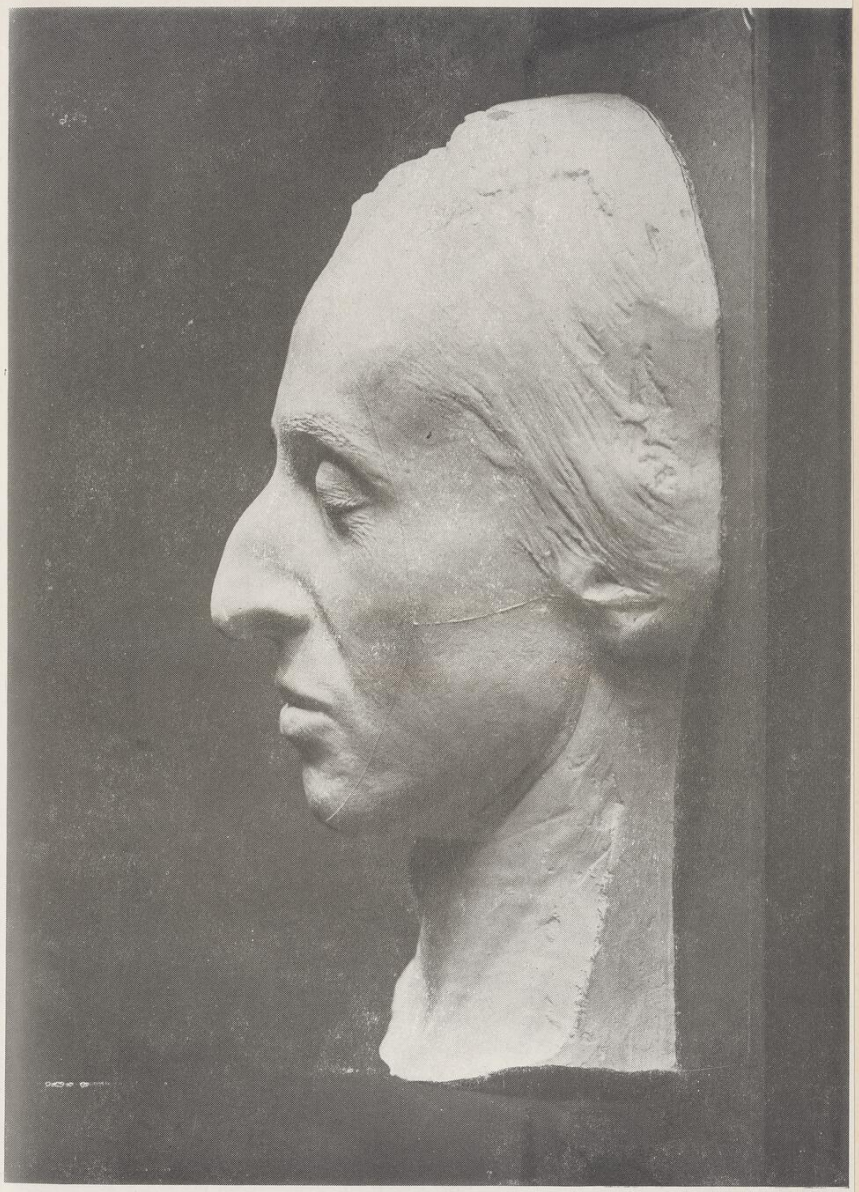

Photo Schmitt *Manchester*

MASQUE MORTUAIRE DE FRÉDÉRIC CHOPIN.

nous le disons tout de suite. L'illustre musicien se trouve dans une période où deux doctrines médicales en phtisiothérapie, l'une finissante, l'autre à son début, se mêlent et s'opposent longtemps. De leurs adeptes il subit tour à tour les prescriptions.

La majorité des médecins suivent les préceptes de la médecine physiologique fondée par l'Écossais Jean Brown vers 1788 et représentée par Rasori en Italie et Broussais en France. La médication est révulsive et antiphlogistique, vésicatoires, cautères, moxas, sont prodigués aux poitrinaires. Broussais, chef d'école, vante avec chaleur les bienfaits de la saignée avec laquelle il va réduire « l'inflammation, rétablir l'équilibre dans la circulation, résoudre les engorgements. » « Les phlogoses pulmonaires, écrit-il, sont de toutes les maladies celles qui ont le plus besoin de ce remède héroïque, mais il ne saura être véritablement curatif que dans le commencement et avant qu'il existe des tubercules ».

Cette opération tant prônée se complète par la médication vomitive, l'émétique, l'ipéca, par l'utilisation du kermès, de l'opium, du quinquina, des cordiaux. Les eaux minérales sulfureuses comme celles d'Eaux-Bonnes sont en faveur. Les médicaments restent peu employés et les disciples de Broussais sont partisans de la diète. Après avoir été épuisé par les saignées, le malade est débilité par une nourriture insuffisante.

A l'encontre de Broussais, Bayle et Laënnec, créateurs de l'école anatomopathologique, n'admettent point l'action curative de la saignée et l'emploient seulement contre l'hémoptysie, Louis en fait usage pour combattre les douleurs pleurétiques et la dyspnée, Piorry [1] ne la rejette nullement.

James Clarke qui se penche sur Chopin à Londres ne s'est pas détaché complètement de l'école rasorienne et préconise l'émétique

1. Broussais (1772-1838); Bayle (1774-1816); Laënnec (1781-1826); Louis (1787-1872); Piorry (1794-1879).

pour libérer les muqueuses supposées les premières envahies de tubercules. Son vomitif préféré est le sulfate de cuivre. Il croit aux bons effets de l'air marin, des bains sulfureux et il envoie aussi ses phtisiques aux stations thermales d'Ems, de Carlsbad, de Cheltenham, de Leamington.

L'échec de toutes ces méthodes de traitements ramène les essais de médicaments nouveaux. La digitale, l'aconit napel sont ordonnés. En 1833, la créosote provoque de vives polémiques. Certains associent le sulfate de quinine et la digitale dont Louis et Andral n'obtiennent aucun succès [1]. En 1840, Trousseau remet en usage les arsenicaux. Le fer est employé sous forme de proto-iodure. Louis n'en constate pas de bons effets et un autre médecin de Chopin, le docteur Blache, publie dans le *Bulletin de Thérapeutique* de 1846, un article sur le *Danger des prépa-*

1. M. Piéry et J. Roshem : *Histoire de la Tuberculose.* Paris, 1931.

rations ferrugineuses chez les tuberculeux. Après les médicaments aux vertus peu sensibles, le repos, les stations hivernales pour éviter toute action irritante sur les voies respiratoires, la suralimentation, entrent dans les prescriptions nouvelles. Pendant trente ans Frédéric Chopin est un « sujet » d'expérimentation pour toutes ces thérapeutiques et quand ses derniers médecins le verront à la porte du tombeau et ne lui, conseilleront plus que le repos, il répondra, complètement épuisé et avec une expression amère : « Le repos ? Je l'aurai un jour, sans vous. »

★

Frédéric Chopin fut-il parfaitement soigné? Ses médecins avaient-ils intelligence et compétence? La réponse est nettement affirmative. Tout ce que la science pouvait offrir de moyens thérapeutiques fut employé pour le

jeune artiste. Il eut plus de dix médecins à Paris. Nous trouvons trois homéopathes : le docteur Molin, né à Annecy en 1797, était un praticien estimé, George Sand le consultait et Chopin se trouvait soulagé par ses ordonnances; le docteur Roth avait traduit plusieurs livres médicaux dus à des homéopathes allemands; le docteur Léon Simon possédait une réputation considérable. S'il est vrai que Koreff, docteur en médecine de l'Université de Berlin, autorisé à exercer en France, montrait surtout du savoir-faire, Blache, médecin de l'hôpital Cochin, était connu pour la sûreté de ses diagnostics.

Deux médecins polonais traitèrent le compositeur des *Études*, ce furent son camarade et ami Jean Matuszynski et Raciborski. Ce dernier faisait des saignées en 1842 au docteur Matuszynski succombant à la tuberculose. Raciborski, reçu docteur en médecine à Paris en 1834, était « un homme perspicace, érudit, un observateur sagace et scrupu-

leux »[1], plusieurs fois lauréat de l'Académie de Médecine. Il avait déjà publié en 1835, un *Nouveau manuel complet d'auscultation et de percussion.*

Deux célébrités médicales furent de même appelées auprès de Chopin, l'une était le docteur Louis, membre de l'Académie de Médecine, médecin de l'Hôtel-Dieu et qui a laissé un grand nom dans l'histoire de la tuberculose; l'autre, Jean Cruveilhier[2], membre de l'Académie de Médecine, professeur à la Faculté, médecin de l'hôpital de la Charité, avait acquis une juste renommée avec son importante *Anatomie pathologique du corps humain*, publiée de 1829 à 1840. Le docteur Cruveilhier assista Chopin à ses derniers moments et pratiqua une autopsie partielle de son corps dont il retira le cœur. Malheureusement il ne laissa aucune observation sur l'examen que cette opération lui permettait.

1. C. Sachaile : *Les médecins de Paris jugés par leurs œuvres.* Paris, 1845.
2. Jean Cruveilhier (1791-1874).

Il n'existe donc pas un seul document relatif à l'ouverture du corps de Chopin car le procès-verbal du commissaire de police dut disparaître dans l'incendie des archives de la Préfecture de Police sous la Commune.

★

Il est maintenant d'une évidence absolue que les trente ou quarante médecins appelés par Chopin le jugèrent tuberculeux. Tous les soins, tous les remèdes, et jusqu'aux réticences des hommes consultés, sont ceux qui étaient destinés aux phtisiques.

L'enfant de quatorze ans est envoyé aux eaux de Reinertz, il fait une cure de petit lait, traitement appliqué aux poitrinaires en Allemagne vers 1860, à Rehburg, à Baden-Baden, à Ischl, et en Suisse. A seize ans, l'adolescent absorbe des « boissons émétiques », il est alimenté avec des flocons d'avoine, il commence à souffrir de ces névralgies faciales fréquentes

chez les anémiques et les psychasthéniques. Il endurera toute sa vie ces crises de névralgie pendant lesquelles il se plaint d'avoir la tête et les ganglions du cou enflés. Les médecins de Varsovie ont traité Chopin en prétuberculeux.

Installé à Paris, l'adolescent ingurgite sans cesse de l'eau gommeuse. Il a vingt-huit ans quand les médecins de Palma veulent le soigner comme un phtisique par les saignées, les vésicatoires, la diète. Et de cette époque jusqu'à sa mort il subira toutes les médications de la phtisiothérapie, vésicatoires, opiacés, quinquina, gelée de lichen, eaux minérales sulfureuses. En lisant une ordonnance de Laënnec écrite en 1823 pour un phtisique, on s'aperçoit qu'elle est appliquée à la lettre par Chopin. Laënnec conseille de « changer d'air, de se rendre dans le Midi et de voyager en suivant les côtes de la Méditerranée, de porter de la flanelle sur la peau, de faire des frictions avec une laine chaude imprégnée de la vapeur

du benjoin calciné, de se promener en voiture, d'user de boissons douces, eau de gomme, bouillon de poulet, et de la gelée de lichen. » Chopin eut l'intention de se rendre dans le Midi, il portait « trois flanelles », dit-il dans une lettre, il ne se bornait pas aux frictions car il eut un masseur, il se promenait en voiture au Bois de Boulogne, il absorbait de l'eau de gomme, de la gelée de lichen, et nous savons que son élève Jane Stirling lui envoyait des pots de bouillon scellés d'un cachet. Pauvres et inutiles médications, pouvons-nous penser aujourd'hui.

★

George Sand ayant attribué à une simple affection du pharynx les crises de toux et de suffocation de « son malade ordinaire », Chopin acceptant lui-même cette explication non alarmante, le docteur Papet la confirmant par ignorance ou pour cacher l'impossibilité d'une

guérison, quelques personnes ont prononcé le diagnostic de phtisie laryngée. Il est difficile d'adopter cette opinion parce que Chopin ayant eu recours aux meilleurs médecins, aux phtisiologues les plus renommés, il n'appela pas le thérapeute très connu par ses travaux sur la tuberculose du larynx, Trousseau, professeur à la Faculté et médecin de l'hôpital Necker. En 1837, Trousseau avait obtenu le grand prix de l'Académie de Médecine sur la phtisie laryngée et publiait la même année avec Belloc, son *Traité pratique de la phtisie laryngée, de la laryngite chronique, et des maladies de la voix.* Aux moyens habituellement employés contre cette maladie, repos de l'organe, antiphlogistiques, révulsifs, narcotiques, Trousseau et Belloc substituaient une médication topique directe « comme le nitrate d'argent dissous dans l'eau distillée, ou mêlé à du sucre sous forme pulvérulente, de l'alun en solution ou pulvérulent, du calomel mêlé à du sucre. » Les médecins traitants ne pouvaient ignorer l'emploi de ces agents médicinaux dans la phtisie laryngée et ils ne les jugèrent nullement indiqués pour Chopin [1].

Nous ne pouvons passer sous silence la vague déclaration contenue dans les réponses à un questionnaire adressé par Liszt à la sœur aînée de Chopin moins d'un mois après son décès. Ce document est entièrement recopié par Jane Stirling et elle semble avoir été chargée de sa rédaction. La onzième question est ainsi formulée : « De quelle année, date sa maladie de poitrine? » La réponse dit : « L'autopsie n'a rien révélé sur le principe de sa mort. La poitrine a paru être moins compromise que le cœur. »

Plutôt qu'un renseignement volontairement nébuleux de Cruveilhier et rapporté, nous discernons le désir de la famille du défunt de ne pas paraître contaminée par la tuberculose. Il n'en est pas moins sûr que

1. A trente ans, Chopin pesait, tout habillé, quatre-vingt-dix-sept livres.

l'œdème des membres inférieurs, très apparent chez Chopin dans les derniers mois de son existence, sans être le symptôme d'une maladie organique, marque une lésion du cœur dépendante d'une tuberculose arrivant à sa phase dernière.

Il est donc permis de reconnaître chez Frédéric Chopin — indépendamment d'états psychiques spéciaux — de l'atonie musculaire, de l'asthénie[1], une anémie extrême avec ochrodermie[2], une hypothermie presque constante, du névralgisme facial. Il a succombé à une tuberculose pulmonaire fibreuse chronique, dont il est impossible de préciser le siège, suivie d'une affection cardiopathique fréquente au cours de la première maladie.

Frédéric Chopin n'eut point d'euphorie pour adoucir ses ultimes heures. Avant d'agoniser, percevant davantage le froid dont

1. Asthénie : Dépression de l'état général entraînant à sa suite des insuffisances fonctionnelles multiples.
2. Ochrodermie : Pâleur de la peau.

l'anémie avait depuis si longtemps enserré son corps, il put comprendre que son cerveau embrasé par le génie de la musique et par l'amour n'avait connu que des solitudes glacées où la maladie et la souffrance l'avaient transporté. Il a dû mourir avec ce désespoir de l'homme supérieur qui sent toujours en lui un immense vide et une infinie détresse quand le désir le plus indispensable à sa vie n'a pas mis dans son âme une seule joie enivrante.

PSYCHOPHYSIOLOGIE
DE GEORGE SAND ET DE CHOPIN

Nous ne jugerons pas les rapports de George Sand et de Chopin selon la norme habituelle, c'est-à-dire par l'intermédiaire des impressions et des idées communes. Nous voulons connaître chez certains sujets qui surpassent la règle des êtres, les causes physiologiques et pathologiques génératrices de cet état distinct. Il importe d'étudier un homme suivant la méthode anatomo-clinique susceptible de révéler certaines incitations de sa conduite particulière ou la causalité d'une faculté transcendante. Il est extrêmement profitable et intéressant de regarder tout d'abord un homme comme une pièce anatomique vivante, mue et animée par mille actions internes, agissante par le mouvement des myriades d'éléments qui la composent et dont le désordre ou la singularité de quelque partie suscitent ses propres distinctions ou anomalies.

Nous redisons que George Sand et Chopin sont deux personnalités anormales, non seulement par le génie qui les sépare de la foule des individus, ils sont encore anormaux dans leur constitution : anormalité congénitale chez l'écrivain, acquise chez le compositeur; une partie de leur vie en est perturbée. Chez Frédéric Chopin il y a une déchéance organique. Il est un voluptueux, mais il est un chaste, par timidité et délicatesse dans son adolescence, par déficience physiologique dans son âge viril. George Sand est affectée d'une faiblesse relevant de la gynécologie et complètement antagonique d'une cérébralité en feu, assaillie constamment par une tempête d'idées voluptueuses.

Le critique dramatique Adolphe Brisson ayant interrogé Mme Solange Clésinger, fille de George Sand, sur le tempérament de sa mère, obtint cette réponse : « George Sand était d'imagination brûlante et de tempérament froid. » En se dépeignant dans le personnage de *Lélia*[1], elle est assez démonstrative pour le médecin quand elle avoue : « Le désir chez moi était une ardeur de l'âme qui paralysait la puissance des sens avant de l'avoir éveillée; c'était une fureur sauvage qui s'emparait de mon cerveau et qui s'y concentrait exclusivement. Mon sang se glaçait, impuissant et pauvre, durant l'essor immense de ma volonté. Alors, il eût fallu mourir. »

George Sand écrivait à son ami François Rollinat en lui annonçant le prochain envoi de *Lélia* : « Tu iras au moyen de ce livre jusqu'au fond de mon âme. » Racontant et commentant son dernier exploit avec Mérimée, selon sa dommageable habitude de faire parade de ses amours, elle confiait à Sainte-Beuve : « Je n'ai pas d'idée enthousiaste sur l'amitié; je n'en ai pas même sur l'amour, seulement, je me crois incapable d'amour

1. *Lélia*. Edition de 1833, tome II, p. 25. George Sand remania son roman en 1839.

désormais, et capable d'amitié... Pendant huit jours, je crus qu'il avait le secret du bonheur, qu'il me l'apprendrait... Je ne me convainquis pas assez d'une chose, c'est que j'étais absolument et complètement *Lélia*. Je voulus me persuader que non; j'espérais pouvoir abjurer ce rôle froid et odieux. »

Nous prendrons encore dans *Lélia* cette sorte d'observation pathologique sur George Sand par elle-même : « Je n'étais, je ne pouvais être en amour l'égale de personne. La froideur de mes sens me plaçait au-dessous des plus abjectes femmes, l'exaltation de mes pensées m'élevait au-dessus des hommes les plus passionnés. J'aimais par besoin, par nécessité; mais, ne goûtant pas les joies que je donnais, je ne pouvais m'attacher par aucun sentiment réel, par aucune reconnaissance fondée, à l'objet de mes sacrifices. Ce désir effréné de bonheur que je poursuivais en lui, et qu'aucune jouissance humaine ne pouvait assouvir, était une torture éternelle et

profonde. Si l'enthousiasme de l'esprit n'eût détruit en moi les salutaires calculs de l'égoïsme, je n'aurais jamais pu aimer... »

Au lieu de trouver incongru et inutile la mise en évidence de cette infirmité, nous jugeons qu'elle nous apporte une saine compréhension des actes capitaux d'une femme de génie et une importante excuse à ses mœurs déréglées. Elle cède à un affolement, elle est contrainte d'obéir à une obsession qui l'entraîne avec une force écrasante. Il en résulte pour elle un nouveau besoin, une appétence furieuse de se dépenser de toutes manières sous les impulsions d'une âme vibrante, d'une complexion robuste, d'un cerveau incandescent et en perpétuelle conception. « J'avais de la tendresse et le besoin impérieux d'exercer cet instinct-là. Il me fallait chérir ou mourir », écrit George Sand dans son *Histoire de ma Vie*. Elle fut plus torturée qu'un animal empêché de répondre aux exigences brutales de sa nature.

L'anormalité du tempérament de George Sand, d'une fraction de son organisme, ainsi éclairée, nous découvrons pourquoi elle présentait « ce composé de qualités et de vices », comme le déclare Delacroix dans son *Journal*. Avec Chopin, la châtelaine de Nohant fut toute vertu, devant ce grand génie au corps débilité elle n'eut plus qu'une attitude de mère, qu'une pitié et une fraternité de Samaritain [1]. Elle tint cet office pendant huit ans. Quelques personnes comprenant aujourd'hui son rôle tutélaire seraient prêtes à la blâmer d'avoir abandonné Chopin au déclin de sa vie. La bonté aurait été remplacée par l'inhumanité. Cette appréciation est trop légère. Il n'y eut point de méchanceté dans leur séparation, elle fut amenée par des situations incompatibles. En face de ce qui devenait incommodant Chopin se fâchait, George

1. L. Vincent. *George Sand et l'Amour*. Paris. Champion. 1917. — Dans ce livre faisant suite à une thèse de doctorat, Mme Louise Vincent a magistralement démontré le trouble de la chose génésique chez George Sand et ses conséquences.

Sand était cassante. Elle écrit à propos d'une banale affaire domestique : « Chopin ne conçoit pas qu'on ne supporte pas toute la vie ce qu'on a supporté vingt ans. Je dis moi, que c'est parce qu'on l'a supporté vingt ans qu'on a besoin de s'en reposer. » Et George Sand ne barguignait pas dans les ruptures; elle jetait rondement à la porte les amants qui ne lui convenaient plus; son art et son travail primaient tout et la consolaient vite de tous les tourments. Au fait, la désunion entre la femme de lettres et le musicien était normale et ne pouvait surprendre; l'homme seul en souffrit certainement, sans l'avouer. Il lui eût été nécessaire d'avoir pour le soigner, pour lui ôter bien des soucis, pour le protéger par une affection sûre, pour préparer la tranquillité, la sérénité de ses derniers jours, la femme maternelle, méthodique, secourable, habile dans les soins aux malades et consolatrice. Il eût été beau pour la mémoire de George Sand qu'elle finît sa mission en sou-

tenant jusqu'à son agonie le grand génie dévasté dans son organisme, qu'elle demeurât auprès de celui qui était seul, comme une mère venue pour appuyer une dernière fois sur sa poitrine la tête chérie d'un fils s'écroulant dans la mort.

★

La musique fut pour Frédéric Chopin la seule manifestation sincère et absolue de son affectivité. Il avait dans son habitus une fragilité impressionnante et dans sa conduite la retenue d'une femme. Il jouait du piano avec délicatesse et une faible sonorité, hormis des instants très épars, par suite d'atonie musculaire; il aimait cette manière douce de jouer et la défendait en conséquence de sa chétive constitution. Le pianiste obtenait quand même de puissants effets par un prodigieux raffinement de contrastes et une expression émouvante. Il a mené une existence sage de jeune femme malade et s'il

n'avait par goût et par disposition physique vécu ses jours avec d'infinies précautions, à vingt-cinq ans il serait mort en laissant un œuvre inachevé.

Par la connaissance de ses compositions, toutes d'un art idéal, par les opinions des admirateurs qui le connurent et nous instruisent, la majorité des lettres de Chopin considérées comme une équivalence de ses propos quotidiens, nous déçoivent. Quand il parle de la vie sociale et de ses propres agissements, la maladie le maintient à rez de terre. Il lâche de temps en temps quelques violences grossières, sa colère lui fait prendre de rares fois le vocabulaire d'un sabreur ou d'un rustaud, et c'est pour jouer à l'homme fort. Il nous rappelle le bambin lançant un juron ou une gravelure qu'il ne comprend pas. Nous ne pourrons jamais concevoir Chopin criant et insultant comme un ilote ivre. Devant deux ou trois amis d'enfance et autant d'élèves, il a des accès d'exaspérations brutales; en pré-

sence de femmes il se contient, et fâché, il suffoque de colère rentrée parce qu'il est d'habitude souverainement poli et réservé. Parfois il en vient à l'emploi des mots crus ou injurieux, comme s'ils étaient l'attestation d'une révolte contre sa faiblesse physique et une démonstration volontaire et vigoureuse de son énergie cachée. Ses fureurs d'homme souffreteux étaient effrayantes, mais ses contemporains ne connurent guère ce Chopin exceptionnel qui se découvrait dans certaines explosions de l'intimité. Ses sensations restent dissimulées, isolées par la puissance cérébrale dans une région supérieure de l'entendement et elles atteignent chez lui le paroxysme dans tous les efforts créateurs. Chacune de ses œuvres est marquée du sceau de l'amour, elle naît de la passion du cœur, elle est construite par la plus belle et la plus vigoureuse intelligence musicale. Chopin a le cerveau et le corps toujours en opposition et en lutte; la domination de l'un et la faiblesse de l'autre

sont en constants combats générateurs de blessures morales. L'artiste ne cesse de souffrir que dans les hauts refuges de son art, seul avec son esprit et son imagination.

★

Frédéric Chopin présente une forme d'égoïsme particulier à beaucoup de puissants créateurs intellectuels. Il ne recherche pas autrui car il se suffit à lui-même, il possède tous les principes constitutifs pour vivre intérieurement isolé, étant davantage nanti d'impressions que l'homme le plus entouré par ses semblables. L'âme du monde l'habite et se joint à ses rêves. Son génie l'absorbe et ce qui est en dehors de la conception et de l'édification de l'œuvre l'intéresse secondairement et le touche à peine. En cela George Sand est la pareille de Chopin. Dans l'ordre spirituel ils sont chacun maîtres d'eux-mêmes et inconquis l'un par l'autre. Ils se prêtent mutuellement à leurs désirs, ils échangent

des plaisirs, ils partagent des souffrances, mais jamais ils ne se livrent. Chopin ne possède pas George Sand et elle ne l'occupe pas entièrement. Leur génie est le seul conquérant qu'ils connaissent, auquel ils se donnent et qui les comble de bonheur.

La maladie et l'adynamie physique de Chopin, adverses de sa force cérébrale, l'astreignent à maintes attitudes fausses. Il s'emporte, il déblatère contre des amis ou des relations et ensuite il les louange. Le ton de ses rares lettres à George Sand est d'un père noble et à demi glacé, ayant même oublié le mot : amour. Il affecte une souveraine indifférence en apprenant le mariage de la première jeune fille qu'il a aimée et aime toujours. Il montre une pensée sereine pour écrire à la mère de sa fiancée perdue, mais en même temps il réunit ses lettres et écrit sur l'enveloppe : « Moja biéda », Ma misère! Il est flatté de l'admiration des femmes et gêné par leur adoration. Il les tient à distance, sans

exception, ou les écarte par un gémissement. Aucune n'a dû effleurer seulement son front d'une caresse. Sa distinction, son élégance, le charme de sa personne, ses formes fluettes, sa douceur ordinaire, ses œuvres transcendantes, sa merveilleuse exécution de pianiste, la supériorité qui rayonne de lui, imposent et captivent; il est environné des plus chaudes tendresses contenues, mais il aime beaucoup moins et il n'aime pas le but charnel de la passion amoureuse.

Un an après la mort de Chopin, sa sœur aînée recevait dans une lettre ce jugement de Jane Stirling : « ... *Il* avait une si noble idée de ce que la femme devrait être, bien souvent il m'en parlait et je voudrais profiter de ses paroles. J'ai rencontré, en Angleterre, des personnes qui l'appréciaient et m'affirmaient n'avoir jamais vu un homme avec de si hautes aspirations. » Chaque jour passé de sa vie, la pensée de Chopin s'éloignait davantage des matérialités de l'amour et en écartait

les admiratrices qui auraient pu y songer auprès de lui. Il ne sentait pas le pouvoir radiant d'un sang généreux et son esprit détaché de la matière ne trouvait plus de plaisirs qu'aux voluptés surnaturelles de la musique associée aux magnificences de ses créations imaginaires. Son âme flamboyait sur une cime inaccessible et solitaire.

★

Par sa morbidité et la pauvreté de fonctions physiologiques, par la sublime poésie de son génie, l'affectivité de Chopin n'a d'émotion profonde que pour des causes indépendantes de réflexes sensuels. L'amour devient un sentiment épuré, sans rapport avec la source génitale. Il est une émanation de son âme, une exclusive impulsion de son cœur. Il aime par-dessus tout sa mère, puis son père, ses sœurs, son pays; il aime platoniquement une élève du Conservatoire de Varsovie; il aime sa fiancée lointaine avec piété et candeur. Ce

sont de chastes amours provoquant dans son sensorium une vibrance inouïe dont son art est illuminé. Il aimera George Sand avec une reconnaissance d'enfant malade et l'admiration offerte à une individualité extraordinaire. L'anémie, la tuberculose et l'asthénie conjuguées lui confèrent un aspect fragile et doux, des façons d'une discrétion rigoureuse qui expliquent ces mots d'amis le définissant: « un ami angélique; il était pur comme une larme. » C'est bien son portrait que nous trouvons dans cette description du prince Karol par George Sand : «... C'était une adorable nature d'esprit que la sienne. Doux, sensible, exquis en toutes choses, il avait à quinze ans toutes les grâces de l'adolescence réunies à la gravité de l'âge mûr. Il resta délicat de corps comme d'esprit. Mais cette absence de développement musculaire lui valut de conserver une beauté charmante, une physionomie exceptionnelle qui n'avait, pour ainsi dire, ni âge ni sexe. Ce n'était point l'air

mâle et hardi d'un descendant de cette race d'antiques magnats, qui ne savaient que boire, chasser et guerroyer; ce n'était point non plus la gentillesse efféminée d'un chérubin couleur de rose. C'était quelque chose comme ces créatures idéales, que la poésie du moyen-âge faisait servir à l'ornement des temples chrétiens; un ange, beau de visage, comme une grande femme triste, pur et svelte de forme, comme un jeune dieu de l'Olympe, et pour couronner cet assemblage, une expression à la fois tendre et sévère, chaste et passionnée. C'était là le fond de son être. Rien n'était plus pur et plus exalté en même temps que ses pensées; rien n'était plus tenace, plus exclusif et plus minutieusement dévoué que ses affections...

« Il ne comprenait que ce qui était identique à lui-même, sa mère dont il était un reflet pur et brillant... et enfin une chimère de femme qu'il créait à son image et qu'il aimait dans l'avenir sans la connaître...

« Il était extérieurement si affectueux, par suite de sa bonne éducation et de sa grâce naturelle, qu'il avait le don de plaire, même à ceux qui ne le connaissaient pas. Sa ravissante figure prévenait en sa faveur; la faiblesse de sa constitution le rendait intéressant aux yeux des femmes... »

Il manque à George Sand des connaissances pour avoir une perception sûre et complète. Son jugement est juste mais n'atteint pas le tréfonds de la créature humaine. Elle explique son apparence, sa psychologie visible et sensible, son caractère, et elle ne découvre pas la matière de son organisme, le terrain germinateur. Elle n'a jamais deviné la tuberculose de Chopin ni compris les symptômes généraux de son état de maladie, elle n'a pas cru pour ses enfants à la contagiosité. Les procédés individuels, les manifestations de l'esprit lui expliquent suffisamment la personne et elle ne voit dans les souffrances et la consomption que les motifs des bouleverse-

ments de l'âme dont elle tirera toutes sortes d'analyses psychologiques. Femme, elle ignore les inclinations spécifiques de l'homme, du mâle, elle n'en sait pas les images internes et les besoins dérivant de son instinct. L'homme a des secrets de nature ensevelis en lui. George Sand n'a donc pas pu savoir la somme des maux de Chopin ni toutes leurs causes.

★

Nul potentat n'a été capable de se faire servir gratuitement et perpétuellement comme le compositeur des *Nocturnes* et c'est une nouvelle preuve du délabrement de sa santé. Elle l'empêche d'être utile à personne, de s'associer aux plaisirs de son entourage. Il a des compatriotes, des amis, des élèves empressés à ses ordres, soumis par sa grâce et son génie. Ils l'obligent sans lassitude. Les uns reçoivent ses manuscrits, négocient avec les éditeurs, les autres s'occupent de son appartement, de ses médecins, de ses remèdes,

de son tapissier, de son tailleur, et font mille commissions. Chopin commande, il harcèle même, et il est obéi sur-le-champ, tout le monde court à son intention et chacun s'estime récompensé par la joie et l'honneur de l'aider. Il semble avoir contre la vie la rancune des grands malades sevrés de ses jouissances. Il est tourmenté par une hyperesthésie consumante dès le commencement de ses relations avec George Sand. « Son esprit était écorché vif, dit-elle, le pli d'une feuille de rose, l'ombre d'une mouche le faisaient saigner. » Il est impérieux, irritable; malgré sa simplicité, son absence de prétention, il révèle un orgueil de race qui le dispose peu à la reconnaissance. Il montre presque de l'exaspération des secours qui lui sont apportés. Sa névrose complique ses troubles psycho-physiques, redouble son irrésolution habituelle, provoque des déformations de son caractère et des affaiblissements du jugement sur sa vie privée. Il ne se résout pas à cons-

tater la désaffection de George Sand et qu'elle est harassée de sa longue protection; il ne sent pas l'animosité du fils de l'écrivain, de ce fils devenu un homme et un juge. Il se mêle des affaires intimes de cette famille pour la sermonner comme s'il y avait une place de maître. Il ne saisit pas sa position d'intrus dans une maison qui n'est pas la sienne; il ne devine pas qu'il est chassé par Maurice Sand, par cet homme de vingt-quatre ans qui somme sa mère de choisir entre le départ définitif de son fils ou celui de Frédéric Chopin. Cette sommation d'un fils adoré fut accueillie par George Sand comme une délivrance.

La révolte de ce fils est logique et naturelle, cette simple réaction de l'amour filial vient d'une conscience propre, et l'erreur de conduite du grand homme est indéniable, et elle est explicable; nous le démontrerons bientôt.

La preuve de cette situation dramatique se trouve dans un aveu très digne de George

Sand livré tardivement à notre connaissance par une lettre parue le 2 juillet 1927 dans le supplément littéraire du journal *Le Figaro* [1]. Une dame inconnue de Chopin, se souvenant d'un rapport lointain et passager avec George Sand, lui écrivit en secret, sous l'influence d'un sentiment charitable, pour l'aviser que le célèbre musicien semblait toucher à sa fin. « Comme sa position le fait craindre, Madame, dit cette informatrice, s'il était au dernier terme de ses longues souffrances et que ne le sachant pas vous ne lui donniez pas la consolation d'une marque de souvenir, vous en auriez de la peine, et il finirait peut-être dans le désespoir. Je hasarde ce mot, Madame, et je vous prie d'être certaine que personne au monde ne saura que je vous l'adresse. »

La réponse de George Sand est faite de Nohant, le 18 juillet 1849, trois mois avant le décès de celui vers lequel on la priait de revenir. Nous en citons les parties significatives.

1. Documents publiés par M. Paul Fuchs.

Madame,

J'apprécie le bon sentiment qui a dicté votre démarche... Mais que puis-je faire pour le malheureux ami dont vous me parlez? Je suis forcée de vivre où je suis et, lors même que nos rapports n'eussent pas été brisés volontairement de part et d'autre, les circonstances nous eussent inévitablement séparés. Une partialité extrême pour un de mes enfants lui avait aliéné l'autre, et, selon moi, ce dernier n'avait pas tort. Les choses en étaient venues à ce point qu'il me fallait choisir entre mon fils et mon ami.

Je crois que vous eussiez fait ce que j'ai fait. Voilà le fond de l'affaire et ce qui a jeté quelque amertume et beaucoup de douleur dans notre séparation; mais un peu plus tôt ou un peu plus tard, mes séjours à Paris devaient cesser avec mes ressources, et ceux de mon ami à la campagne avec ses forces. Ce n'était plus qu'en tremblant que je le gardais aussi loin des secours des grands médecins et dans une résidence qui lui déplaisait par elle-même : il ne le cachait pas puisqu'il nous quittait dès les premiers jours de l'automne pour ne revenir que le plus tard possible au commencement de l'été.

Des soins lui avaient été longtemps utiles et ils ne lui ont pas manqué. Ils devenaient insuffisants et pires que cela, nuisibles, depuis que la paix intérieure était troublée; le meilleur médecin et en même temps le meilleur ami qu'il avait dans ce pays-ci me conseillait depuis longtemps de détendre les liens de cette amitié jusqu'à ce qu'ils ne fussent plus des liens. J'y travaillais lentement et il n'a pas tenu à moi que cela se fît sans secousse! Mais avec une organisation aussi nerveuse que la sienne, avec un caractère aussi étrange, aussi malheureux (bien que ce soit un noble caractère), il n'y a pas eu moyen et moi-même j'ai souvent perdu patience en présence d'injustices inexplicables.

Ce ne sont là ni des accusations ni des justifications, Madame, cela vous intéresserait peu, et d'ailleurs je ne me sens pas le besoin ni de me justifier de quoi que ce soit ni d'accuser inutilement.

... Ce sont les autres qui nous ont brouillés, de lui à moi il n'y avait pas même refroidissement dans l'amitié.

... Qu'il m'ait appelée auprès de lui dans les courts séjours que j'ai faits à Paris, j'y serais allée, qu'il m'ait écrit ou fait écrire un mot affectueux, j'y aurais répondu, mais maintenant désire-t-il réelle-

ment de moi un mot d'amitié, de pardon, ou d'intérêt quelconque? Je suis prête. Mais vous me dites, madame, *que personne au monde ne connaît* la démarche que vous voulez bien faire auprès de moi. Ce n'est donc ni lui, ni aucun de ses amis qui l'a provoquée, car je crois que vous ne le connaissez pas personnellement. Ne croyez pas que j'y mette la moindre fierté, la fierté est hors de propos auprès d'un malade si gravement menacé, mais je crains de lui causer en lui écrivant une émotion plus fâcheuse que salutaire. Et puis, je ne sais sous quel prétexte lui écrire, car de lui témoigner l'inquiétude que j'éprouve, ce serait éveiller la sienne sur sa propre situation. L'aller voir, c'est ce qui m'est absolument impossible en ce moment et ce qui augmenterait, je crois, tout le mal. J'ai encore l'espérance qu'il vivra, je l'ai vu tant de fois comme s'il était sur le point d'expirer que je ne désespère jamais de lui. Lors l'état de siège passé, si je pouvais être à Paris quelques jours sans être persécutée ou appréhendée, et s'il désirait me voir, je ne m'y refuserais certainement pas. Mais dans ma conscience intime, il ne le désire pas. Son affection est morte depuis longtemps et s'il se tourmente de mon souvenir, c'est parce qu'il sent quelque reproche au fond de lui-même.

S'il est possible qu'il sache que je n'ai aucun ressentiment, donnez-moi les moyens de lui en faire avoir la certitude sans risque de le faire souffrir par une émotion nouvelle.

Pardon de cette longue lettre, Madame, je ne pouvais répondre en peu de mots sur une situation aussi délicate.

Je vous remercie du secret que vous me promettez, mais il n'y a pas là de secret pour moi.

C'est toute une histoire de famille bien douloureuse, mais dont tous mes amis ont pu apprécier les souffrances, et je vous traite comme une amie avec bien peu de discrétion, vous le voyez. C'est la faute de votre obligeante sollicitude.

George Sand fait pour nous dans cette lettre une confession précieuse en disant qu'elle « avait travaillé lentement et depuis longtemps pour détendre les liens de cette amitié jusqu'à ce qu'ils ne fussent plus des liens. » Nous avions vu qu'elle avait commencé l'opération de ses voies souterraines à l'époque de la conception de *Lucrezia Floriani*; son plan était arrêté, le roman repré-

sentait la première mine qu'elle essayait de faire éclater pour blesser son ancien compagnon de voyage à Majorque. Nous n'ignorons plus aucune des causes qui eurent pour résultat de rendre cette amitié inintéressante et importune pour la femme de lettres, ni son désir de rompre une intimité contraignant l'indépendance qu'elle réclamait de nouveau. Les événements de sa vie familiale devaient seconder ses efforts vers le dénouement appelé avec impatience.

★

La psychophysiologie de Chopin nous permet donc de constater que ses comportements étaient en complète subordination de sa maladie et des affections qui l'accompagnaient.

Si nous recourons aux analyses des divers états de la mentalité de Chopin par George Sand, nous y trouvons les signes d'un timide lyrique — timidité relevant d'une défaillance

de fonctions organiques — et ceux d'une émotivité considérable. « Chopin n'était pas né exclusif dans ses affections, dit l'auteur de *Lélia*, il ne l'était que par rapport à celle qu'il exigeait; son âme impressionnable à toute beauté, à toute grâce, à tout *sourire*, se livrait avec une facilité et une spontanéité inouïes. Il est vrai qu'elle se reprenait de même : un mot maladroit, un *sourire* équivoque le désenchantant avec excès... Il était de même en amitié, s'enthousiasmant à première vue, se dégoûtant, se reprenant sans cesse, vivant d'engouements pleins de charmes pour ceux qui en étaient l'objet, et de mécontentements secrets, qui empoisonnaient ses plus chères affections... Ce n'est pas que son âme fût impuissante ou froide. Loin de là, elle était ardente et dévouée, mais non pas seulement et continuellement envers telle ou telle personne. Elle se livrait alternativement à cinq ou six affections qui se combattaient en lui et dont une primait tour à tour toutes les autres.

« Il n'était certainement pas fait pour vivre longtemps en ce monde, ce type extrême de l'artiste. Il y était dévoré par un rêve d'idéal que ne combattait aucune tolérance de philosophie ou de miséricorde à l'usage de ce monde. Il ne voulut jamais transiger avec la nature humaine. Il n'acceptait rien de la réalité. C'était là son vice et sa vertu, sa grandeur et sa misère. Implacable envers la moindre tache, il avait un enthousiasme immense pour la moindre lumière, son imagination exaltée faisant tous les frais possibles pour y voir un soleil.

« Il était donc à la fois doux et cruel d'être l'objet de sa préférence, car il vous tenait compte avec usure de la moindre clarté et vous accablait de son désenchantement au passage de la plus petite ombre... J'acceptai toute la vie de Chopin telle qu'elle se continuait en dehors de la mienne. N'ayant ni ses goûts, ni ses idées en dehors de l'art, ni ses principes politiques, ni son appréciation des

choses de fait, je n'entreprenais aucune modification de son être. Je respectais son individualité, comme je respectais celle de Delacroix et de mes autres amis engagés dans un chemin différent du mien.

« D'un autre côté, Chopin m'accordait, et je peux dire m'honorait d'un genre d'amitié qui faisait exception dans sa vie. Il était toujours le même pour moi. Il avait sans doute peu d'illusions sur mon compte, puisqu'il ne me faisait jamais redescendre dans son estime. C'est ce qui fit durer longtemps notre bonne harmonie...

« Nous ne nous sommes donc jamais adressé un reproche mutuel, sinon une seule fois, qui fut, hélas! la première et la dernière. Une affection si élevée devait se briser et non s'user dans des combats indignes d'elle...

« Mais si Chopin était avec moi le dévouement, la prévenance, la grâce, l'obligeance et la déférence en personne, il n'avait pas, pour

cela, abjuré les aspérités de son caractère envers ceux qui m'entouraient. Avec eux l'inégalité de son âme, tour à tour généreuse et fantasque, se donnait carrière, passant toujours de l'engouement à l'aversion et réciproquement. »

Chez Frédéric Chopin la richesse de sentiments n'étant point soutenue par des forces corporelles, une inquiétude foncière le tenaille et l'agite. Il a un constant besoin d'amis, de secours, et tout naturellement il se réfugie au foyer de George Sand qui lui donne la sécurité et des soins, avec la protection d'une femme entendue, éminemment serviable, renommée par son art puissant d'écrivain et forte d'une santé attrayante comme une terre fertile pendant l'été.

★

L'attraction exercée par George Sand sur Chopin résidait dans la force physique qu'elle possédait et dont il était dépourvu. Il trou-

vait dans cette femme exceptionnelle ce qui lui manquait, il s'élançait vers elle, pareil à l'enfantelet cherchant appui près de sa mère. Au prélude de leur liaison l'aimant sexuel était pauvre pour l'homme, il existait pour la femme dans une curiosité de voir ce que cachaient la timidité et la pudeur de ce frais et délicat charmeur, elle rêvait des satisfactions qu'il pourrait apporter à ses vaines recherches de volupté.

Frédéric Chopin était dans sa vingt-huitième année et un novice en amour. L'auteur de *Lélia* avait trente-quatre ans, deux enfants de dix et quinze ans, un passé rempli par un libertinage étalé au grand jour, et par conséquent une expérience accomplie des tactiques et des rites offerts à la sensualité. L'honnêteté, la pureté des intentions de l'un, la science expérimentale de l'autre, n'empêchaient pas qu'ils se fourvoyaient mutuellement de la plus prodigieuse façon en croyant s'embarquer pour Cythère. Cependant, George

Sand était préparée sans le savoir à cette aventure singulière et imprévue. Elle commençait une période de maturité, elle ressentait une lassitude de son dévergondage, de ses tentatives pour trouver le bonheur, elle voulait s'assagir. En 1835, elle avait déjà dit dans une lettre à Sainte-Beuve : «... Je voudrais donner à mes enfants une vieille mère respectable. » L'empire de la littérature l'accaparait, elle avait besoin d'employer sa formidable imagination et de gagner par un travail titanesque les moyens de soutenir son train de vie. Jusqu'à soixante-douze ans, elle accomplit sans désemparer un labeur inouï, utilisant pour ses œuvres les faits et gestes des gens qu'elle connaissait, les péripéties de son existence, la vie sociale, l'imaginaire et le réel. Quand elle connut Chopin, elle entamait la deuxième phase de sa destinée, sa jeunesse avait fui dans des bourrasques de passion, pour elle l'amour maternel prévalait sur toutes les amours, elle s'était définitivement



JEAN CRUVEILHIER.
Membre de l'Académie de Médecine.
Professeur d'anatomie pathologique à la Faculté.
Le Docteur Cruveilhier, un des derniers médecins de Chopin, fit une autopsie partielle du musicien et retira son cœur.

assurée d'une insuffisance spéciale de sa nature, elle recherchait le calme et elle subissait la contrainte de produire plus que jamais pour subvenir aux charges de sa maison. Le temps qu'elle pouvait accorder aux plaisirs de l'amour était vraiment trop minime et ses enfants faisaient des témoins impossibles. Peu lui importait donc au fond que l'amour recherché fût si vite devenu une affection de mère, une amitié d'artistes, une compassion imposant le dévouement. Elle trouvait un nouvel emploi de ses dispositions foncières et un champ d'observation pour l'écrivain. Rien n'était perdu de ce qui pouvait servir la romancière, l'auteur dramatique, l'essayiste, l'épistolière, elle puisait partout l'inspiration, l'exemple et le document. Pour se rendre compte des soucis et des travaux de George Sand dès le début de ses relations avec Frédéric Chopin, et de l'absence d'amour, au sens strict et complet du mot, au milieu de ce torrent de création litté-

raire, il faut lire certaines confidences. Le 20 août 1839, six mois après le retour du voyage à Majorque, George Sand écrivait de Nohant à Mme Marliani :

... Je n'ai pas eu la force de vous écrire trois lignes tant je suis accablée de travail et de souffrance. Mon ancien mal de foie, ou du moins des douleurs dans le flanc (que j'appelle ainsi) sont revenues avec intensité. Si vous venez me voir, je vous conterai aussi tous mes désastres d'argent et vous verrez quelle vie de cheval je suis forcée de mener au grand détriment de ma santé.

En lisant cette autre lettre envoyée de Paris le 1er juillet 1840, à son frère naturel Hippolyte Châtiron, il faut se rappeler comment George Sand travaillait avec une régularité de machine jusqu'à trois heures du matin et sans que rien pût la détourner de cette assiduité quotidienne à l'ouvrage.

Je suis toujours enchaînée ici par mon travail. J'ai entrepris une affaire qu'on m'a conseillée qui est de faire traduire un roman en anglais à mesure que je le

compose. En faisant paraître en Angleterre quinze jours avant Paris, je peux gagner à Londres autant qu'à Paris, c'est-à-dire mille francs par volume. Je ne suis pas sûre que cela réussisse aussi bien qu'on me le fait espérer. Mais enfin c'est une affaire importante à tenter et qui, en doublant le prix de mon travail, diminuerait de moitié la quantité de travail que je suis obligée de produire pour vivre avec quelque aisance. Le malheur est que je ne peux guère avancer ma besogne, je n'ai plus la facilité que j'avais autrefois, tant de contrariétés de tout genre, et d'affaires manquées, de tracas, de dilapidations inévitables m'ont mis dans la tête un fond de découragement que j'ai bien de la peine à soulever, quand il faut prendre la plume, non pour donner cours à une *inspiration poétique*, comme les bonnes gens se l'imaginent, mais pour gagner le pain de la semaine, payer le tailleur de Maurice, les maîtres de Solange, le pot-au-feu, les nippes... Tout cela est de la vile prose, et pour en sortir littérairement, pour monter à ce beau Parnasse dont nous parle Boileau, il faudrait d'autres ailes que le cri de tous les vulgaires besoins de la vie. Je ne sais si tu comprends ma souffrance, mais elle est plus grande qu'on ne pense, et j'y succomberai avant peu d'années, si cela continue.

Que j'aille à Nohant m'établir pour toute l'année, qu'y gagnerais-je? Avec le train de maison qu'on y fait, je ne dépense pas moins de mille francs par mois. C'est comme à Paris, exactement. Ajoutez à cela l'habillement de trois personnes, car mes enfants sont des personnes tout à fait, les leçons (que je prenne des maîtres au cachet ici ou des précepteurs à l'année à la campagne) et tous les imprévus de la dépense courante, il me faut, soit à la campagne, soit à la ville, tirer de mon cerveau vingt mille francs par an. C'est bien dur. Il faut bien des pages, bien des mots pour cela, aucun art ne demanderait autant de liberté d'esprit et surtout d'indépendance d'idées et de temps. Mais à quoi bon ces plaintes? Il faut marcher. Je ne te dis pas cela pour t'attrister sur mon sort, mais pour que tu comprennes que ma vie n'est pas une partie de plaisir et que je n'ai pas envie de contrecarrer tes idées d'ordre et d'arrangement à mon égard. Aussitôt que je pourrai m'envoler de ce triste Paris, où j'ai le spleen, j'irai me reposer *chez nous*. Mais il faut que j'y porte quelques mille francs, car les revenus ne m'y soutiendront guère, à ce que je vois. Il faut donc que je les gagne et je ne vis ici qu'au jour le jour depuis un an, sans pouvoir regarder en face plus de cinq minutes un pan-

vre billet de cinq cents francs... Chopin t'embrasse. Il est toujours bon comme un ange. Sans son amitié parfaite et délicate, je perdrais souvent courage...

Comment George Sand fut-elle capable de se plier pendant huit ans aux assujétissements imposés par le malade peu ordinaire qu'elle trouvait en place de l'amoureux envié et conquis avec tant de supputations et de manœuvres? Elle fut aidée et maintenue dans cette mission par des raisons morales et matérielles, par des imaginations, des influences physiques, par une sensibilité et une interprétation d'artiste et de femme. Sa vie tournait à la pondération, ses enfants contrôlaient ses actes et les commentaient, ils se transformaient en gardiens involontaires de leur mère; elle ne devait plus interrompre un travail immense. Ses ardeurs ne rencontrant pas d'équivalence, s'assoupissaient. Le faible éloigne des pensées d'Eros. Le contact d'un homme au sang appauvri, réfrigère. Elle se sentait déprimée par celui qui lui avait donné

« la sensation de coucher avec un cadavre. » Dix ans auparavant, elle avait rêvé de connaître une histoire d'amour indépendant de la sensualité, un amour dégagé des sens et emporté dans la seule adoration mentale. Ce rêve, elle l'avait écrit, et il était bien en concordance de son feu cérébral et de son impossibilité d'arriver au plus haut degré des délices recherchées. Et tout à coup, ce rêve enfermé dans la fiction s'était changé en un événement terrestre. Chopin incarnait le héros idéal qu'elle avait souhaité un jour d'aspiration trouble.

Sous le titre *De l'Amour*, la *Revue de Paris* publiait en 1895, un fragment du roman inédit de George Sand intitulé *La Marraine*[1]. Dans ces pages nous trouvons le désir de l'auteur ainsi traduit : « Je crois que l'amour tel que je l'entends doit durer autant que la vie, fait dire George Sand à sa mystérieuse

1. Le manuscrit fait partie de la collection Spœlberch de Lovenjoul, à Chantilly.

marraine. — Fort bien! vous l'unissez dans vos idées à l'amitié, et, fondant ensemble ces deux affections, vous en faites un sentiment si fort que rien dans la nature ne peut lui être comparé. Mais, hélas! c'est un beau rêve, un rêve digne de votre cerveau romanesque, de penser qu'il peut exister.

— Pourquoi pas, mon cher Lesec?

— Parce que les plaisirs de l'amour traînent après eux la satiété et que la satiété éteint l'amitié elle-même.

— Aussi, dit ma marraine vivement, l'amour dont je rêve serait chaste et pur comme le lit d'une vierge.

— Attendez, interrompit Lesec, je comprends et je vais détailler le portrait : — Il faudrait qu'il eût une âme de feu et un corps de glace... Oh! non, dit-il en se reprenant, cela sort de la nature. Il n'existe pas d'homme dont le cœur éprouve l'amour sans que les sens n'y aient aucune part; car enfin, qu'est-ce que l'amour, même comme vous l'en-

tendez? C'est une amitié si forte, si brûlante, si tendre, que le sang s'allume au seul toucher, le cœur bat à la seule approche de l'objet qui la fait naître. C'est une amitié qui réunit la tendresse du frère pour sa sœur, du père pour son enfant. Comme la mère caresse son nouveau-né, délicat et frêle objet de son amour, l'amant couvre de ses baisers la gracieuse et frêle créature qu'il chérit. Otez-lui ce désir ardent des caresses, ce besoin de presser son idole sur son cœur, il ne lui restera plus que de l'amitié. Comment donc voulez-vous que mon cerveau conçoive un homme dont je n'ai jamais vu la ressemblance? Autant vaudrait me demander comment sont faits les habitants de la lune?

— Vous avez pourtant tracé une bonne esquisse, dit la marraine, je peux vous aider à la remplir. Il faudrait qu'avec cette ardeur brûlante qui de son cœur circulerait et brûlerait encore dans la moindre de ses fibres, il faudrait qu'il fût maître de lui comme jamais

homme ne l'a été. Pour cela il faudrait que son âme connût et pénétrât si bien la mienne que de sang-froid il détestât l'idée d'une liaison coupable et qu'il eût formé une si ferme résolution de ne jamais abuser de ma confiance, que je pusse la lui accorder tout entière et dormir sur son sein avec autant de calme et d'innocence que sur celui de ma mère. Il faudrait peut-être encore que son sacrifice lui coutât quelque effort et qu'il fût forcé de combattre quelquefois. Je voudrais qu'il ne s'en fît jamais un mérite auprès de moi et qu'il me laissât le soin de reconnaître intérieurement le prix de sa victoire. Je l'en remercierais peu, car j'éloignerais de nos entretiens autant que possible toute idée de ce genre, ou, si j'en parlais, ce ne serait point la rougeur sur le front, ni avec le trouble d'un secret désir combattu par mes scrupules; ce serait avec la voix calme, avec les yeux tournés vers le ciel, avec le sentiment intérieur d'une chasteté si vraie qu'elle

se glisserait en lui et calmerait les agitations de son sang comme un baume salutaire... »

« Nous reconnaissons le langage de *Lélia* qui ne peut promettre à son amant que l'amitié et une tendresse de mère », écrit Mme L. Vincent dans son livre : *George Sand et l'Amour*. Cette rêverie d'une femme de vingt-cinq ans déçue dans la pratique de l'amour et par le mariage avec un mari buveur et butor, trouvait un accomplissement qui dépassait le programme du souhait chimérique. Longtemps elle n'en fut pas gênée. Son esprit affamé d'illusions et de réalités trouva du piquant à cette situation nouvelle. De part et d'autre les particularités physiologiques furent voilées. George Sand demeura captivée par la grâce du jeune Polonais et son génie de musicien, elle fut touchée par son étiolement et ses souffrances, elle voulut protéger ses jours. Parlant de Maurice Sand et de Chopin, elle écrit dans une lettre en 1843 : « Je vous assure que mes deux enfants mâles me manquent beaucoup. » Sans contredit, Chopin est bien compris comme son deuxième fils. Elle a une immense compassion pour l'homme affaibli et malade, et elle l'entoure de soins constants. Il n'est plus question d'amour, il n'existe qu'une tendresse profonde et l'espoir de soulager. Deux génies se sont rencontrés et appréciés dans leur souveraineté. Les joies de la spiritualité ont créé entre eux une fraternité, une conjonction de cœurs livrés aux forces de l'idéal. La musique est source majeure de ce miracle, elle soutient leurs transports. Ils se sentent au-dessus de la terre. George Sand avait entendu à Nohant, les improvisations, les interprétations de Liszt, elle suivait celles de Chopin et discernait leur sublime beauté et le privilège d'être associée à leur surhumaine éloquence; l'admiration l'inclinait vers ce magicien des harmonies avec l'offrande de son âme prête au sacrifice. La communion de leurs pensées avait alors le pur éclat de la neige frappée par le soleil.

L'organisation féminine de George Sand ne lui permettait pas de pénétrer les intimes peines de l'homme artiste, arcanes du sexe; cependant, elle entendait les rumeurs et les soulèvements de la conception et elle écoutait avec passion l'œuvre édifiée dans le secret d'une puissance intellectuelle vivant près de la sienne. «... Sa musique, dit-elle, était pleine de nuances et d'imprévu. Quelquefois, rarement, elle était bizarre, mystérieuse et tourmentée. Quoiqu'il eût horreur de ce que l'on ne comprend pas, des émotions excessives l'emportaient à son insu dans des régions connues à lui seul. J'étais peut-être pour lui un mauvais arbitre, parce qu'à force de le connaître, j'en étais venue à pouvoir m'identifier à toutes les fibres de son organisation. Pendant huit ans, en m'initiant chaque jour au secret de son inspiration ou de sa méditation, son piano me révélait les entraînements, les victoires ou les tortures de sa pensée. Je le comprenais donc comme il se comprenait

lui-même, et un juge plus étranger à lui-même l'eût forcé à être plus intelligible pour tous... »

L'amitié, la fraternité, l'admiration artistique, l'existence intime, le dévouement, le sacrifice, ne pouvaient remplacer toujours l'amour ressenti jusque dans les lointains de la chair vibrante. Le rapprochement initial était venu chez George Sand de son appétence sexuelle pour Chopin, puis son cœur s'était passionné pour l'homme délicieux et languissant. La première impulsion succomba vite contre le froid de l'indifférence, le sentiment mourut à la longue, de lassitude. Chez deux individus dissemblables par le caractère et les goûts, désaccordés dans les plaisirs, l'union sans attache matérielle ni légale, sans intérêt vital, devait fatalement cesser.

Il est juste d'affirmer maintenant que George Sand montra une persévérance admirable dans ses soins au grand malade et qu'elle lui fut suprêmement utile et bienfaisante. Chopin était lié à George Sand comme un

petit enfant à sa mère, il trouvait auprès d'elle un foyer toujours ouvert pour abriter sa désespérance et rompre son isolement. Il fut longtemps à comprendre qu'elle le renvoyait car il avait l'impression de ne plus pouvoir s'en séparer sans mourir. Il avait pris des habitudes dans cette maison étrangère et il la croyait sienne. L'homme désire naturellement la présence, le contact, d'une femme qui lui appartienne, et plus que d'autres, Chopin avait besoin de la sollicitude d'une femme. Il savait qu'un nouvel amour était irréalisable; il ne pouvait plus obtenir les attentions maternelles d'une autre femme. Séparé de George Sand, Frédéric Chopin resta seul jusqu'à sa mort, soutenant une lutte tragique avec la vie et le martyre de son corps ruiné.

« Huit années de dévouement maternel », a dit George Sand avec simplicité. Elle ne trompait personne. Elle avait noblement mis son intelligence et son cœur au service d'un génie malheureux malgré sa grandeur.

LA MORBIDITÉ DE CHOPIN ET SON ART

Les œuvres de Chopin montreront ce qu'il était.

Jane STIRLING.

Sa musique leur parlait un chaste langage.

Jules JANIN.
(*Journal des Débats*, octobre 1849).

Nul artiste n'a subi autant que Frédéric Chopin l'écrasement d'un corps continuellement malade et sans vigueur. La condition de sa vie aura été de se révolter, ou de se soumettre avec résignation, ou de s'effondrer, en des luttes de sensations et d'idées secrètes. Dans ces états intérieurs, il a trouvé l'essence de sa création musicale, son esprit fut formé et conduit par les troubles de son organisme. Il possédait à l'encontre, une fierté qui ne fléchissait pas, une énergie dont le feu se couvrait souvent de cendres, puis se ravivait et

flambait, irradiant. Aucune de ses compositions ne peut exercer une influence déprimante, et les plus proches de la douleur humaine s'y associent comme une âme consolatrice. La morbidité de Chopin agit sur sa conduite, ses idées, ses actes, elle ne contamine pas ses œuvres qui sont hautes et pures, logiques et saines, et dont la plupart rendent les sentiments les plus vivement ressentis par le cœur des hommes. Sa musique n'était pas inventée ni artificielle, elle émanait de la créature, de ses frémissements, elle était une germination de son corps appauvri et constamment battu par les agitations d'un esprit passionné. « Chacune de ses compositions a dû lui laisser beaucoup moins de jours à vivre », écrivait intuitivement Jane Carlyle, femme de l'historien anglais, après avoir entendu un concert de Chopin à Londres.

L'inspiration de l'auteur des *Ballades* est bien déterminée. Elle procède de deux puissances, elle éclot de deux germes. L'un est le

pays natal, la patrie, l'autre est l'amour idéal; aux deux, Chopin rapporte ses pensées et ses élans de chaque jour, toute sa personne gouvernée par la maladie. Dès sa jeunesse, son corps ouvert à l'anémie, à l'hyperesthésie, à la tuberculose, lui confère des façons de jouvencelle chétive, nerveuse, inquiète, secouée d'ardeurs intermittentes, emportée quelquefois en des accès de sensualité étouffée, d'affection impétueuse et pudique. Il sent la passion d'aimer des êtres et des choses qu'il ne touchera pas, et des fictions, des concepts métaphysiques, des images qu'il place aux sanctuaires de l'âme; sa mère, sa famille, une adolescente, une fiancée virginale, une patrie, une nation, un lieu d'origine. Sa débilité physique, sa névropathie et sa maladie engendrent toutes les caractéristiques de sa personnalité d'homme et d'artiste, la variabilité du caractère, la réserve du mâle, la violence des mots, la fureur des pensées inscrites dans des œuvres véhémentes, et les

contraires, les transports, et les affaissements subits, le goût du modéré en art, sa petite sonorité au piano, sa répugnance pour les grandes salles de concerts, les auditoires de foule, une prédilection pour un public restreint, les exécutions intimes dans un salon, l'interprétation musicale pour des amis réunis autour de son piano, chez lui. Il aimait en des séances privées, communier avec ses compatriotes préférés dans l'évocation du pays natal. Son camarade d'enfance, l'abbé Alexandre Jelowicki, ancien député à la Diète, en a laissé dans ses *Souvenirs* [1], cette relation probante : « J'ai connu Chopin encore enfant à Varsovie; j'ai dit aussitôt qu'il n'y en avait pas un autre comme lui dans le monde entier et j'avais bien jugé. Chopin s'éleva au-dessus de tous, il s'était dit : « Je serai un poète musicien », et il en fut ainsi. Nul ne devinera si en lui il y avait plus de

1. *Mes Souvenirs,* par Alexandre Jelowicki. 2e édition, Poznan, 1877. Extrait (p. 427) traduit par M. Denis Zaleski.

musique dans la poésie ou de poésie dans la musique. Avec cela, comme dans tout bon Polonais, tant de sentiment national que lorsqu'il s'assied à son piano, il ramène par la pensée en Pologne son auditeur polonais, il le promène à travers toute la Pologne, et il le conduit au cœur de la Pologne, à sa maison. Aussi, toutes les fois que le chagrin s'empare de mon âme, je vais trouver Chopin. Quand je le regarde, je suis plus gai, car lui aussi est triste et tous les deux nous nous consolons mutuellement dans notre tristesse. Nous nous rappelons les temps anciens et quand nous ne pouvons plus en sortir, il s'assied au piano, je souffle la bougie. Une faible lueur du feu de la cheminée joue avec l'ombre de Chopin, comme la lueur de la mémoire joue avec l'ombre du passé. Parfois le bruit lointain de la rue mugit comme la tempête, parfois il retentit comme une cascade et ensuite le silence se fait, Chopin ayant enchanté son piano avec une maîtrise de magicien, concen-

tre tous les sons et tous les charmes, il lui ordonne de chanter sa poésie et il chante ainsi je ne sais pendant combien de temps, car dans ces moments je perds toujours la notion du temps. Il chante notre bonheur prochain, il chante nos souffrances actuelles, sa tristesse d'être séparé de sa mère, sa tristesse de ce qui l'attend dans l'avenir... Il m'arrache des soupirs, il provoque plus d'une larme de mes yeux. Il exalte mon âme et il la calme. Il guérit les blessures de mon cœur avec ses sons harmonieux de magicien, et alors mon âme est heureuse... »

Voilà l'ambiance que Chopin aimait avec prédilection; il désirait des auditeurs peu nombreux, choisis, capables de comprendre la beauté de l'art et proches de sa sensibilité. Ceux-là furent de singuliers élus admis à entendre un créateur de génie et un génial interprète réunis dans le même artiste, ils entrèrent avec lui dans un de ces rares temples où l'esprit saisi par des pensées et des

harmonies sublimes, éprouve des joies idéales. Ils savaient qu'ils étaient en présence d'un génie parce que cette transcendance était éclatante, avérée. Ils étaient moins sûrs ou ils ne prévoyaient pas que ce pianiste, ce compositeur serait regardé par les générations futures, comme un des plus grands maîtres de la musique. Ils éprouvaient un bouleversement de voir au piano, cet homme jeune, frêle et pâle, interprétant sa propre création musicale, possédant les dons suprêmes de l'exécution et de la conception, jouant ses chefs-d'œuvre avec un chaud pathétisme, montrant une éloquence fascinatrice pour convaincre et jetant tout son cœur, son intelligence et ses forces dans l'immensité de l'expression harmonique. Un de ceux qui furent admis à écouter Frédéric Chopin dans ces insignes audiences nous en a laissé une description. Dans *Soixante Ans de Souvenirs*, Ernest Legouvé écrivait : « Une fois au piano, Chopin jouait jusqu'à épuisement.

Atteint d'une maladie qui ne pardonne pas, ses yeux se cerclaient de noir, ses regards s'animaient d'un éclat fébrile, ses lèvres s'empourpraient d'un rouge sanglant, son souffle devenait plus court! Il sentait, nous sentions que quelque chose de sa vie s'écoulait avec les sons, et il ne voulait pas s'arrêter, et nous n'avions pas la force de l'arrêter! La fièvre qui le brûlait nous envahissait tous »...

Les auditeurs de Chopin partageaient cette même impression que « chacune de ses compositions devait lui laisser beaucoup moins de jours à vivre », car elle leur semblait tirée exceptionnellement du tréfonds de la vie humaine, d'un esprit et d'un cœur suppliciés.

Ils devinaient qu'une musique exhalant tant de passion ou de douleur appartenait à un homme souffrant et malade.

Dans son isolement physique et spirituel dérivant de l'état morbide, l'affectivité de

Chopin était particulièrement attirée par sa famille et son pays. Il pensait à eux sans cesse; l'éloignement, l'exil[1], aiguisaient tous ses sentiments. La pensée de la Pologne opprimée et de ses sanglantes insurrections, sa souffrance patriotique exacerbée par l'avivement de ses nerfs et la notion de sa faiblesse corporelle, le jetaient dans des accès de rage, provoquaient des fureurs activées d'amour et de haine qu'il rendit dans nombre de ses œuvres, les *Polonaises*, la 12e *Étude*, le 24e *Prélude*, avec une puissance et une fougue capables de soulever toutes les énergies. Chopin avait les grandes révoltes nerveuses d'un faible qui veut être

1. Quelques personnes trouvant étrange que Chopin ne soit pas retourné en Pologne, elles connaîtront la cause de son exil permanent par une explication de George Sand. En faisant allusion au départ de Chopin pour l'Angleterre, elle écrivait dans son *Histoire de ma Vie* : «... Mais la révolution de février (1848) arriva et Paris devint momentanément odieux à cet esprit incapable de se plier à un ébranlement quelconque dans les formes sociales. Libre de retourner en Pologne ou certain d'y être toléré, il avait préféré languir dix ans loin de sa famille qu'il adorait, à la douleur de voir son pays transformé et dénaturé. Il avait fui la tyrannie, comme maintenant il fuyait la liberté... »

fort et se sent effectivement fort par l'idée et par le souffle du génie.

La tuberculose congénitale ou seulement précoce, affine, et l'esprit et le goût, comme le corps. Il s'ensuit que Chopin est un aristocrate de sentiments, de caractère, socialement et artistiquement. C'est un raffiné, il recherche en tout la perfection et la pureté, l'absolu et l'idéal, la précision, l'élégance, la beauté. Ces principes sont les composants spirituels de son œuvre. Il a l'esprit lucide d'un tuberculeux artiste, avide de perfectibilités dans son art.

★

La poésie dans la musique de Chopin émane de son idéalisme foncier, de son tempérament affectif, d'une grande sensualité refoulée. Elle est sous l'influence de la femme et de provenance amoureuse, elle ne dérive aucunement de la beauté de la nature ou de l'esthétique.

La passion du cœur chez le compositeur des *Nocturnes* ne se rapporte pas à une expression et à une interprétation matérielles, elle est idée et devient rêve, c'est un amour toujours idéal. Il aime « une chimère de femme », dit George Sand. Cet état psychologique découle de son complexus — asthénie, anémie extrême, tuberculose — qui en fait un passionné uniquement cérébral, un chaste par timidité, délicatesse de goût, débilité physique, et dans les douze dernières années de sa vie, un chaste par sexualité inactive. L'intellection ardente de Chopin concentre l'amour dans son cerveau, il est gêné par le dégoût sexuel, répugnance des faibles. Il se complaît dans une conception virginale de l'amour et George Sand qui avait, dans sa lettre cynique à Grzymala, précisé son déplaisir de la répulsion du musicien pour la sexualité, l'indique encore dans *Lucrezia Floriani* quand elle dit : « Il avait passé sa vie à se battre en duel au nom de l'esprit contre la matière. Il avait vu

dans la sanctification du mariage et dans l'union bénie de deux virginités, la seule réhabilitation possible de cet acte qui n'était divin selon lui que parce qu'il était nécessaire... ».

Frédéric Chopin se sentait allégé d'actions inhérentes à la nature humaine et à son équilibre. Il aimait avec frénésie sans atteindre la matérialité de l'amour; il avait un sentiment purifié, limpide, et dans sa musique il mettait une passion vierge. Il n'y a pas de poésie plus chaude et plus chaste que celle répandue par Chopin dans ses œuvres. « La chasteté devient méditation dans le solitaire, caractère essentiel de l'âme et de la force mentale; il n'y a point d'homme qui n'en ait senti l'avantage pour se livrer aux travaux de l'esprit », dit Chateaubriand dans le *Génie du Christianisme*. La chasteté peut conduire au mysticisme ou à la violence, à la férocité, elle peut exercer une autre influence, celle qui fit sourdre *Tristan et Yseult* chez un homme voluptueux et fort comme Richard Wagner. Une sève enivrante bouillonne dans le sang riche, et contenue, embrase le cerveau. *Tristan et Yseult*, œuvre d'une puissance inouïe de volupté, résulte de la continence dans l'amour passionné. La chasteté chez Chopin ayant des causes involontaires et morbides est très différente et a des conséquences inverses, elle aboutit à une épuration de l'esprit, à une sublimité du concept amoureux affranchi de la chose génésique. Toute sa vie Chopin est resté au prélude de l'amour et n'en a aimé passionnément que son aurore. Les femmes l'entendant jouer ses œuvres le devinaient et Jules Janin pouvait justement écrire en 1849 : « sa musique leur parlait un chaste langage ». La vertu de cette attraction n'a jamais cessé d'agir. La musique de Chopin offre toutes les possibilités de jouissance à l'imagination sans la contraindre.

Les compositions de Chopin sont des œuvres d'amour quelle qu'en soit la genèse.

Quand il s'insurge contre les oppresseurs de son pays c'est par amour de sa patrie beaucoup plus que par haine d'un ennemi. Sa constitution schizoïde l'isole souvent dans le rêve, l'abstraction, dans « d'étranges espaces » avoue-t-il. La notion de l'ambiance s'efface momentanément, il se rapproche davantage de tout ce qu'il conçoit d'idéal. L'asthénie, l'anémie et la tuberculose mettent une division entre son âme et son corps. Ce grand amoureux ne voit dans l'amour que la beauté des regards et des visages frais d'adolescentes, et pour elles sa musique détache l'esprit de la terre. Il conserva toujours ces jeunes et candides effusions du cœur que nous sentons si vives et enflammées dans le *Larghetto* du *Concerto* en fa mineur, dans le dix-septième *Prélude*, dans le *Largo* de la *Sonate* en si mineur. Quand il mourut à trente-neuf ans Chopin avait encore un esprit que nous osons qualifier de « virginal ». Malgré son affaissement physique, son organisme restait

suffisamment sous l'imprégnation d'humeurs aptes à entretenir la poésie amoureuse et le rêve voluptueux dans le feu cérébral de sa génialité. Il ressentit jusqu'au martyre cette dissociation entre l'ardeur de son cerveau et le froid de sa chair, mais il dissimula son mal et le supporta, comme dit Liszt, « avec une fière résignation ». L'œuvre de Chopin est le miroir de sa vie et toutes ses peines secrètes sont traduites dans sa musique en plaintes véhémentes, en chants mélancoliques, en cris d'espérance, en prières, en accents impétueux. Il les associe aux créations de l'imaginaire et les transcrit dans un style d'une beauté et d'un effet insurpassables. Chopin n'a jamais écrit de musique qui n'ait un but ou qui ne soit la résultante de ses sentiments, une manifestation déterminée de son âme. Lui-même l'a proclamé plusieurs fois malgré sa réserve. A dix-neuf ans il écrit à son ami Titus Woyciechowski : « J'ai, peut-être, pour mon malheur, trouvé mon idéal, je le vénère

de toute mon âme. Il y a déjà six mois que j'en rêve chaque nuit, et je ne lui ai pas encore adressé la parole. C'est en pensant à cette pure créature que j'ai composé l'*Adagio* de mon *Concerto*, aussi bien que la valse [1] écrite ce matin même et que je t'envoie... Remarque le passage marqué d'une croix. Personne, excepté toi, ne sait sa signification. Que je serais heureux si je pouvais te jouer ma nouvelle composition... » Quarante lignes après Chopin ajoute : « Tu ne peux imaginer combien Varsovie me semble triste. Si je ne me sentais heureux dans le cercle de ma famille, je n'y tiendrais plus. Oh! qu'il est triste de n'avoir personne chez qui aller le matin partager ses douleurs et ses joies! Quelle amertume quand le cœur est oppressé, de ne pouvoir s'épancher dans un autre cœur! Tu sais ce que je veux dire. Maintes fois, je confie à mon piano ce que je voudrais te confier à toi. »

1. *Valse*, op. 70, nº 3.

En septembre 1831, étant à Stuttgart, il apprend la prise de Varsovie par les Russes et il écrit sur un carnet de notes : « ... Il m'arrive parfois de soupirer, et, pénétré de douleur, j'épanche mon désespoir sur mon piano... » Chopin improvisa la *Valse* en ré bémol majeur (op. 64, nº 1) après avoir regardé avec Geòrge Sand, un petit chien jouer en voltant. Gutmann interprétant la troisième *Étude* de l'*opéra* 10, Chopin s'écria dans un transport de tendresse : « Ô! ma patrie! » Sur les rapports étroits de la vie de Chopin avec sa musique George Sand est assez explicite quand elle dit : « Rien ne paraissait, rien n'a jamais paru de sa vie intérieure dont ses chefs-d'œuvre d'art étaient l'expression mystérieuse et vague mais dont ses lèvres ne trahissaient jamais la souffrance... »

Chopin lui-même prêtait des images littéraires aux œuvres dont il n'était pas l'auteur. Au sujet d'un endroit de la *Sonate* en la bémol de Weber, il dit à son élève Georges Mathias

qu'à ce moment-là « un ange passait dans le ciel ».

« Mon ennui écrit », dit Chopin en parlant de ses manuscrits envoyés à son secrétaire Fontana, signifiant les tourments et les souffrances personnelles que sa musique traduisait. Toutes ses œuvres sont en subordination de sa vie. Il est donc permis de leur appliquer des commentaires littéraires à condition de ne pas tomber dans l'absurde. Chopin en vit des exemples qui le fâchèrent. Il n'est point indispensable de connaître la genèse de ses œuvres pour en être enchanté. La beauté sonore et l'architecture musicale de belle ordonnance ont leurs effets spécifiques. Personne cependant ne peut nier sans prouver une indigence d'entendement, que le pouvoir d'associer la vie et l'œuvre de Chopin complète cet œuvre dans notre connaissance, le surélève en splendeur, le transfigure en humanité. Il nous révèle l'intériorité de Chopin, son introspection constante. Devant sa douleur il

ironise souvent avec un courage inflexible, il a envie de lancer contre ses maux une moquerie acerbe, il regarde une situation terrible avec stoïcisme, il dissimule avec pudeur ce qui l'accable, toujours il reste grand. Ses compositions ont été créées dans un asservissement pathologique qui nuança son génie d'une infinité d'émotions profondes sans abîmer la vigueur cérébrale. Il vécut entre l'obsession de la mort et l'attirance de l'amour, il ne se pencha que sur des gouffres ou sur des rêves. Son piano fut son confident, il nous en avertit, il lui a dicté son œuvre, le livre de sa destinée. Dans ce livre chaque homme peut être ému par l'esprit ou par le cœur, car il y trouvera les souffrances de la vie, la pensée lugubre et déchirante du trépas, les merveilles d'un art accompli, les passions de l'âme et les transports enivrés de l'amour.

NOTES

— Certaines personnes, qui n'oseraient pas censurer la volonté du maréchal Lyautey d'être inhumé en terre étrangère, croient très bien de déclarer que les restes du citoyen polonais Frédéric Chopin doivent éternellement reposer en France. La question est un peu plus élevée que celle du maintien d'une tombe dans un cimetière parisien. Ceux qui veulent y voir celle de Chopin conservée n'ont d'ailleurs jamais songé à donner cinq centimes pour son entretien.

Nous avons souhaité que la Pologne confèrât au plus illustre de ses fils l'honneur suprême qu'elle a décerné aux glorieux poètes Slowacki et Mickiewicz, qui habitèrent la capitale de la France, en déposant leurs cendres au Wawel, — à Cracovie — équivalent du Panthéon à Paris, de Westminster à Londres. Il nous paraissait juste que le seul génie ayant porté avec ses œuvres, l'âme polonaise dans le monde entier, obtînt l'apothéose accordée aux grands hommes par la patrie reconnaissante. Le gouvernement polonais entendit notre appel et le

26 février 1929, il prit la décision d'honorer Frédéric Chopin par la translation de ses cendres au temple national de la Pologne. Cette sentence officielle combla l'espérance des admirateurs de l'illustre musicien, uniquement voués à sa gloire et non mus par l'envie d'accaparer. L'essentiel est donc accompli.

Pour la suite, les Polonais sont les maîtres dans cette affaire entièrement polonaise. Ces précisions nous ont paru nécessaires [1].

— Nous remercions M. Robert Forbes, directeur du *Royal Manchester College of Music* de nous avoir donné l'autorisation de reproduire dans ce livre trois photographies du masque mortuaire de Frédéric Chopin. Jane W. Stirling, l'élève dévouée du musicien, légua ce masque au docteur Scott, —directeur du *Owen's College*, maintenant Université de Manchester — et sa fille Miss Scott le donna en 1910 au *Royal Manchester College of Music*. L'existence de ce masque pris par Clésinger, fut seulement divulguée en 1932 [2].

1, 2. Voir notre livre *Voyages avec Frédéric Chopin*. Edition du « Mercure de France. »



APPENDICE

BIBLIOGRAPHIE

Barry (Dr Keith). — *Chopin and his fourteen Doctors.* Sydney. Australasian medical publishing company. 1934. 1 br.

Bordes (Dr Marc). — *La maladie et l'œuvre de Chopin.* Lyon. Bosc frères. M. et L. Riou, imprimeurs-éditeurs, 1932. 1 br. Thèse.

Laignel-Lavastine (Dr M.). — *Remarques sur la Psychologie des Tuberculeux pulmonaires.* Paris. Clinique et Laboratoire, 20 avril 1922.

Piéry (M.) et Roshem (J.). — *Histoire de la Tuberculose.* Paris. G. Doin, 1931.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Prolégomènes 9
L'anémie 71
Schizoïdie et Psychasthénie 97
Le processus pathologique 111
La thérapeutique et le diagnostic . . . 189
Psychophysiologie de George Sand et de Chopin 207
La morbidité de Chopin et son art . . . 255
Notes 277

APPENDICE

Bibliographie 283

ILLUSTRATIONS

Masque mortuaire de Frédéric Chopin. Vu de face . . . . . Frontispice
Masque mortuaire de Frédéric Chopin. Vu du côté gauche 128
Masque mortuaire de Frédéric Chopin. Vu du côté droit 192
Le Dr Jean Cruveilhier 240

Achevé d'imprimer
le treize mars mil neuf cent trente-cinq
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH
à Mayenne
pour le
MERCVRE DE FRANCE.

INSTYTUT FRYDERYKA CHOPINA BIBLIOTEKA MATERIAŁÓW
Zbiory Stowarzyszenia

MERCVRE
DE
FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR : ALFRED VALLETTE

Le *Mercure de France*, fondé en 1890, est à la fois une revue de lecture comme toutes les revues et une revue documentaire d'actualité. Chacune des livraisons se divise en deux parties très distinctes. La première est établie selon la conception traditionnelle des revues en France, et, en même temps que toutes les questions dans les préoccupations du moment y sont traitées, on y lit des articles ou des études d'histoire littéraire, d'art, de musique, de philosophie, de science, d'économie politique et sociale, des poésies, des contes, nouvelles et romans. La seconde partie est occupée par la « Revue de la Quinzaine », domaine exclusif de l'actualité, qui expose, renseigne, rend compte avec des aperçus critiques, attentive à tout ce qui se passe à l'étranger aussi bien qu'en France et à laquelle n'échappe aucun événement de quelque portée.

Le *Mercure de France* paraît en copieux fascicules in-8, formant dans l'année 8 forts volumes d'un maniement aisé. Une table générale des Sommaires, une table alphabétique par noms d'Auteurs et une Table chronologique de la « Revue de la Quinzaine » par ordre alphabétique des Rubriques sont publiées avec le numero du 15 décembre, et permettent les recherches rapides dans la masse considérable d'environ 7.000 pages que comprend l'année complète.

Il n'est pas inutile de signaler que le *Mercure de France* donne plus de matières que les autres grands périodiques français et qu'il coûte moins cher.

Envoi franco d'un numéro spécimen sur demande adressée 26, rue de Condé, Paris-6e

IMP. GROU-RADENEZ, 11, RUE DE SÈVRES, PARIS. 48732 — 2-35

NARODOWY
INSTYTUT
FRYDERYKA
CHOPINA

1907

B/1

ÉDOUARD GANCHE
PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ FRÉDÉRIC CHOPIN

—

Souffrances de Frédéric Chopin

ESSAI DE MÉDECINE ET DE PSYCHOLOGIE

PROLÉGOMÈNES. — L'ANE
PSYCHASTÉNIE. — LE PROCI
THÉRAPEUTIQUE ET LE DIA
LOGIE DE GEORGE SAND
DE CHOPIN ET SA MOR

AVEC 4 ILLUSTRA

TROISIÈME

PA
MERCVRE
XXVI, RVE DE

MCM

1853